

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

**LES IDÉOLOGIES LINGUISTIQUES SUR YOUTUBE ET LE FRANÇAIS EN
USAGE AU QUÉBEC : ANALYSE DU DISCOURS DE NON-SPÉCIALISTES**

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA
MAÎTRISE EN LETTRES (ÉTUDES LITTÉRAIRES)**

**PAR
CLÉMENCE BIDEAUX**

DÉCEMBRE 2021

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Résumé

La plateforme YouTube, tenant de la culture participative, permet aux professionnels comme aux amateurs de s'exprimer sur des sujets variés, allant du tutoriel de coiffure aux présentations scientifiques en passant par les vidéoclips de chanson. Cette diversité de contenu inclut des vidéos à teneur linguistique dont plusieurs, parfois très populaires, portent sur la variété québécoise du français. Dans ces vidéos, des youtubeurs décrivent, imitent, illustrent, critiquent, valorisent cette variété, voire la comparent à d'autres.

Dans le cadre de notre mémoire, nous avons analysé un corpus constitué de dix vidéos diffusées sur YouTube et dans lesquelles cinq Québécois et cinq Français, tous non spécialistes de la langue, se proposent de présenter le français en usage au Québec. Nous inscrivant dans le cadre de la linguistique profane (Paveau, 2008 ; Preston, 1994), nous avons cherché à comprendre en quoi le discours de ces youtubeurs participe à la transmission d'idéologies linguistiques. Plus précisément, nous nous sommes demandé comment ces non-spécialistes de la langue abordent la variété québécoise du français, comment leurs propos traduisent leurs attitudes à son égard et si l'origine des youtubeurs influence leur discours.

Table des matières

Résumé	i
Table des matières	ii
Liste des tableaux	iv
Remerciements	v
Chapitre 1 Mise en contexte de l'étude	1
Chapitre 2 État de la question et problématique	3
2.1. État de la question	3
2.1.1. Les Québécois et leur rapport à la langue	3
2.1.2. Les discours sur la langue dans la presse québécoise	5
2.1.3. Ouvrages marquants du discours métalinguistique au Québec	6
2.1.4. Internet comme lieu de production de discours métalinguistique	10
2.2. Problématique et objectifs de recherche	13
Chapitre 3 Cadre théorique	14
3.1. La linguistique profane	14
3.2. Les attitudes et les représentations linguistiques	20
3.3. Les idéologies linguistiques	24
3.4. L'insécurité linguistique	28
Chapitre 4 Méthodologie	34
4.1. Constitution du corpus	34
4.2. Méthode d'analyse	39
Chapitre 5 Analyse	40

5.1. Description du français en usage au Québec par les youtubeurs	40
5.1.1. Les grandes tendances.....	40
5.1.2. Les composantes de la langue	45
5.1.3. Variation sociostylistique.....	47
5.2. Les ruptures.....	50
5.2.1. Considérations préalables à l'analyse	51
5.2.2. Portrait général	54
5.2.3. Ruptures les plus fréquentes	57
5.2.4. Ruptures et dénigrement	60
5.3. Discours métalinguistique.....	66
5.3.1. Québécois ou français en usage au Québec?.....	67
5.3.2. Le français en usage au Québec et en France : incompréhension.....	69
5.3.3. Le français en usage au Québec : une variété illogique	74
5.3.4. Le français en usage au Québec : une variété déformée	76
5.3.5. Le français en usage au Québec : une variété simpliste	80
5.3.6. Le français en usage au Québec : entre rire, surprise et étrangeté	86
5.4. Synthèse : le discours métalinguistique selon l'origine des youtubeurs	90
Chapitre 6 Conclusion	96
Annexe.....	102
Bibliographie	112

Liste des tableaux

Tableau 1. Présentation du corpus	38
Tableau 2. Répartition des traits selon leur appartenance aux différentes composantes de la langue	46
Tableau 3. Répartition des traits selon la variété stylistique et l'appartenance géographique des youtubeurs	48

Remerciements

Je voudrais tout d'abord remercier ma directrice, Geneviève Bernard Barbeau, qui m'a lue, relue, conseillée, soutenue et qui m'a fait découvrir le monde passionnant de la recherche. Merci également à Antonio San Martín Pizarro, Marty Laforest et Wim Remysen pour leur confiance et pour les opportunités qu'ils m'ont offertes. Merci à tous les professeurs que j'ai croisés durant mon parcours et qui, grâce aux discussions et échanges que nous avons eus, l'ont enrichi. Merci également à mes évaluateurs, Luc Ostiguy et Nadine Vincent.

Je remercie aussi ma famille de croire en moi et mes amis de m'écouter et de me rassurer dans les moments de doute. Merci à Clément pour son soutien inconditionnel et à Jérémy pour sa patience et ses conseils.

Cette recherche a reçu le soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH), du Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC) ainsi que de la Société Saint-Jean-Baptiste de la Mauricie (SSJB). L'aboutissement de cette recherche en a grandement bénéficié et je les en remercie.

Chapitre 1

Mise en contexte de l'étude

Tenant de la culture participative, YouTube permet aux professionnels comme aux amateurs de s'exprimer sur le sujet de leur choix, allant du tutoriel de coiffure aux présentations scientifiques en passant par les vidéoclips de chansons. Cette diversité de contenu comprend également des vidéos à teneur linguistique, dont plusieurs portent sur la variété québécoise du français. Dans ces vidéos, des youtubeurs, dont des Québécois et des Français, présentent, imitent, décrivent, illustrent, critiquent, valorisent cette variété, voire la comparent à d'autres.

Ce mémoire propose l'analyse d'un corpus constitué de dix vidéos diffusées sur YouTube et réalisées par des non-spécialistes de la langue, cinq Français et cinq Québécois voulant expliquer le français en usage au Québec. Il s'agira de mettre en évidence la dimension idéologique de ces discours de non-spécialistes, très peu explorée à partir de ce média, conférant dès lors un caractère original à notre recherche.

Notre mémoire se compose de cinq chapitres. Après ce chapitre d'introduction, nous établissons, au chapitre 2, l'état de la question au sujet du français en usage au Québec, de YouTube et des liens entre savoirs profanes et web participatif, puis nous présentons la problématique et les objectifs de notre recherche. Au chapitre 3, consacré au cadre théorique, nous expliquons les approches et les notions clés de notre analyse, à savoir la linguistique profane, les idéologies linguistiques, les représentations et les attitudes

linguistiques, et l'insécurité linguistique. Le chapitre 4 porte sur la méthodologie. Nous y présentons notre corpus et les critères sélectionnés pour le circonscrire. Dans le chapitre 5, nous rendons compte dans un premier temps de la construction du discours des Québécois et des Français sur le français en usage au Québec, puis nous comparons les résultats obtenus chez ces deux groupes et nous en discutons. Le chapitre 6 conclut quant à lui notre recherche.

Chapitre 2

État de la question et problématique

2.1. État de la question

2.1.1. Les Québécois et leur rapport à la langue

En raison de la situation sociopolitique du Québec, de son histoire, de sa position géographique et du caractère monocentrique de la francophonie, les Québécois entretiennent un rapport complexe avec la langue française et, plus particulièrement, avec leur variété de français. Il n'est pas question ici de revenir en détail sur l'ensemble de ces éléments considérant qu'il existe quantité d'études et d'ouvrages à leur sujet (voir entre autres Bouchard, 2000, 2012 ; Martel et Cajolet-Laganière, 1995 ; Plourde et Georgeault, 2000 ; Pöll, 2007 ; Reinke et Ostiguy, 2016 ; Verreault, Mercier et Lavoie, 2002, 2006). L'état de la question présenté ici se veut délibérément très circonscrit de façon à mettre en évidence le contexte théorique dans lequel s'inscrit notre recherche, tout particulièrement le rapport compliqué des Québécois à leur variété et à la norme linguistique, et qui se manifeste dans les discours sur la langue qui circulent dans l'espace public.

La norme à laquelle nous faisons référence ici relève de la norme prescriptive, que Moreau (1997 : 219) définit comme « une variété de langue [considérée] comme étant le modèle à rejoindre ». En francophonie, ce modèle de référence, souvent dit à tort

« international¹ », correspond essentiellement au français hexagonal (Bigot, 2017 ; Mercier, 2002), et plus encore à la variété de l'élite parisienne (Francard, 2020 ; Remysen, 2018). La norme linguistique est souvent associée au français hexagonal en raison du poids démographique, économique, historique et culturel de la France en francophonie (Mercier, 2002). C'est la position dominante de la France qui confère à sa variété son importance vis-à-vis des autres variétés de français, voire, pour certains, sa légitimité (Boudreau, 2016a). Pour les Québécois, une norme linguistique reposant sur les usages français relève alors d'une norme exogène, puisqu'elle est établie à l'extérieur de la communauté linguistique en question. En opposition, la norme endogène, « construite par la communauté qui l'emploie » (Francard, 2010 : 115), serait, dans le cas qui nous concerne, une norme basée sur l'usage des Québécois. La norme endogène prend de plus en plus d'espace au Québec (Bigot, 2017), et des initiatives comme le dictionnaire en ligne *Usito*, conçu au Québec, en témoignent bien (Cajolet-Laganière, 2021). Cependant, il n'en demeure pas moins que le français en usage au Québec reste une variété dite « périphérique² » (Francard, 2020) dans l'imaginaire collectif de plusieurs Québécois et, plus largement, de plusieurs francophones, c'est-à-dire en marge par rapport au centre normatif associé à la variété hexagonale et en particulier à la variété parisienne.

¹ Verreault (2000) et Mercier (2002) expliquent que l'appellation *français international* relève plus du mythe que de la réalité. Corbeil (2007 : 306) ajoute qu'« il n'y aurait [pour les puristes] qu'une langue française et qu'une seule norme, celle de Paris, dont on atténue le caractère centralisateur sous l'euphémisme de français international ».

² Remysen souligne d'ailleurs que l'expression « francophonie périphérique » est une « appellation qui, en soi, renforce les stéréotypes à l'origine de l'insécurité linguistique de nombreux francophones » (2018 : 40-41).

2.1.2. Les discours sur la langue dans la presse québécoise

C'est au 19^e siècle, lorsque les contacts entre le Québec et la France ont repris après 100 ans de rupture à la suite de la Conquête britannique, que l'écart linguistique qui s'était creusé entre les deux régions a été remarqué (Mercier, Remysen et Cajolet-Laganière, 2017). La prise de conscience de cet écart linguistique a donné lieu à une production importante de discours sur la langue dans l'espace public depuis le dernier tiers du XIX^e siècle. Ces discours sont particulièrement prolifiques dans la presse écrite, comme en témoignent les chroniques de langage, qui sont définies comme

un ensemble de discours sur la langue, plus particulièrement encore sur les bons et les mauvais usages de la langue. Elle est diffusée périodiquement sous forme de rubriques dans les médias écrits (articles de journal ou de revue) ou électroniques (émissions de radio ou de télévision). La chronique est signée par une même personne, physique ou morale, à laquelle on reconnaît une compétence en matière de langage (Remysen, 2005 : 271).

La plupart du temps, les auteurs de ces chroniques s'inscrivent dans une perspective prescriptive et critiquent, voire dénigrent, la qualité du français en usage au Québec : ce qui est considéré comme la pauvreté du vocabulaire et de la syntaxe, les emprunts à l'anglais ou encore la prononciation. Ces discours sur la langue contribuent à la construction d'un discours puriste et de représentations linguistiques négatives des locuteurs à l'égard de leur variété. En outre, en circulation depuis près de 200 ans, ils ont laissé des traces dans la conscience linguistique des Québécois (Bouchard, 1988)

et participent ainsi de l'insécurité linguistique des locuteurs de la variété³ (Remysen, 2009, 2012).

Bien que les chroniques de langage proprement dites soient moins fréquentes aujourd'hui, le discours métalinguistique demeure encore très présent dans les journaux québécois, par exemple, dans *Le Journal de Montréal*, avec Mathieu Bock-Côté et Denise Bombardier, ou dans *Le Devoir*, avec Christian Rioux (Boudreau, 2019 ; Vincent, 2017). Parfois, et c'est particulièrement le cas dans le journal *Le Devoir*, ce sont aussi les lecteurs, souvent lettrés, qui prennent la parole au moyen de lettres ouvertes pour critiquer la qualité de la langue au Québec. Les chroniqueurs et les lecteurs tiennent majoritairement un discours alarmiste dans lequel s'expriment des attitudes linguistiques négatives. Cependant, le discours actuel n'est pas aussi dénigrant que celui du XIX^e siècle : il manifeste surtout la crainte de l'anglicisation et de l'appauvrissement du français en usage au Québec (Vincent, 2017)⁴.

2.1.3. Ouvrages marquants du discours métalinguistique au Québec

En plus des journaux, d'autres écrits destinés à un grand public concernent le français en usage au Québec, dont certains très populaires sont produits par des non-spécialistes.

En 1960, Jean-Paul Desbiens, prêtre et enseignant, publie *Les insolences du frère Untel*. Le discours de Desbiens témoigne des considérations linguistiques négatives héritées

³ Nous reviendrons sur la question des représentations et de l'insécurité linguistique au chapitre 3.

⁴ Une quantité importante de discours sur la langue porte sur le statut du français au Québec, mais ce n'est pas ce qui nous intéresse pour notre mémoire.

du XIX^e siècle à l'égard du français en usage au Québec et, notamment, de sa variété populaire qu'il qualifie péjorativement de *joual*. Selon lui, le français parlé au Québec n'est plus qu'une langue primitive qui n'a rien de français. Ses critiques virulentes suscitent une polémique, nommée la *querelle du joual*. Même si le *joual* avait ses partisans, entre autres pour des raisons identitaires⁵, le discours métalinguistique médiatique de cette époque renvoyait majoritairement un jugement négatif à l'endroit du français parlé au Québec.

À l'instar de Desbiens, l'auteur-compositeur québécois George Dor déplore la qualité de la langue parlée des Québécois dans un ouvrage qu'il publie en 1996 : *Anna braillé ène shot (Elle a beaucoup pleuré). Essai sur le langage parlé des Québécois*⁶. Dans cet essai, Dor critique la syntaxe, la prononciation et le vocabulaire des Québécois, qu'il estime médiocres. Il reprend d'ailleurs le terme *joual*, popularisé par Desbiens, pour qualifier le français parlé au Québec. Le discours de Dor témoigne bien des attitudes négatives que peuvent entretenir les Québécois à l'endroit de leur propre variété.

L'essai de Dor a été un succès en librairie et a alimenté le discours métalinguistique public. Toutefois, il a aussi suscité de vives critiques, notamment de la part de linguistes. C'est d'ailleurs en réponse à cet essai que la linguiste Marty Laforest, appuyée par des collaborateurs eux aussi linguistes, publie *États d'âme, états de langue. Essai sur le français parlé au Québec* (1997), un ouvrage de vulgarisation

⁵ Dans un contexte où la revalorisation du français en usage au Québec reposait sur un calque du français hexagonal, le *joual* est apparu à certains comme une façon d'affirmer, voire de revendiquer leur identité québécoise (Bigot, 2021).

⁶ Dor a par la suite publié d'autres essais (1997, 1998, 2001) qui reprennent les mêmes idées.

scientifique où elle explique le fonctionnement réel du français en usage au Québec. L'auteure y réfute, à l'aide de travaux linguistiques, les arguments de Dor en soulevant son manque de connaissances du fonctionnement des langues, notamment en ce qui concerne la variation linguistique, et son manque de rigueur méthodologique. Laforest reproche également à l'auteur la transcription biaisée des exemples qui renvoie l'image d'une variété qui n'a plus rien à voir avec le français, alors qu'il existe des conventions graphiques pour transcrire des phénomènes phonétiques. Pour plus de détails concernant Desbiens, Dor et Laforest, nous renvoyons à Bigot (2021) qui aborde plus précisément les ouvrages et les affrontements qu'ils ont suscités.

Si les ouvrages de Dor et Desbiens constituent des pamphlets sur le français en usage au Québec⁷, d'autres non-spécialistes de la langue se sont plutôt intéressés à la description de cette variété, comme le font les youtubeurs dont nous analysons le discours. La description de la variété québécoise prend par exemple la forme de guides linguistiques destinés aux touristes désirant visiter le Québec, comme *Québécois* (2013), *Comprendre le parler québécois* (2016) ou encore *Le Parler québécois pour les nuls* (2014). Vincent (2019) s'est intéressée au traitement des anglicismes dans ces ouvrages, qui connaissent un grand succès auprès du public, comme en témoignent leurs nombreuses rééditions. À l'instar des vidéos YouTube auxquelles nous nous intéressons, l'accessibilité et le caractère attrayant et ludique expliquent la popularité

⁷ Les ouvrages de Dor et Desbiens ne constituent que deux exemples des pamphlets à l'égard de la variété québécoise. Nous les abordons ici en raison de leur importance, mais il convient de mentionner qu'ils ont eu des successeurs, dont certains très récents, comme Lamonde (1998, 2004, 2019) ou Meney (2011, 2017).

des guides analysés par la chercheuse. Toutefois, ces ouvrages de non-spécialistes « se caractérisent par un silence à la fois sur leur méthodologie, sur l'expertise de leurs auteurs et généralement aussi sur leurs sources » (Vincent, 2019 : 125) et contiennent principalement des représentations folklorisantes et des informations confuses, voire erronées. Ces guides tendent par exemple à associer de façon abusive les emprunts à l'anglais à la variété québécoise, ou encore le registre standard, voire soutenu, au français hexagonal et le registre familier, au français en usage au Québec.

Les travaux de la chercheuse portent également sur ce qu'elle nomme la *lexicographie parasite*, une pratique « qui peut perturber la communication en émettant des signaux incompréhensibles et usurpe l'identité du dictionnaire, s'appropriant son autorité et sa crédibilité » (Vincent, 2020 : 121). Les ouvrages de lexicographie profane portent parfois à tort le titre de *dictionnaire* (par exemple, *Le dictionnaire de la langue québécoise*, Bergeron, 1980) et, en raison de leur manque de rigueur, véhiculent des représentations négatives à l'endroit de la variété québécoise, d'ailleurs souvent considérée comme une langue à part par leurs auteurs, qui sont nombreux à la nommer *le québécois*. Nous verrons au cours de notre analyse qu'il est possible d'établir de nombreux parallèles entre le discours des auteurs de ces ouvrages, qu'il s'agisse de lexicographie parasite ou de guides à destination des touristes, et le discours des youtubeurs de notre corpus.

2.1.4. Internet comme lieu de production de discours métalinguistique

Les médias en ligne, leur espace commentaires où les lecteurs peuvent s'exprimer et les médias sociaux constituent aujourd'hui une source importante de discours métalinguistique, car chacun peut y prendre la parole⁸ : le processus d'édition n'est pas celui d'un journal traditionnel où même si les lecteurs peuvent s'exprimer, ils ne sont pas certains d'être publiés. Le discours métalinguistique en ligne a fait l'objet de plusieurs recherches dans la francophonie, par exemple celle de Calabrese et Rosier (2015) sur le discours puriste dans des commentaires publiés à la suite d'articles journalistiques, de Meunier et Rosier (2012) à propos de titres de groupes Facebook dont la dénomination témoigne de la violence verbale que peut susciter ce qui est considéré par certains internautes comme une maîtrise insuffisante du français écrit, de Jacquet (2017, 2020) sur les critiques formulées par des internautes dans l'espace commentaires de journaux et concernant la maîtrise de la langue des journalistes, ou encore de Vicari (2016) sur les réactions de lecteurs dans l'espace commentaire de journaux français à propos de l'application des rectifications orthographiques dans les manuels scolaires. Les travaux portant sur le discours métalinguistique sur YouTube sont plus rares et aucun ne porte uniquement sur le français en usage au Québec. Brancaglioni (2017) s'est intéressée à des vidéos blogues de lexicographie profane, mais à la différence de notre recherche, elle ne s'est pas penchée spécifiquement sur la

⁸ Toutefois, l'équipe de modération peut choisir de supprimer ou de ne pas valider certaines réactions, surtout dans l'espace commentaires des journaux traditionnels publiés en ligne.

variété québécoise. Notre recherche représente donc un double apport en abordant le discours métalinguistique au sujet de la variété québécoise sur YouTube.

2.1.5. YouTube et le web 2.0

YouTube est une plateforme créée en 2005 (Arthurs, Drakopoulou et Gandini, 2018) qui constitue le troisième site le plus référencé au moyen d'hyperliens, après Facebook et Google entre janvier et octobre 2020 (Alexa Internet, 2021). YouTube est également le deuxième site web le plus populaire sur Internet (Alexa Internet, 2021). Initialement conçu pour publier et visionner facilement des vidéos (Boxman-Shabtai, 2019), YouTube a évolué en réseau social (Combe Celik, 2014). En utilisant YouTube, les internautes peuvent se développer, interagir et apprendre (Chau, 2010) en regardant ou créant des vidéos, mais aussi en les partageant, en les commentant, en répondant à d'autres internautes, en créant leurs listes de lecture, ou encore en attribuant des mentions positives aux vidéos au moyen des technosignes « J'aime ce contenu » ou « Je n'aime pas ce contenu » (Combe, 2017). À ce titre, YouTube s'inscrit dans la culture participative, définie comme « a culture in which a large numbers of people from all walks of life have the capacity to produce and share media with each other, often responding critically to products of mass media, and often circulating what they create fluidly across a range of different niche publics » (Jenkins, 2019 : 3). Le web de la culture participative est aussi appelé *web 2.0*, *web participatif* ou encore *web social*⁹ (Combe Celik, 2014). Le web 2.0 se caractérise par son aspect collaboratif (Combe

⁹ Nous utiliserons ces termes de façon synonymique dans notre étude.

Celik, 2014), son caractère augmentable et innombrable (Develotte et Paveau, 2017) et l'affranchissement des frontières temporelles et géographiques qu'il permet (Monnoyer-Smith, 2007).

YouTube se prête particulièrement au brouillage des frontières entre l'amateur et le professionnel : les caméras et webcams de haute qualité ainsi que les logiciels d'édition et de montage sont désormais plus disponibles et accessibles au grand public (Burgess et Green, 2018 ; Boxman-Shabtai, 2019). D'un point de vue discursif, le web 2.0 permet un rapprochement entre différentes normes, il « rend poreuses les frontières entre le discours d'expert et le discours non expert » (Calabrese et Rosier, 2015 : 122). La production et le partage de savoirs profanes « permet à des non-experts de participer à des débats métalinguistiques, qui jusqu'ici n'avaient pas eu les moyens de s'exprimer dans les médias traditionnels » (Osthus, 2015 : 166). Au sein même du web, au fil de son évolution, le partage de savoirs métalinguistiques profanes a évolué, et les débats métalinguistiques qui se tenaient auparavant sur les forums se tiennent désormais ailleurs :

Avec l'arrivée des réseaux sociaux et des incontournables plateformes vidéos comme Dailymotion ou Youtube à partir des années 2005/2010, les débats métalinguistiques s'étendent à de nouveaux types d'expressions. [...] Les clips vidéo et les débats suscités par la publication ou le partage des vidéos forment désormais une partie importante des activités métalinguistiques des « profanes » (Osthus, 2015 : 167).

2.2. Problématique et objectifs de recherche

Considérant l'importance de YouTube comme plateforme où sont publiées des vidéos portant sur le français en usage au Québec produites et visualisées par des non-spécialistes de la langue, et considérant le rapport complexe des Québécois à leur variété de langue et à la norme, nous cherchons à comprendre en quoi ces vidéos participent à la transmission d'idéologies linguistiques.

Plus précisément, nous souhaitons répondre aux questions suivantes :

- 1) Comment ces non-spécialistes abordent-ils la variété québécoise du français sur YouTube et comment leurs propos traduisent-ils leurs attitudes à son égard?
- 2) L'origine des youtubeurs influence-t-elle leur discours? En d'autres mots, peut-on remarquer une différence de traitement de la présentation du français en usage au Québec selon que le youtubeur est français ou québécois?

Nous relèverons et évaluerons les phénomènes linguistiques retenus par les youtubeurs afin de présenter la variété québécoise pour ensuite porter attention à la façon dont leur discours sur cette variété est élaboré. Le croisement entre l'analyse des traits linguistiques mobilisés pour illustrer le français en usage au Québec et du discours dans lesquels ces traits sont intégrés permettra de montrer quelles idéologies linguistiques sont véhiculées par ces discours sur le français en usage au Québec.

Chapitre 3

Cadre théorique

3.1. La linguistique profane

Dans le cadre de cette recherche, nous avons retenu l'approche de la linguistique profane en ce qu'elle permet de considérer les croyances que transmettent le discours des non-linguistes à propos de la langue, non pas comme « des croyances fausses à éliminer de la science mais [comme] des savoirs perceptifs, subjectifs et incomplets, à intégrer aux données scientifiques de la linguistique » (Paveau, 2008 : 94).

La linguistique profane se développe d'abord aux États-Unis sous le nom de *folk linguistics*. Niedzielski et Preston (2000 : viii), qui se sont particulièrement intéressés à cette approche, définissent *folk* comme suit : « We use folk to refer to those who are not trained professionals in the area under investigation ». L'appellation *folk* n'a pas de portée péjorative : il ne s'agit surtout pas d'une linguistique de l'ignorance, de milieux défavorisés ou de l'absence de culture. L'approche *folk* permet de s'intéresser aux réactions (conscientes ou inconscientes) des locuteurs face aux différents usages et variétés linguistiques (Preston, 2011).

Chez les francophones, l'intérêt porté à la linguistique profane est plus tardif que chez les anglophones. Beacco explique que « [l]a linguistique "populaire" existe bel et bien dans le domaine francophone mais, comme sa dénomination est autre, son

positionnement épistémologique est devenu lui-même singulier » (Beacco, 2004 : 4). Osthus (2018) en donne un exemple en expliquant que les traditions normatives sont plus présentes dans les métadiscours profanes francophones que chez les anglophones, pour qui la préoccupation principale demeure la dialectologie perceptuelle. En français, *folk linguistics* se traduit de plusieurs façons, par exemple *linguistique populaire*, *spontanée*, *profane*, *sauvage* ou *non savante* (Paveau, 2007), *linguistique de sens commun* ou encore *linguistique des profanes* (Achard-Bayle et Pavcau, 2008). Même si certains chercheurs ont retenu le terme *populaire* comme traduction de *folk*, d'autres préfèrent l'éviter en raison des connotations péjoratives qui y sont reliées (Achard-Bayle et Paveau, 2008) ou encore à cause de la polysémie du terme. Par exemple, Vincent (2020 : 110) explique que

[b]ien qu'il présente l'avantage d'être rattaché à une certaine tradition de description, l'adjectif *populaire* nous semble trop polysémique pour être satisfaisant. S'appliquerait-il à une lexicographie qui émane du peuple, qui est destinée au peuple ou qui obtient un certain succès auprès du peuple? Et à quelle acception de *peuple* fait-on ici référence? Plusieurs interprétations sont possibles et donc aptes à créer de la confusion.

De la même façon, Beacco (2004) préfère éviter le terme *populaire* pour qualifier le discours, le lexique ou encore les locuteurs et lui préfère *représentations métalinguistiques ordinaires*. Il mentionne, en citant Katsiki et Traverso (2004), que ce qualificatif est parfois doublé de *spontané* (par exemple *dénominations ordinaires spontanées*). Toutefois, comme nous le détaillerons plus loin, tous les chercheurs, et c'est notamment le cas de Stegu (2008), ne s'entendent pas sur l'aspect spontané du discours profane.

Les recherches portant sur les réflexions linguistiques des non-spécialistes ont également longtemps été qualifiées de recherches sur la *linguistique ordinaire* ou sur la *linguistique de l'ordinaire*. Toutefois, ces appellations se mêlent au thème du quotidien, auquel la linguistique profane ne se limite pas (Achard-Bayle et Paveau, 2008). Pour notre analyse nous retiendrons donc l'expression *linguistique profane*, tout en signalant que *profane* relève ici de l'acception « non initié » et non du sens religieux du terme. Pour désigner les producteurs de ce discours issu du cadre de la linguistique profane, nous utiliserons sans distinction *locuteurs profanes*, *non-spécialistes* ou *non-spécialistes de la langue*. Achard Bayle et Paveau (2008 : 8-10), définissent la linguistique profane comme

l'ensemble des énoncés que l'on peut qualifier de *pratiques linguistiques profanes* (c'est-à-dire qui ne proviennent pas des représentants de la linguistique comme discipline établie, les « *non-linguists* » comme les appellent N. Niedzielski et D. Preston), désignant, évaluant ou se référant à des phénomènes langagiers pour produire [...] des descriptions ou (pré)théorisations linguistiques, [...] des prescriptions comportementales, qui relèvent la plupart du temps d'un normativisme plus ou moins exacerbé [ou] des interventions spontanées sur la langue, qualifiées de « fautes » par les grammairiens et puristes, mais qui constituent une véritable pratique linguistique profane implicite si l'on considère que la faute constitue un discours sur la langue.

Ces auteurs présentent la linguistique profane comme une linguistique « hors des murs », en référence aux pratiques en marge des normes qui existent déjà dans d'autres domaines tels que le domaine artistique, avec l'art brut par exemple. En effet, comme l'explique Paveau (2018 : 105), la linguistique profane se situe « [d]u côté des gens qui parlent, sans élaboration scientifique ni construction théorique savante, de ce dont ils parlent et dont parlent les autres ». Pour la chercheuse, la linguistique populaire

s'inscrit dans une approche postdualiste favorisée par l'émergence de lieux de parole numériques :

Le web est un facteur déterminant pour le déploiement d'une pratique postlinguistique¹⁰. Ces dix dernières années, cet espace de parole s'est considérablement développé et a modifié l'ensemble des pratiques sociales, dont les pratiques linguistiques : le web 2.0, l'un des services d'internet les plus fréquentés du fait de ses possibilités conversationnelles, collaboratives et participatives, permet en effet au discours linguistique des amateurs de s'exprimer sans limite dans des espaces tant privés que publics (Paveau, 2018 : 107).

D'autres chercheurs se sont également penchés sur les discours des non-spécialistes, sous l'appellation de *linguistique profane* ou non. Stegu (2008) rappelle que la linguistique profane, qu'il nomme *linguistique populaire* en dépit des connotations liées à *popular* dont il fait mention, n'est pas homogène et qu'il existe donc une pluralité de linguistiques profanes : tous les linguistes ne partagent pas la même définition du concept, qui peut également évoluer selon la langue. Par exemple, la *folk linguistics* des anglophones, présentée plus haut, se distingue de la *Laienlinguistik* des germanophones : « une linguistique destinée aux non-linguistes, mais aussi très souvent pratiquée par des non-linguistes » (Antos, 1996 : 3, dans Stegu, 2008 : 85), ou encore de la *Volkslinguistik*, présentée par Brekle (1989) comme « “un métalangage” non théorique » (Stegu, 2008 : 87). En mettant en relation la linguistique profane et la

¹⁰ Paveau (2018 : 108) présente la postlinguistique comme une « linguistique hors de ses temples et hors d'elle-même, l'obligeant à des approches écologiques [qu'elle définit comme une approche postdualiste, décentrée] sous peine de rater la dynamique de la construction du sens et la vie de la matière langagière ».

linguistique dite officielle, Stegu (2008 : 83) soulève des questions épistémologiques et terminologiques :

Il est certain que la plupart des théories populaires n'ont pas le même standard ou la même qualité que les théories officielles ; mais cela ne nous permet pas d'identifier « populaire » a priori avec « incorrect » ou « mauvais » ni à considérer la frontière entre le « scientifique » et le « populaire » comme un phénomène prédonné, stable et hors toute problématisation.

Il souligne la porosité de la frontière entre ces deux approches (profane et officielle) et il explique que le populaire (ou le profane) se lie, s'imbrique au scientifique et constituent ensemble un continuum, à l'instar de la conception de Paveau (2008) et d'Osthus (2015). Selon lui, la linguistique populaire n'est jamais totalement extérieure à la science : il s'agit de « conglomerats d'éléments scientifiques, absorbés à des occasions antérieures, et d'éléments carrément non scientifiques » (Stegu, 2008 : 90). Pour Stegu, la linguistique profane et les croyances qui la constituent sont pour la linguistique appliquée l'opportunité d'améliorer ses effets, d'où l'importance de la prise en compte des savoirs profanes. En désaccord avec la définition de Achard-Bayle et Paveau (2008) concernant la spontanéité du savoir populaire, il pense les savoirs populaires comme relevant à la fois du spontané et du non-spontané, de l'implicite et de l'explicite. Nous retenons aussi de l'article de Stegu sa distinction entre la linguistique profane et la linguistique appliquée, mais aussi en quoi elles se rejoignent : la linguistique appliquée entretient de fortes affinités avec la linguistique profane, car c'est « une linguistique conçue et développée prioritairement pour les non-linguistes, et c'est ainsi que cette linguistique doit tenir compte des connaissances et des croyances ("populaires") de cette cible » (Stegu, 2008 : 90).

À la suite de ces travaux sur la linguistique profane, Paveau (2008) développe une typologie des positions des savoirs linguistiques, allant du « plus scientifique » (linguistes professionnels, fournissant des descriptions linguistiques) au plus « ordinaire » (les auteurs inconnus des courriers des lecteurs et des messages sur les blogues et les forums) (exemples tirés de Paveau, 2008 : 96). Ces différentes catégories, poreuses et traversables, correspondent à un « coefficient de savoir » et s'appliquent à trois pratiques déjà développées par Brekle en 1989 : la description, la prescription et l'intervention. Paveau reviendra toutefois sur cette catégorisation et, en 2018, proposera ne de plus établir de distinction aussi tranchée.

Osthus (2018) dresse une autre typologie qui met en avant le caractère hétérogène des activités métalinguistiques des locuteurs profanes, qu'il s'agisse du lieu de diffusion du discours, de leurs fonctions, des thèmes abordés, ou des différents types de locuteurs. Parmi les types de profanes, il mentionne le « locuteur ordinaire », qu'il présente comme faisant partie de ceux qui ne sont ni spécialistes, ni savants, ni logophiles, ni locuteurs concernés et passionnés, et constate sa présence minoritaire dans les corpus analysés, qu'il explique ainsi :

Les raisons de cette sous-représentation des locuteurs ordinaires sont à première vue évidentes : les militants et les passionnés de la langue produisent plus de documents et de commentaires métalinguistiques que les non-militants. À cela s'ajoute qu'une grande partie des remarques métalinguistiques des locuteurs ordinaires fait partie de la sphère privée, ce qui les rend pratiquement inaccessibles (Osthus, 2018 : 23).

Pour l'auteur, plus le degré de proximité entre les locuteurs est important, par exemple lors d'une conversation privée, et plus le lieu de diffusion du discours est

« implicitement métalinguistique », plus l'on peut accéder aux « locuteurs ordinaires ». Il donne l'exemple « [d]es “locuteurs ordinaires” participant à des débats dans des forums non explicitement métalinguistiques expriment souvent par rapport aux variétés extra-hexagonales des attitudes plus monocentristes et normativistes que les logophiles » (Osthus, 2018 : 27). Cependant, à l'instar de Paveau (2018), nous n'établirons pas ici de distinctions entre les différents niveaux de locuteurs profanes. De plus, Internet et l'anonymat partiel engendré par le pseudonymat nous empêchent de vérifier la relation qu'entretiennent les internautes avec la langue. Pour notre analyse, nous nous intéressons donc à la linguistique profane en ce qu'elle permet d'inclure du métadiscours produit par des personnes occupant la position discursive de linguiste profane et abordant les caractéristiques linguistiques du français en usage au Québec. En outre, la linguistique profane, en mettant en lumière les croyances qu'ont les non-linguistes à propos de la langue (Preston, 1994), permet l'analyse des attitudes et des représentations linguistiques présentes dans une communauté donnée (Niedzielski et Preston, 2000). Les croyances de ces locuteurs, leurs propos sur la langue nous permettront d'en dégager des attitudes, des représentations, voire des idéologies, et de repérer des indices d'insécurité linguistique, le cas échéant.

3.2. Les attitudes et les représentations linguistiques

Les concepts de représentations linguistiques et d'attitudes linguistiques sont issus de la psychologie sociale (Morsly, 1990) et de la naissance de la sociolinguistique dans les années 1960 (Koerner, 2001). La sociolinguistique tout comme la psychologie

sociale empruntent elles-mêmes les termes *attitudes* et *représentations* à la philosophie (Gueunier, 1997). Pour Gueunier, l'analyse des attitudes relève de la psychologie sociale et se pratique au moyen de questionnaires fermés et de méthodes quantitatives, alors que l'étude des représentations linguistiques relève de l'ethnologie, de l'analyse discursive et des méthodes qualitatives (Boudreau, 2009).

Les représentations linguistiques désignent, en sociolinguistique, « les conceptions de la langue qui sont partagées au sein d'un groupe social, où elles circulent sous forme de stéréotypes, parfois même de caractère idéologique (voir Gueunier 1997 : 246) » (Meier, 2017 : 49). Les images, les conceptions que se font des locuteurs d'une langue peuvent porter sur ses normes, ses caractéristiques, sa place vis-à-vis d'autres langues (Moore, 2004), mais aussi ses usages ou encore leur rapport aux autres locuteurs (Calvet, 1998). Elles correspondent à un savoir linguistique socialement partagé (Meier, 2017) et renvoient à la fois à des représentations sociales *de* la langue et à des représentations *dans* la langue (Petitjean, 2009). Leur construction est liée « aux conditions sociales et politiques des situations dans lesquelles elles émergent » (Boudreau, 2009 : 456) et possède une dimension historique significative (Boudreau, 2009 ; Molinari, 2016). Elles permettent de distinguer les différents groupes d'une société (par exemple : pauvres, riches, plus éduqués ou moins éduqués, jeunes, personnes âgées), leur attribuant des valeurs communes ou distinctes (Boyer, 2003). Les représentations linguistiques sont des préconstructions largement partagées dans un groupe, elles possèdent un « caractère collectif et communautaire » (Molinari, 2015 : 155) et permettent ainsi de dessiner « les contours d'une communauté – sociale ou ethnique qu'elle soit – au sein de laquelle elles sont partagées » (Molinari, 2016 :

200). Elles participent donc de l'identification entre membres d'une communauté sociale et linguistique en un temps donné. La prise en compte des représentations linguistiques permet d'agir sur les comportements linguistiques, les pratiques linguistiques, et de les comprendre (Boudreau, 2009).

Si certains sociolinguistes distinguent clairement les attitudes des représentations linguistiques, d'autres considèrent qu'« [i]l existe un flou terminologique¹¹ entre “attitudes” linguistiques et “représentations linguistiques” » (Boudreau, 2009 : 439). En ce sens, de nombreux linguistes font référence aux représentations linguistiques sans les définir (Petitjean, 2009) et certains emploient le terme « pour désigner toute forme de conceptions de la langue, peu importe qu'il s'agisse d'images de caractère individuel ou collectif (voir par exemple Calvet 1998 : 17) » (Meier, 2017 : 49). De plus, les chercheurs ne s'accordent pas toujours sur le lien qui unit attitudes et représentations linguistiques. Par exemple, pour Molinari (2015), les attitudes linguistiques sont formées par les représentations linguistiques liées à la sphère sociale, alors qu'elles en sont le reflet pour Lasagabaster (2006).

Néanmoins, certains chercheurs en proposent des définitions distinctes. C'est notamment le cas de Laforest (2002 : 81), qui définit les attitudes linguistiques comme des opinions ou des jugements envers une langue ou une variété de langue. Lasagabaster (2006) s'inscrit dans la même conception des attitudes puisqu'il les décrit

¹¹ Pour une vision détaillée des difficultés terminologiques et du flou autour des concepts d'attitude et de représentation linguistiques, voir Petitjean (2009).

comme l'expression de sentiments positifs ou négatifs à l'égard d'une langue (la sienne ou celle des autres) et de ses locuteurs.

Morsly (1990) établit un lien entre jugements linguistiques, liés aux attitudes linguistiques, et jugements sociaux, en raison de leur caractère social, puisque les attitudes linguistiques se fondent sur l'identité sociale des locuteurs. Elles peuvent être conscientes ou inconscientes (Canuto Castillo, 2020 ; Loudermilk, 2015) et se transmettent par les parents, les éducateurs, les amis, les camarades, la télévision ou encore l'expérience personnelle. Elles peuvent également être actives ou passives selon qu'elles mènent à une action, à la réalisation d'un comportement ou non (Lasagabaster, 2006 : 403). En outre, les attitudes linguistiques jouent un rôle fondamental dans la compréhension des pratiques linguistiques (Lodge, 1997 : 25) et leur analyse permet de comprendre comment les idéologies se créent dans la langue et comment ces attitudes perpétuent des préjugés sociaux (Canuto Castillo, 2020).

Parce que les attitudes linguistiques sont liées à la variation des usages, elles sont reliées au concept de standard : la standardisation d'une variété entraîne la croyance selon laquelle cette variété est légitime, en opposition aux autres variétés, jugées moins légitimes (Milroy, 2001). Ainsi, en tant que jugement négatif d'un locuteur à l'égard de sa langue ou de sa variété, l'attitude linguistique peut témoigner de l'insécurité linguistique, tout comme les représentations linguistiques à l'égard d'une langue ou d'une variété peuvent participer à ce sentiment d'insécurité linguistique (Boudreau, 2009 ; Laforest, 2002 ; Francard, 1997).

3.3. Les idéologies linguistiques

Si le terme *idéologie* était déjà employé par les idéologues du XVII^e siècle et par Marx au XIX^e siècle (Costa, 2017), c'est d'abord chez les chercheurs anglophones que la notion d'*idéologies linguistiques* se développe. Silverstein, l'un des premiers à les théoriser, les définit comme « tout un ensemble de croyances à propos de la langue et du langage telles que formulées par les utilisateurs comme une rationalisation ou une justification de la manière dont ils perçoivent la structure d'une langue/du langage et son usage » (Silverstein, 1979 : 193, dans Trimaille et Eloy, 2012 : 247). Dix ans plus tard, Irvine en propose une autre définition : « The cultural system of ideas about social and linguistic relationships, together with their loading of moral and political interests » (Irvine, 1989 : 255). Cette définition se différencie de celle de Silverstein par la dimension politique et systémique des idéologies linguistiques qu'il leur attribue. Lesley Milroy (2004 : 166) explique que Silverstein cherche d'abord à comprendre ce qui motive la construction des idéologies linguistiques et conclut que les locuteurs construisent des « histoires » pour expliquer un phénomène linguistique qui leur semble particulier, alors qu'Irvine s'intéresse davantage au lien entre les conceptions culturelles du langage ou d'une langue et une société donnée sous un angle politique. Tous deux s'accordent toutefois pour dire que les idéologies renseignent sur les identités linguistiques et l'inscription de celles-ci dans l'histoire : « They involve not only beliefs about language variation and language users but also the creation of lineages and histories for national standard languages that arise from these beliefs. [...] This historical dimension is crucial for an understanding of how ideologies work »

(Milroy, 2004 : 166). Woolard s'inscrit dans une perspective similaire à celle d'Irvine puisqu'elle considère que les idéologies linguistiques ne concernent pas uniquement la langue, mais aussi les « liens entre la langue et l'identité, l'esthétique, la moralité et l'épistémologie » (Woolard, 1998 : 3, dans Trimaille et Eloy, 2012 : 248). Watts (1999) reprend quant à lui la théorie de Silverstein, mais la précise en y ajoutant que ces croyances s'inscrivent dans une société donnée et à un moment donné. Kroskrity met en lien les idéologies linguistiques avec la création de représentations de diverses identités culturelles et sociales et, d'un point de vue méthodologique, il distingue plusieurs niveaux permettant d'analyser les idéologies linguistiques : « (1) group or individual interests, (2) multiplicity of ideologies, (3) awareness of speakers, (4) mediating functions of ideologies, and (5) role of language ideology in identity construction » (Kroskrity, 2004 : 501).

Les théories anglophones portant sur les idéologies linguistiques ont par la suite été reprises par des chercheurs francophones. Comme le mentionne Molinari (2015 : 154-155), les idéologies linguistiques¹², les représentations linguistiques et l'imaginaire linguistique (l'ensemble des représentations linguistiques des locuteurs [Adamou, 2003]) occupent une place importante au sein de la recherche sur la langue française. Cela s'explique particulièrement en raison de la situation particulière du français hexagonal, considéré comme un « idéal normatif » (Molinari, 2015 : 154) vis-à-vis des autres variétés, considérées périphériques (Pöll, 2001). Cependant, Molinari signale

¹² Molinari définit les idéologies linguistiques comme l'ensemble des représentations partagées et diffusées par un groupe, s'inscrivant dans une période donnée et des événements socioculturels (2015 : 154-155).

qu'après des siècles à considérer la variété hexagonale comme le standard de la langue française, la variation et la diversification des standards sont aujourd'hui davantage acceptées, ce qui amène à s'interroger sur les idéologies linguistiques ailleurs en francophonie (Molinari, 2015 : 154). Gasquet-Cyrus s'inscrit dans une perspective similaire : citant Woolard (1998) pour définir sa conception d'idéologie linguistique, il mentionne combien, en France, l'idéologie dominante est encore celle d'une norme « unique, stable et homogène » (Gasquet-Cyrus, 2012 : 231), érigée en modèle, constituant ainsi l'idéologie du standard. Boudreau (2012) relève elle aussi l'importance de cette idéologie du standard et ajoute que les variétés comportant des différences plus perceptibles, audibles, notamment les variétés dites périphériques, et plus encore celles des communautés en contexte minoritaire, sont encore stigmatisées par de nombreuses personnes. James Milroy (2001 : 530) partage cette observation à l'égard du français, dont il dit des locuteurs qu'ils vivent dans la culture du standard linguistique. Costa (2017 : 119-121) reprend les différentes catégories d'analyse de Kroskrity et insiste sur l'importance de ne pas seulement considérer les représentations pour utiliser la théorie des idéologies linguistiques, mais de prendre aussi en compte le lien qui s'établit entre le langage et le monde et qui ancre les mots dans un contexte social particulier, à l'instar de ses prédécesseurs anglosaxons. Jaffe vient, quant à elle, spécifier les phénomènes dans lesquels se manifestent les idéologies linguistiques, c'est-à-dire dans « les idées reçues sur la nature de la langue, les valeurs attribuées à des codes, des langues, des médias et canaux de communication, des registres et des discours particuliers » (Jaffe, 2012 : 150). Pour cela, elle s'intéresse aux hiérarchies et aux rapports de domination entre différentes variétés, mais aussi aux liens établis entre

la langue et l'identité. En outre, la chercheuse considère que les idéologies linguistiques se manifestent explicitement dans les propos métalinguistiques.

De ces différentes conceptions des idéologies linguistiques, dont le cadre n'est pas uniforme (Remysen et Schwarze, 2015), nous retiendrons que les idéologies linguistiques correspondent à un ensemble de croyances à propos de la langue formant un système s'inscrivant dans une société et dans une époque donnée, témoignant d'attitudes linguistiques (influencées par les représentations) et participant à la construction identitaire du groupe en question, soit les locuteurs du français en usage au Québec dans le cas qui nous occupe.

Il existe plusieurs idéologies linguistiques telles que l'idéologie de l'authenticité, du standard, du bilinguisme, du monolinguisme (Boudreau, 2018), de la différence ou de la variation (Boudreau, 2016b), ou encore l'idéologie essentialiste ou référentielle (Remysen, 2018). Nous retenons pour notre analyse l'idéologie du standard, selon laquelle ce qui diffère de cette norme établie est stigmatisé, de valeur moindre (Boudreau, 2012 ; Milroy, 2001). Cette idéologie repose notamment sur « une norme fantasmée [et] sur une sous-estimation des distinctions entre langue orale et langue écrite » (Villeneuve, 2017 : 49-50) et, comme nous l'avons déjà mentionné, demeure particulièrement dominante en francophonie (Gasquet-Cyrus, 2012). Nous retiendrons également l'idéologie du bilinguisme, qui loue le bilinguisme sans considérer les enjeux de pouvoir, voire de domination, existant entre les langues et leurs locuteurs (Boudreau, 2018) ; l'idéologie du monolinguisme, qui « impose une seule langue à un groupe donné (surtout dans les pays où il y a une langue nationale) et semble aller de

soi pour les dominants » (Boudreau, 2018 : 36) ; et l'idéologie de l'authenticité, selon laquelle la langue est spectacularisée et l'identité linguistique est performée (Boudreau, 2016b, 2018). En outre, comme l'explique l'auteure,

[c]ette performance de l'authenticité est surtout visible dans la francophonie canadienne, d'autant plus que les traits présentés comme authentiques s'appuient sur une forte historicité (les traits des premiers colons arrivés de France ; voir Boudreau, 2016[a], et Boudreau et Urbain, 2013). De plus, cette spectacularisation s'inscrit dans un nouveau récit (une réinvention de soi) qui remplace l'ancien sur la victimisation (Boudreau, 2018 : 39).

3.4. L'insécurité linguistique

La notion d'insécurité linguistique a vu le jour dans les années 1960-1970, période durant laquelle émerge la sociolinguistique (Remysen, 2018). L'expression *insécurité linguistique* apparaît pour la première fois dans les travaux de Labov en 1966 portant sur l'anglais parlé à New York (Boudreau, 2016a ; Remysen 2018). Ses travaux, mettant en lien stratification sociale, variétés linguistiques et perceptions des locuteurs, ont permis d'observer « les écarts entre l'auto-évaluation des locuteurs, c'est-à-dire ce qu'ils croyaient prononcer, et leurs performances effectives, écarts qui lui ont permis de révéler une insécurité linguistique » (Leblanc, 2010 : 20-21). Les participants de l'étude de Labov percevaient leurs usages plus négativement que ce dont témoignaient réellement leurs pratiques linguistiques. Cette perception illustre un malaise vis-à-vis de leur propre variété (Remysen, 2003, 2018) au détriment d'une autre variété valorisée et témoigne d'une quête de légitimité linguistique dans un souci de distinction sociale (Francard, 1997 ; Leblanc, 2010).

Plus précisément, l'insécurité linguistique peut être définie comme

un sentiment de dépréciation et d'incertitude que certains locuteurs éprouvent à l'endroit de leurs propres pratiques langagières, notamment parce que celles-ci sont considérées comme en porte-à-faux avec la norme. Il s'agit, en d'autres mots, d'un sentiment d'illégitimité ou de culpabilité par rapport à sa propre façon de s'exprimer qui est comparée désavantageusement à d'autres formes d'expression jugées plus légitimes [...]. Le phénomène d'insécurité linguistique est intimement lié à l'existence de variétés de langue et, surtout, à leur hiérarchisation (Remysen, 2018 : 27-28).

L'insécurité linguistique se manifeste de façons variées : hypercorrection, hypocorrection, autocorrection, hésitation, retenues, silences, pertes momentanées de vocabulaire, reformulations ou encore reprises (Leblanc, 2010 ; Remysen, 2018 ; Feussi et Lorilleux, 2020 ; Boudreau, 2016a). Dans des cas extrêmes, existants mais néanmoins plus rares, l'insécurité linguistique peut même causer « une dénégation de soi » (Remysen, 2018 : 34).

À l'insécurité linguistique s'oppose la sécurité linguistique. Toutefois, la sécurité et l'insécurité linguistiques ne sont pas opposées de façon binaire, mais forment plutôt un continuum (Francard, 1997 : 170), et l'état de sécurité ou d'insécurité linguistique d'un locuteur varie selon « la situation de communication – de l'attitude des personnes en interaction, de l'histoire de la personne et de son groupe social » (Bretegnier, 2020 : 59). Un locuteur présente un sentiment de sécurité linguistique lorsqu'il estime que ses pratiques linguistiques coïncident avec la norme ou avec les pratiques considérées comme légitimes, ou lorsqu'il n'a pas conscience de la distance qui sépare ses pratiques linguistiques de celles qui sont dites légitimes (Francard, 1997 : 172). Cette distance peut concerner les usages, les pratiques linguistiques d'un locuteur et

une langue qu'[il reconnaît] comme légitime parce qu'elle est celle de la classe dominante ; [...] celle d'autres communautés où l'on parle un français « pur », non abâtardi par les interférences avec un autre idiome ; [...] ou celle de locuteurs fictifs détenteurs de la norme véhiculée par l'institution scolaire (Francard, 2020 : 25).

En outre, comme le souligne Bretegnier (2020 : 38), « la légitimation ne repos[e] pas seulement sur des critères de conformité normative mais sous-ten[d] aussi des questions, parfois dominantes, de reconnaissance sociale du sujet en tant que locuteur légitime ». En ce sens, l'insécurité linguistique ne dépend pas du comportement linguistique réel des locuteurs : « celle-ci apparaîtra seulement si le locuteur poursuit l'objectif de maîtriser le modèle normatif » (Remysen, 2018 : 40). La sécurité et l'insécurité linguistique dépendent de plusieurs facteurs, mais l'institution scolaire occupe un rôle majeur dans le développement du sentiment d'insécurité linguistique en francophonie¹³ : « [elle] s'avère être un des ferments de l'insécurité linguistique, ainsi que sa principale caution : cette puissante machine idéologique érige en modèle une norme exogène d'autant plus inaccessible qu'elle est mythique : le français “de Paris” » (Francard, 2020 : 21).

Ledegen (2000) explique que si les individus se situant plus haut dans l'échelle sociale tendent à vivre moins d'insécurité linguistique, les puristes de la langue en souffrent davantage que ceux qui font preuve d'une attitude plus souple au regard de la norme. Au-delà de la stratification sociale, il existe donc un lien entre (in)sécurité linguistique

¹³ À ce sujet, Boudreau (2012 : 92) explique que « [s]i l'unitarisme (une seule variété de langue admise) est présent dans toutes les communautés culturelles comme l'affirme Klinkenberg (2001), elle est particulièrement développée chez les francophones. [...] Ainsi la plupart des citoyens imaginent le français comme homogène, ce qui mène à occulter la part d'hétérogène qui le constitue ».

et attitudes linguistiques. En outre, le sentiment de sécurité ou d'insécurité linguistique n'est pas lié à la maîtrise réelle de la norme, mais à la perception que s'en fait le locuteur. En ce sens, l'insécurité linguistique relève du domaine des représentations linguistiques (Ledegen, 2000, 2002).

Les jugements émis à l'égard d'une langue ou d'une variété de langue et participant à l'insécurité linguistique (ou témoignant de celle-ci) peuvent être d'ordre esthétique, moral ou normatif (Remysen, 2018). Ces jugements, les attitudes linguistiques, relèvent des normes subjectives des locuteurs qui valorisent ou dévalorisent certaines langues ou variétés de langue au détriment des autres. La légitimation de certaines d'entre elles entraîne « une marginalisation des autres variétés [ou langues] concurrentes et, partant, des locuteurs qui les pratiquent » (Francard, 1997 : 201).

Considérant que l'insécurité linguistique découle des attitudes et des représentations linguistiques (négatives ou stigmatisantes), et que les idéologies linguistiques sont formées de l'ensemble des représentations partagées et diffusées par un groupe à une période et dans un contexte donnés jusqu'à être érigées en véritables systèmes (Boudreau, 2016a ; Molinari, 2015), ces notions sont liées. En outre, les idéologies linguistiques occupent une place importante dans l'analyse du sentiment d'insécurité linguistique, puisque « [l]'insécurité est en partie liée aux discours publics (institutionnels et journalistiques) qui dévalorisent les pratiques linguistiques d'un groupe donné et qui s'inscrivent dans la mémoire collective pour certains et dans des expériences récentes pour d'autres » (Boudreau, 2020 : 59).

L'insécurité linguistique existe sous plusieurs formes : elle peut par exemple être *dite* « lorsque le locuteur exprime verbalement son malaise ou inconfort » (Remysen, 2018 : 33), *agie*, c'est-à-dire qu'elle « transpire dans les pratiques » (Moreau, 1996, dans Remysen, 2018 : 33), ce qui s'exprime dans les usages du locuteur, par exemple au moyen d'hypercorrection, ou *indirecte*¹⁴, soit « verbalisée indirectement, lorsqu'un locuteur situe sa façon de parler (ou celle de son groupe d'appartenance) par rapport à une autre jugée plus légitime » (Remysen, 2018 : 33). Le sentiment de sécurité ou d'insécurité linguistique peut également s'exprimer de façon dynamique, lorsque le locuteur affirme que ses usages linguistiques devraient être améliorés, ou statique, lorsqu'il ne manifeste pas de volonté d'améliorer ses pratiques linguistiques en vertu de la norme dite légitime (Remysen, 2004).

Quelle qu'en soit la forme, les locuteurs vivant de l'insécurité linguistique peuvent mettre en place des stratégies plus ou moins conscientes pour y faire face. Ils peuvent notamment tenter de s'appropriier les formes de la variété dite légitime. Ils peuvent également compenser le manque de légitimité en associant à leur variété du prestige latent (Labov, 1966), qui se caractérise par des valeurs plus conviviales, intimes, comme la douceur, la chaleur, la gentillesse, l'humour, la sympathie. Au prestige latent s'oppose le prestige légitime, apparent ou manifeste, caractérisé par des valeurs telles que l'intelligence, la clarté, la compétence, liées à la réussite socioprofessionnelle (Brousseau, 2011 ; Remysen, 2018).

¹⁴ Au contraire, lorsque l'insécurité ou la sécurité linguistique est explicitement, directement exprimée, il s'agit d'insécurité ou de sécurité linguistique directe (Remysen, 2018).

Les stratégies mises en place par les locuteurs vivant de l'insécurité linguistique peuvent être conscientes ou inconscientes (Francard, 1997). Si certains locuteurs tentent de s'appropriier des formes qu'ils considèrent comme légitimes, d'autres tentent de compenser le déficit de prestige apparent, attribué à la variété dominante, par la mise en valeur du prestige latent de leur variété (Francard, 1997). Certaines stratégies, plus défensives, passeront par la nomination de la langue ou de la variété, comme c'est le cas du chiac en Acadie : des locuteurs peuvent « dire qu'ils parlent le chiac et donc invoquer la nomination pour ne pas avoir à se mesurer à la norme du français » (Boudreau, 2016a : 137), alors que d'autres utiliseront des stratégies de résistance face à la norme hégémonique en affirmant leurs usages linguistiques comme marqueur identitaire (Boudreau, 2016a : 137-138). Cette attitude de contre-légitimité est particulièrement présente dans les secteurs comme le tourisme ou les arts (Boudreau, 2019 : 77). Pour réduire l'insécurité linguistique, Boudreau (2016b : 135) propose « une idéologie de la différence ou de la variation », qui viendrait effacer la hiérarchie subjective établie entre les différentes langues et variétés.

Chapitre 4

Méthodologie

4.1. Constitution du corpus

Notre analyse repose sur un corpus composé de dix vidéos d'une moyenne de huit minutes chacune. Cinq vidéos sont réalisées par des youtubeurs français et cinq autres, par des youtubeurs québécois. La sélection de youtubeurs d'origines différentes nous a permis d'illustrer la dynamique qui existe entre deux variétés de français : d'une part, le français en usage au Québec, et de l'autre, le français hexagonal. Nous avons retenu les vidéos dans lesquelles les youtubeurs, tout en affichant un ton convivial et ludique et mettant en scène une proximité entre eux et les internautes, avaient pour objectif de présenter des particularités linguistiques de la variété québécoise. *A contrario*, nous n'avons pas conservé les vidéos qui se présentaient sous forme de jeu entre deux youtubeurs (l'un québécois et l'autre français) durant lequel ils devaient deviner le sens de certaines expressions, ni les vidéos dans lesquelles un youtubeur de chaque origine partageait tour à tour des expressions au sens équivalent, mais dans sa propre variété, ni les vidéos d'allophones ou de youtubeurs n'étant ni français ni québécois.

La sélection des vidéos de notre corpus s'est faite sur la base du nombre de visionnements de chacune des vidéos. Nous n'avons conservé que les vidéos les plus populaires en raison de leur impact sur la diffusion des idées dont elles sont porteuses. Certains youtubeurs ont publié de multiples vidéos au sujet du français en usage au

Québec ; le cas échéant, afin d'obtenir un corpus plus diversifié, nous n'avons retenu que la vidéo la plus visionnée.

En ce qui concerne les youtubeurs français, les vidéos constituant notre corpus sont les suivantes :

1. *Expressions Québécoises & Différences Québec / France #1*, de Céline Geneviève, qui a vécu en France, mais aussi en Belgique et au Québec. Une publication¹⁵ permet de comprendre qu'elle a vécu au Québec pendant cinq ans avant de retourner en France en août 2020. Sur sa chaîne, elle publie des vlogues où elle partage des tranches de vie, donne son avis sur l'actualité ou encore donne des conseils. Elle explique au début de la vidéo sélectionnée que son objectif est de « parler [...] du Québec et principalement des expressions québécoises qui pourraient être différenciées avec la France », parce qu'elle a vécu au Québec et qu'elle a « gardé quelques expressions et on va dire petit peu l'accent ».
2. *Parler québécois en 5 minutes*, de Denyzee, qui vit au Québec depuis 2013. Elle réalise des vidéos humoristiques, dont plus d'une dizaine portent sur le français québécois, qu'elle décrit en l'imitant, ce qui, selon elle, fait l'originalité de ses vidéos. La vidéo retenue aux fins de l'analyse se présente comme un défi lancé par la youtubeuse, « celui d'apprendre à parler québécois en 5 minutes ».

¹⁵ Voir : <https://www.youtube.com/post/UgwyLzQQDqu49UBdolN4AaABCQ>.

3. *AU QUÉBEC ON NE DIT PAS ... MAIS ON DIT ...!!*, de CAM c'est elle¹⁶.

Cette Française s'est expatriée au Québec pendant six ans avant de revenir en France¹⁷. Sur sa chaîne, elle parle de sa vie au Québec, de son parcours d'expatriée et partage également des tutoriels, par exemple de cuisine. La vidéo sélectionnée vise à aider les vacanciers ou les futurs expatriés à « se fondre dans la masse et ne pas se ridiculiser en arrivant au Québec ».

4. *UNE FRANÇAISE PARLE DES EXPRESSIONS QUÉBÉCOISES*, d'Allô Anaïs, expatriée au Québec depuis 2011¹⁸. Ses vidéos portent surtout sur son expérience au Québec : son quotidien, les études, des conseils pratiques ou les différences entre la France et le Canada. Au début de la vidéo sélectionnée, elle explique qu'elle va « donner quelques petits trucs et astuces sur les expressions québécoises ».

5. *Imiter l'accent québécois*, de la chaîne Minute Facile, une chaîne YouTube du groupe télévisuel M6 qui propose de nombreux conseils et tutoriels, allant du nœud de cravate à l'entretien d'une orchidée. Dans la vidéo retenue, Pascal Haumont, animateur d'événement et impro-imitateur, dit vouloir « expliquer les rudiments de l'accent puis [le] vocabulaire [...] pour imiter l'accent québécois ».

¹⁶ CAM c'est elle est le pseudonyme de la youtubeuse, nous l'avons conservé tel qu'il apparaît sur YouTube.

¹⁷ CAM c'est elle explique son parcours dans la vidéo introductive de sa chaîne YouTube : <https://www.youtube.com/watch?v=c1QxDLB9oIM>.

¹⁸ Allô Anaïs le mentionne sur sa page Facebook, dans la section « À propos » : <https://www.facebook.com/alloanais/>.

Quant aux vidéos des youtubeurs québécois, nous avons sélectionné les suivantes :

1. *Comprendre les Québécois pour les nuls*, d'Audrey D., qui présente sur sa chaîne des vidéos qui abordent l'éducation, la culture québécoise, mais aussi sa vie, à la façon d'un vlogue. La vidéo retenue « s'adresse surtout aux Français, en espérant que ça puisse [leur] être utile pour comprendre [leurs] chers amis les Québécois ».
2. *Les expressions québécoises*, de Steelorse, un youtubeur dont les vidéos portent sur les jeux vidéo. Il considère la vidéo sélectionnée comme « un épisode hors-série » destiné à la majorité de ses internautes « plus de 75 % à être des Français versus 13 % pour les Québécois », car il « imagine que la plupart d'entre [eux] ne connaissent pas les expressions québécoises ».
3. *Le Québécois Pour Les Nuls !!! (Expressions québécoises)*, de Pan The Organizer, un youtubeur présentant ses conseils d'organisation dans différents domaines et son avis sur des produits tels que des automobiles. La vidéo retenue aux fins de l'analyse vise à « aider [les internautes] à mieux comprendre les termes qu'utilisent les Québécois et aussi [...] démystifier certains clichés autour des Québécois ».
4. *Les expressions québécoises / Quebec French Expressions*, de Flip TFO, une chaîne de divertissement sur laquelle des youtubeurs proposent des sketches, des débats, des reportages ou encore des recettes de cuisine. Le youtubeur commence la vidéo sélectionnée en expliquant que « chaque culture est différente, que ce soit par sa bouffe, son cinéma, ses couleurs, son sport, sa

langue et surtout ses expressions » et que puisqu'il « parle le français canadien québécois, [il] propose un petit lexique [d']expressions québécoises ».

5. *PARLER FRANÇAIS VS. PARLER QUÉBÉCOIS*, de Sam B, entraîneur sportif en ligne. À la suite de mécompréhension avec des francophones de France, il décide de publier la vidéo incluse dans le corpus afin de leur expliquer sa variété et de « brise[r] la barrière linguistique ».

Tableau 1. Présentation du corpus

Youtubeur	Titre de la vidéo	Date de diffusion	Abonnés ¹⁹	Visionnements	Commentaires	Hyperlien
Céline Geneviève	<i>Expressions Québécoises & Différences Québec / France #1</i>	01/02/2014	24 400	196 323	1 702	http://urlr.me/L9JXN
Denyzee	<i>Parler québécois en 5 minutes</i>	11/02/2018	2 120 000	3 181 459	12 640	http://urlr.me/6YCD8
CAM c'est elle	<i>AU QUÉBEC ON NE DIT PAS ... MAIS ON DIT!!</i>	02/07/2016	54 300	207 655	629	http://urlr.me/bzCMS
Allô Anaïs	<i>UNE FRANÇAISE PARLE DES EXPRESSIONS QUÉBÉCOISES</i>	28/05/2017	29 700	14 924	92	http://urlr.me/Xrs8Y
Minute Facile	<i>Imiter l'accent québécois</i>	26/04/2013	416 000	711 190	1 112	http://urlr.me/VrMCB
Audrey D.	<i>Comprendre les Québécois pour les nuls</i>	13/01/2014	65 100	538 223	2 006	http://urlr.me/DpdZn

¹⁹ Si le nombre d'abonnés aux chaînes des youtubeurs n'a pas déterminé la composition de notre corpus, il témoigne en revanche de l'importance du public potentiel et de la notoriété du youtubeur.

Steelorse	<i>Les expressions québécoises</i>	14/03/2015	783 000	77 633	734	http://urlr.me/T75K9
Pan The Organizer	<i>Le Québécois Pour Les Nuls !!! (Expressions québécoises)</i>	22/12/2016	679 000	37 968	192	http://urlr.me/HSbGQ
Flip TFO	<i>Les expressions québécoises / Quebec French Expressions</i>	28/08/2014	39 500	19 619	11	http://urlr.me/pZq3J
Sam B.	<i>PARLER FRANÇAIS VS. PARLER QUÉBÉCOIS</i>	18/01/2019	6 910	16 210	89	http://urlr.me/CtSd1

4.2. Méthode d'analyse

Puisque notre corpus est constitué de discours audiovisuels, nous avons d'abord transcrit les vidéos pour y relever les traits de la variété québécoise présentés par les youtubeurs. Nous avons ensuite classé ces traits en fonction de leur appartenance à la morphosyntaxe, à la prononciation (phonétique et phonologie) ou au lexique, puis nous les avons documentés à partir de travaux linguistiques, sur lesquels nous reviendrons au chapitre suivant, afin de vérifier s'ils sont bien représentatifs du français en usage au Québec. L'analyse des traits mobilisés par les youtubeurs nous a permis de saisir la représentation que chacun se fait de la variété. De plus, l'analyse de la construction du discours des youtubeurs, et notamment l'étude des exemples employés et la justesse des équivalences, nous a permis de faire ressortir les idéologies linguistiques véhiculées par leur discours.

Chapitre 5

Analyse

5.1. Description du français en usage au Québec par les youtubeurs

Dans cette section, nous abordons les traits linguistiques présentés par les youtubeurs comme caractéristiques du français en usage au Québec. Notre objectif est de montrer les représentations du français en usage au Québec qui en émergent. Nous ne commentons pas en détail chacun des traits présentés ni ne nous attachons à expliquer leur fonctionnement, car il ne s'agit pas pour nous de décrire les caractéristiques linguistiques de la variété québécoise, mais bien d'analyser le discours des youtubeurs à leur sujet.

5.1.1. Les grandes tendances

Toutes vidéos confondues, les youtubeurs présentent 220 traits de la variété québécoise²⁰. Nous entendons par *traits linguistiques* ce qui est donné par les youtubeurs comme caractéristique de la variété québécoise du français. Il s'agit parfois de phénomènes linguistiques mêmes (par exemple l'affrication des consonnes /t/ et /d/ devant /y/, /i/ et leurs semi-voyelles correspondantes /ɥ/ et /j/) et parfois d'exemples précis (telle l'expression *être habillé comme la chienne à Jacques*). Présentons, à titre

²⁰ Ces traits sont donnés en annexe.

d'exemple, *pogner*, *ploguer*, *piastre* ([pjas]), *barrer la porte*, *facture* (dans le sens d'*addition*), les ponctuels discursifs *là*, *ben* et *tsé*, l'effacement de la consonne *l* dans les pronoms personnels *elle* et *il* (respectivement [a] et [i])²¹ ou encore la fermeture et l'arrondissement du /a/ en syllabe ouverte finale (par exemple *pas* : [pɔ]) ou l'antériorisation de la nasale /ã/, prononcée [ã] (par exemple dans *enfant* : [ã.fã] vs [ã.fã]).

La majorité des traits donnés comme caractéristiques du français en usage au Québec (86,8 %) sont attestés dans les travaux de description de la variété, qu'il s'agisse d'articles et d'ouvrages scientifiques ou encore d'outils lexicographiques²². Par exemple, dans le dictionnaire *Usito*, *plate*²³ est bien donné comme un trait lexical de la variété québécoise familière, et *crème glacée* est présenté comme relevant de la variété standard du français en usage au Québec par de Villers (1999).

Certains traits (10,9 %) ne sont quant à eux pas attestés dans ces travaux de description, mais le sont dans l'usage. Pour le vérifier, nous avons cherché en ligne à l'aide de

²¹ L'effacement de la consonne *l* est également possible lorsque ces pronoms sont au pluriel (Ostiguy et Tousignant, 2008), mais les youtubeurs n'en font pas mention. Nous ne présentons donc pas leur réalisation phonétique.

²² Nous avons consulté les travaux de Adam (1998), Auger (1990), Barbarie (1982), Beauchemin (1981, 1986), Bigot et Papen (2013), Bilodeau (2001), Boisvert, Poirier et Verreault (1986), Boulanger (1987), Chevalier (2008), Chiss et David (2014), Dörper (1990), Dostie (2012), Dubois (2000), Dumas (1974), Forest (2019), Giaufret (2007), Hallion Bres (2006), Hien, Reguigui et Gauthier (2016), Kalvelytė et Melnikienė (2017), Lappin (1982), Léard (1982, 1983, 1989, 1995, 1996, 2007), Légaré et Bougaieff (1984), Lessard (1991), Loubier (2011), Martel et Cajolet-Laganière (1995), Mercier (2002), Mercier, Remysen et Cajolet-Laganière (2017), Mugeon (1995), Ostiguy et Tousignant (2008), Papen (2004), Poirier (1988, 1994, 1995), Pupier et Drapeau (1973), Reinke (2000), Reinke et Ostiguy (2016), Remysen (2003), Reutner (2005), Schejbalová (2005), Šeleg (2010), Tremblay (2020), Valdman *et al.* (2005), de Villers (1999), Vincent (2019), Vinet (1996, 2000), les ouvrages de référence le *Multidictionnaire de la langue française*, le *Dictionnaire historique du français québécois*, le *Grand dictionnaire terminologique*, le dictionnaire en ligne *Usito* et la *Banque de dépannage linguistique*.

²³ Voir : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/plat_1

banques de données, notamment la *Banque de données textuelles de Sherbrooke*, ou encore à l'aide du moteur de recherche Google. Ainsi, des journaux en ligne, des blogues, des forums, des sites web, des réseaux sociaux ou encore des livres numériques nous ont également permis d'attester de l'usage de certains traits. Par exemple, nous avons eu recours à la *Banque de données textuelles de Sherbrooke* pour attester de l'usage de l'expression *être brûlé*²⁴ (dans le sens d'*éreiné*) et nous avons repéré *pipo* (dans le sens de *pantalon de jogging*) dans les commentaires d'une publication Facebook²⁵ et sur un forum²⁶.

Seulement cinq des 220 traits (2,3 %) ne sont attestés ni dans l'usage ni dans les travaux de description du français en usage au Québec : *c'est complet?* (Céline Geneviève) ; *babettes* (Allô Anaïs), qui n'est attesté nulle part dans le sens de *chaussettes* ; *homme à tout faire* (Allô Anaïs), qui n'est pas propre au Québec²⁷ alors qu'il est présenté comme tel ; l'absence d'opposition phonétique entre les graphèmes « ai » et « ais » (*j'aimerai, j'aimerais*) (Denyze), qui est en usage dans le Sud de la France plutôt qu'au Québec ; l'expression *avoir la plotte à terre*, dont il est difficile d'attester du réel usage²⁸ (Steelorse).

²⁴ Voir : <https://catfran.flsh.usherbrooke.ca/catifq/bdts/b/00014787.htm>

²⁵ Voir : <https://www.facebook.com/lostidjeu/photos/a.1469612479954715/2232595003656455/?type=3>.

²⁶ Voir : <https://www.depotoir.ca/topic/5181-expressions-du-qu%C3%A9bec/>

²⁷ Une recherche au moyen du moteur de recherche Google donne de nombreux résultats en France : <https://cutt.ly/VnBdM61>.

²⁸ Si plusieurs ressources en ligne abordent l'expression *avoir la plotte à terre*, il s'agit d'outils de lexicographie parasite ou de références à une polémique entourant cette expression (en février 2009, un député français, Pierre Lasbordes, l'a adressée au premier ministre de l'époque, Jean Charest).

Nous pouvons donc en conclure que, sauf de très rares exceptions, les youtubeurs brossent un portrait du français en usage au Québec qui repose sur des bases véridiques et attestées. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'une variété fictive, dont les expressions seraient inventées, comme c'est le cas dans le roman de Fred Vargas, *Sous les vents de Neptune*²⁹, étudié par Vincent (2014). Ce roman regorge d'expressions qui ne sont pas ou plus en usage, de *mots-zombies*³⁰ comme les nomme Martin (2020). S'y trouvent par exemple les expressions *taire son bec*, une expression « peu répandue et [qui] a aujourd'hui disparu » (Vincent, 2014 : 7), *être tendre d'entretien*, « une expression d'origine inconnue et de fréquence nulle » (Vincent, 2014 : 6) ou *avoir le chien*, « une création de l'écrivaine [qui] a sans doute simplement et arbitrairement masculinisé le phrasème familier *avoir la chienne* 'avoir peur' » (Martin, 2020 : 54). Au contraire, les youtubeurs français et québécois parviennent tous à identifier de façon plutôt juste des particularités de la variété présentée en donnant en grande majorité des traits qui sont bel et bien propres au français en usage au Québec. Chez les Français, seulement 2,8 % des traits présentés sont erronés, et ce taux est de 0,9 % chez les Québécois. Même s'il n'est pas nul, le taux d'erreur demeure très faible, notamment en comparaison avec d'autres descriptions de non-spécialistes. À ce titre, rappelons les guides du français parlé au Québec rédigés par les lexicographes profanes et étudiés par Vincent (2019). La chercheuse a entre autres relevé des graphies inusitées telles que *all dresse pour all*

²⁹ Fred Vargas est une autrice française de romans policiers à succès. L'action de son roman *Sous les vents de Neptune* se passe au Québec. Le personnage principal, un Français, y côtoie des personnages québécois. La publication de ce roman a suscité une controverse au Québec en raison de la façon dont y sont mis en scène la variété québécoise et ses locuteurs.

³⁰ Martin (2020 : xiii) définit un mot-zombie comme un « [v]ocable consigné dans un ouvrage lexicographique et décrit comme usuel, mais qui est en fait inusité, rare ou désuet. » Il a formé le néologisme mot-zombie d'après l'hyponyme mot-fantôme.

dressed, des créations comme *switcher son accent* ou encore des termes faussement attribués à la variété québécoise, comme *tilter*³¹.

En ce qui concerne le lexique³², les youtubeurs présentent des emprunts à l'anglais (*cheap*, *balloune*), des expressions figées (*attacher sa tuque avec de la broche*, *chanter la pomme*), des innovations à partir du fonds français (*courriel*) ou à partir d'emprunts (*caller*, *catcher*), des conservatismes (*itou*, *astheure*). Certains traits lexicaux présentés possèdent un équivalent en français hexagonal (*blé d'Inde* : *maïs*, *gougounes* : *tongs*), alors que d'autres désignent des réalités propres au Québec (*dépanneur*, *fromage en grains*). Certains sont en usage en France, mais leur sens diffère (*camisole*, *chialer*). Les sacres (*tabarnak*, *câlce*) sont également présentés, parfois avec des adaptations morphologiques (*décriisser*) ou des changements de catégorie grammaticale (*loin en tabarnak*).

En ce qui a trait à la prononciation, les youtubeurs présentent notamment l'affrication de /t/ et /d/ devant /y/, /i/ et leurs semi-voyelles correspondantes /ɥ/ et /j/, (*tube* : [tɥb]), la diphtongaison (*pâte* : [pa^ut], *hiver* : [i.va^εʁ]), l'allongement de certaines voyelles (par

³¹ La Française Denyzee recourt elle aussi à des graphies inusitées à des fins de présentation de phénomènes phonétiques (par exemple *i-ène* pour la variante ouverte [ɪ] de la voyelle haute /i/). Il n'est pas étonnant qu'une profane ne soit pas en mesure de respecter les normes de transcription phonétique. Sans nuire autant à la compréhension que dans les exemples analysés par Vincent (2019), ces transcriptions profanes véhiculent néanmoins l'image d'une variété déformée (nous y reviendrons dans une prochaine section) et ne restituent pas avec exactitude la prononciation des traits phonétiques donnés. En outre, de telles graphies ne sont pas sans rappeler celles qu'a employées Dor (1996) dans *Anna brailé ène shot* (*Elle a beaucoup pleuré*). *Essai sur le langage parlé des Québécois*, dont Laforest (1997) a dit qu'elles renvoyaient l'image d'une variété qui n'avait plus rien de français.

³² Comme pour la morphosyntaxe et la prononciation, nous n'établissons pas le relevé exhaustif des traits présentés et nous nous limitons à quelques exemples à titre d'illustration. Nous apporterons des précisions sur les youtubeurs qui présentent ces traits et leur discours, accompagnés d'extraits de corpus, dans les sections suivantes.

exemple le /ɛ/ dans *extraordinaire* : [ɛk.stʁɑ.ɔʁ.dzi.nɛ.ʁ]), la réduction consonantique du groupe final (*piastre* : [pjas], *correct* : [kɔ.ʁɛk]), réduction phonique de surface, par exemple dans le cas de la fusion vocalique (*dans les* : [dẽ], *sur la* : [sa:]), l'antériorisation de la nasale /ã/ (*franchement* : [fʁã.ʃmã]), la fermeture et l'arrondissement du /a/ (*Anna* : [an.ɔ]), le dévoisement de la consonne *j* (*je sais* : [ʃe]), la hauteur des voyelles /i/, /y/ et /u/ dans les mots qui se terminent par une consonne non allongée³³ (*carabine* : [ka.ʁa.biɛ]) ou encore les prononciations de la graphie *oi* (*moi* : [mwe], *droit* : [dʁɛt]).

Enfin, en ce qui concerne la morphosyntaxe, les youtubeurs présentent entre autres l'alternance du genre et du nombre (*un xbox* vs *une xbox*, *la toilette* vs *les toilettes*), les marqueurs discursifs (*faque*, *mets-en*), des particularités liées à l'emploi des pronoms (*chez nous/vous* vs *chez moi/toi*) ou encore des structures morphosyntaxiques telles que *m'as + infinitif* pour exprimer le futur proche à la première personne du singulier (*M'as te dire de quoi.*) et l'interrogation totale au moyen de la particule interrogative *-tu* postverbale (*Tu veux-tu?*).

5.1.2. Les composantes de la langue

Dans le tableau ci-dessous, nous rendons compte de la répartition des traits selon les composantes de la langue et selon qu'ils sont présentés par les youtubeurs québécois ou français. Cela nous permet de comparer dans quelle mesure les youtubeurs

³³ Sont considérées abrégées les consonnes [p], [t], [k], [b], [d], [g], [f], [s], [ʃ], [m], [n], [ɲ], [l] et la semi-voyelle [j] (Ostiguy et Tousignant, 2008).

privilégient ou non certaines de ces composantes dans leur présentation de la variété québécoise.

Tableau 2. Répartition des traits selon leur appartenance aux différentes composantes de la langue

	Lexique	Prononciation	Morphosyntaxe
Youtubeurs québécois	80,6 %	14,8 %	4,6 %
Youtubeurs français	63,8 %	23,4 %	12,8 %

Peu importe l'origine des youtubeurs, les tendances générales sont les mêmes : la majorité des traits présentés relèvent du lexique, suivis de la prononciation, et une minorité de traits relèvent de la morphosyntaxe. Cela est en adéquation avec le fonctionnement de la variation linguistique en français puisque la morphosyntaxe est la composante la plus stable de la langue, moins sujette à la variation que le lexique et la prononciation (Bigot, 2008). Cependant, nous constatons une concentration plus importante d'explications liées au lexique chez les Québécois que chez les Français, qui donnent à voir une plus grande étendue de phénomènes linguistiques³⁴. Les youtubeurs français présentent une variété plus importante de traits de prononciation que les Québécois, et la différence est encore plus marquée en ce qui concerne la

³⁴ Chez les Québécois, l'importance accordée au lexique se reflète même dans le titre des vidéos : trois titres sur cinq comportent le syntagme *expressions québécoises*, contrairement aux youtubeurs français, où le syntagme apparaît dans deux titres. Il est intéressant de noter que si les Français présentent une plus grande variété de phénomènes, la variété québécoise, et plus généralement le phénomène de variation linguistique, devient souvent synonyme d'*accent* : le mot est présent dans un des titres et dans quatre des cinq vidéos pour nommer sa variété ou celle de l'autre. Il est également intéressant de constater que les youtubeurs n'emploient pas *accent* pour décrire uniquement des phénomènes phonétiques, mais pour parler de la variété québécoise en général.

morphosyntaxe. Considérant que l'on remarque davantage ce qui diffère de sa variété (Poirier, 1995), il n'est pas étonnant que les Français relèvent une plus grande diversité de phénomènes que les Québécois, qui décrivent leur propre variété.

Les youtubeurs présentent un portrait global de la variété québécoise plutôt diversifié : ils présentent un large éventail de traits et un même trait n'est jamais présenté par plus de quatre youtubeurs. Les traits qui sont les plus cités, et qui semblent donc les plus représentatifs du français en usage au Québec pour les youtubeurs étudiés, sont *chu* (donné à quatre reprises, dont trois fois par des youtubeurs québécois), l'emploi du *tu* interrogatif postposé (présenté par deux youtubeurs québécois et deux youtubeurs français) et l'affrication de /t/ et /d/ devant /y/, /i/ et leurs semi-voyelles correspondantes /ɥ/ et /j/ (présentée par un youtubeur québécois et trois youtubeurs français). Dix traits, dont *char*, *balayeuse*, *frette*, *m'as + infinitif* ou encore *ben*, sont chacun présentés par trois youtubeurs. Vingt-sept traits sont présentés par deux youtubeurs, comme *chandail*, *ché*, *tsé* ou encore *magasiner*.

5.1.3. Variation sociostylistique

Le tableau 3 fait état de la répartition des traits selon qu'ils appartiennent à la variété standard ou non standard afin de constater quelles représentations du français en usage au Québec se fait chaque groupe.

Tableau 3. Répartition des traits selon la variété stylistique et l'appartenance géographique des youtubeurs³⁵

	Standard	Non standard
Youtubeurs québécois	18,7 %	81,3 %
Youtubeurs français	18,2 %	81,8 %

Chez les Québécois comme chez les Français, la variété standard³⁶ prend peu de place dans la présentation qu'ils font de la variété québécoise. Les youtubeurs québécois présentent des traits qui relèvent dans 18,7 % des cas de la variété standard du français en usage au Québec, par exemple *blé d'Inde*, *crème glacée*, *coton ouaté* (lexique), le marqueur discursif *dans le fond* (morphosyntaxe), et l'affrication de /t/ et /d/ devant /y/, /i/ et leurs semi-voyelles correspondantes /j/ et /ɥ/ (prononciation). Chez les youtubeurs français, 18,2 % des caractéristiques présentées relèvent du standard, par exemple *yogourt*, *ustensiles* (lexique), la hauteur des voyelles /i/, /y/ et /u/ dans les mots qui se terminent par une consonne non allongante (*carabine* : [ka.ʁa.bɪn]) (prononciation) ou encore *la toilette* plutôt que *les toilettes* en français hexagonal (morphosyntaxe).

Parmi les traits lexicaux présentés, 21,1 % relèvent du standard chez les Français, contre 20,7 % chez les Québécois. Chez ces derniers, la morphosyntaxe présente 20 %

³⁵ Nous n'avons pas pris en compte dans notre calcul les quatre traits présentés précédemment qui ne relèvent pas du français en usage au Québec.

³⁶ Pour déterminer le caractère standard ou non standard des 220 traits, nous nous sommes appuyée sur les travaux cités précédemment à la note 22. Le classement de ces traits selon leur variété sociostylistique est présenté en annexe.

de traits standards, contre 11,1 % chez les youtubeurs français. Même si les Québécois décrivent moins d'éléments morphosyntaxiques que les Français, ils accordent plus d'importance au standard en ce qui concerne cette composante de la langue. En ce qui a trait à la prononciation, le standard représente 6,3 % des traits chez les youtubeurs québécois, et 12,1 % chez les Français.

Les traits non standards représentent 81,8 % des traits donnés par les youtubeurs français et 81,3 % par les Québécois. Dans les deux cas, malgré la diversité des traits donnés, la description de la variété québécoise reste nettement incomplète et s'en tient presque exclusivement à des traits non standards. Les youtubeurs, qu'ils soient québécois ou français, proposent une image stéréotypée de la variété et « proje[ttent] une image fausse du fonctionnement réel du français hors de France » (Mercier, 2002 : 55). En effet, bien que le vernaculaire, auquel nous pouvons associer les traits les plus stéréotypés des langues, se manifeste davantage dans les discours plus informels (Coveney, 2016), un large éventail de traits du français en usage au Québec relève du standard. Pourtant, les traits standards sont peu présents dans le discours des youtubeurs, ce qui limite le français en usage au Québec à sa variété familière. Ainsi, les youtubeurs transmettent l'image d'une variété incomplète, lui accordant un faible degré d'autonomie vis-à-vis de la variété française (Mercier et Verreault, 2002). La présentation qu'ils font de la variété québécoise donne en effet l'impression qu'elle possède peu ou pas de traits relevant de la variété standard et que, par conséquent, elle dépend de la variété hexagonale pour les situations de communication formelles. Cette idée d'incomplétude et le peu d'espace accordé au standard se manifestent également

dans la manière qu'ont les youtubeurs de construire leur discours sur le français en usage au Québec, ce qui fera l'objet des prochaines sections.

5.2. Les ruptures

Nous avons vu dans la section précédente que les youtubeurs présentent principalement la variété familière du français en usage au Québec. Pourtant, cette variété n'est pas l'apanage des Québécois. La variation est un phénomène propre à toutes les langues (Boutet et Gadet, 2003), et la variation sociostylistique, c'est-à-dire la variation selon le groupe d'appartenance, le contexte de communication et l'effet recherché, constitue une des façons dont une langue varie. Le français hexagonal possède donc lui aussi une variété familière qui se manifeste de plusieurs façons telles que les jurons (*putain*), le verlan (*meuf*) ou encore certaines expressions (*pleuvoir comme vache qui pisse*).

Ainsi, même s'il n'existe pas systématiquement d'équivalents entre différentes variétés géographiques (Mercier et Verreault, 2002), il conviendrait lorsqu'on en fait la description, de présenter dans la mesure du possible des termes de variétés sociostylistiques équivalentes. Or, ce n'est pas toujours le cas : on peut alors parler de *ruptures* ou plus spécifiquement de *ruptures sociostylistiques*. De telles ruptures sociostylistiques sont fréquentes lorsqu'il s'agit de présenter le français en usage au Québec. C'est le cas, par exemple, dans le *Dictionnaire québécois-français* de Meney (1999), rédigé sur le modèle d'un dictionnaire bilingue qui « présen[te] une image controversable non seulement de la variété québécoise de français mais aussi de l'univers culturel qu'il exprime » (Mercier et Verreault, 2002 : 88). Mercier et

Verreault analysent cet ouvrage et soulignent notamment l'opposition entre ce que Meney qualifie de *québécois* (souvent restreint au familier, mais sans que cela ne soit indiqué par des marques d'usage) et de *français standard* (associé au français hexagonal). Cette opposition accentue l'idée, fausse, qu'il n'existe ni de variété hexagonale familière ni de variété québécoise standard, voire que la langue en usage au Québec n'est pas du français. Nous verrons qu'un tel phénomène est présent dans les vidéos des youtubeurs que nous analysons.

5.2.1. Considérations préalables à l'analyse

Les ruptures donnent lieu à des ambiguïtés qui peuvent amener l'internaute à penser que le français en usage au Québec se limite aux emplois familiers et que le français hexagonal se réduit aux emplois standards. Par exemple, la youtubeuse québécoise Audrey D. donne *gosses* (variété québécoise familière) et *testicules* (standard, commun aux variétés québécoise et hexagonale) comme équivalents :

Soyez pas fâchés si un Québécois veut pas vraiment voir vos gosses, ça veut pas dire qu'il veut pas voir vos enfants, c'est simplement que pour nous, le mot gosse a vraiment un autre sens, ça veut plutôt dire testicules.

Toutefois, *couilles* (commun aux variétés familières québécoise et hexagonale) ou *burnes* (français hexagonal familier) constitueraient des équivalents de même variété sociostylistique pour décrire le référent en question. En proposant un équivalent de même variété, la youtubeuse aurait donné un portrait plus exact des variétés québécoise et hexagonale, qui comportent toutes deux des usages familiers. Évidemment, nous ne pouvons reprocher aux youtubeurs québécois, dont aucun n'a indiqué avoir vécu en

France ou avoir entretenu un contact étroit avec des Français, de ne pas être parfaitement familiers avec la variété hexagonale du français et l'ensemble des formes linguistiques qui y ont cours. Il n'est donc pas étonnant que la youtubeuse Audrey D. n'ait pas eu recours à la forme hexagonale familière *burnes* dans l'exemple donné précédemment. Cependant, l'effet de la rupture demeure et une image stéréotypée des variétés hexagonale et québécoise en émerge, ce qui peut exercer une influence sur les internautes qui visionnent les vidéos.

Pour cette analyse, nous avons exclu certains traits donnés par les youtubeurs. Nous avons conservé les emprunts à l'anglais présents dans la variété québécoise du français³⁷ seulement s'il existe un équivalent familier dans la variété hexagonale. Par exemple, nous avons rejeté l'emprunt *lumière verte*, dont l'équivalent présenté est *feu vert*, car il n'existe pas d'élément lexical familier pouvant s'y substituer. À l'inverse, bien qu'il ne soit pas faux de traduire le terme à l'origine de l'emprunt, il existe parfois un équivalent familier en français hexagonal. Par exemple, donner *appeler* comme équivalent à *caller* constitue une rupture puisque *passer un coup de fil* serait un équivalent familier possible. Donner *mignon* comme équivalent à *cute* constitue également une rupture parce que *mimi*, *chou* ou encore *choupi* sont familiers et en usage en France. En outre, un emprunt à l'anglais en usage au Québec peut avoir un équivalent en français hexagonal qui soit également un emprunt à l'anglais. Par exemple, *donner un coup de pied* est donné comme équivalent à *kicker le ballon* par

³⁷ Toutefois, tous les emprunts à l'anglais ne sont pas familiers (par exemple, *fin de semaine*, donné par la Québécoise Audrey D., qui est un calque de l'anglais *weekend* et qui appartient à la variété standard du français québécois).

un youtubeur québécois (Sam B.), mais *shooter dans le ballon* constitue un emprunt à l'anglais équivalent bel et bien en usage en France. Nous n'avons également pas retenu les mots pour lesquels aucun équivalent n'est présenté, mais qui sont plutôt définis par une explication du référent, par exemple, *frette en osti*, *frette en tabarnouche*, dont le youtubeur québécois Pan The Organizer a donné pour explications :

Les températures au Québec peuvent atteindre des moins 30 degrés Celsius, parfois même moins 40 en hiver, et donc pour décrire ça, on aime également dire *il fait frette*.

Enfin, nous n'avons pas considéré les expressions dans notre analyse des ruptures, car il est plus difficile de leur trouver un équivalent exact, et les youtubeurs recourent donc souvent à des explications pour les définir. C'est le cas de l'expression *attacher sa tuque avec de la broche*, dont l'explication donnée par le youtubeur québécois Steelorse est la suivante :

Cette expression est utilisée pour préparer quelqu'un à vivre quelque chose de très cool, qui ne le saura pas. Par exemple, vous l'amenez à un party, vous l'amenez à quelque chose d'incroyablement cool. Vous vous savez ce qui arrive, ça va être fou ou peut-être pas nécessairement, mais vous le savez que vous allez dans un endroit complètement déjanté et vous voulez préparer la personne qui est avec vous, ou les personnes. Eh bien, vous pourriez dire *attache ta tuque avec de la broche*, ça va être complètement fou.

5.2.2. Portrait général

Les ruptures sont présentes dans l'explication de 29 % des traits présentés, soit plus d'un quart des traits³⁸. Les youtubeurs produisent un total de 75 ruptures, dont 61 ruptures que nous appelons *totales* et 14 ruptures que nous appelons *partielles*. Nous parlons de rupture totale quand tous les équivalents donnés donnent lieu à une rupture stylistique. Par exemple, donner *fesses* comme équivalent à *foufounes* constitue une rupture (*cul* est un équivalent de même variété stylistique) et elle est totale (100 % de rupture). *Je suis* comme équivalent à *chu* constitue également une rupture totale : *chui* ([ʃui]) est employé dans la variété familière du français hexagonal. Il en va de même pour *bicyclette*, donné comme équivalent à *bicycle* ([besik]), alors que *bicyclette* est peu employé en France et que *vélo*³⁹ est aujourd'hui plus fréquent⁴⁰. À l'inverse, nous parlons de rupture partielle lorsqu'un ou plusieurs équivalents relèvent de la même variété sociostylistique que le trait présenté. Les équivalents sociostylistiques des ruptures partielles amoindrissent l'impact négatif d'une rupture. Par exemple, donner *se faire remplacer*, *se faire renvoyer*, *se faire larguer*, *aller vers un autre mec*, *passer devant quelqu'un* comme équivalents à *se faire bumper* constitue une rupture partielle : certains termes relèvent de la variété familière (*se faire larguer*, *aller vers un autre mec*, *passer devant quelqu'un*) et les autres (*se faire remplacer*, *se faire renvoyer*), du standard. Le youtubeur donne alors une vision plus complète des variétés présentées

³⁸ Le nombre de ruptures, moins les « doublons » (ruptures données pour un même trait par plusieurs youtubeurs), divisé par le nombre de traits comptés dans la section précédente.

³⁹ Indiqué comme familier : <https://www.cnrtl.fr/definition/v%C3%A9lo>.

⁴⁰ Voir : <https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/v%C3%A9lo>

que dans le cas d'une rupture totale. Donner *bestioles* et *insectes* comme équivalents à *bibittes* constitue également une rupture partielle. *Bestioles* relève bien de la variété familière, tout comme *bibittes*, mais pas *insectes*. Il en va de même avec *laisse-moi tranquille* et *arrête de me faire chier*, qui sont donnés comme équivalents à *crisse-moi patience* : le premier est standard alors que le second est familier.

Les ruptures sociostylistiques sont présentes chez les Québécois comme chez les Français. Nous comptons 41 ruptures chez les Québécois et 34 chez les Français. Le discours des Québécois comprend donc 54,7 % des ruptures, contre 45,3 % chez les Français. Cependant, les youtubeurs québécois présentent, en proportions, légèrement moins de ruptures totales (les plus stéréotypées) que les youtubeurs français : nous comptons 78 % de ruptures totales chez les Québécois (32 sur 41) contre 85,3 % chez les Français (29 sur 34). En ayant recours à de telles ruptures, les deux groupes véhiculent une vision familière du français en usage au Québec et une vision idéalisée, stable et dénuée de variation, de la variété hexagonale.

Les ruptures concernent surtout le lexique : c'est le cas de 73,3 % d'entre elles, contre 17,3 % pour la prononciation et 9,3 % pour la morphosyntaxe. La concentration des ruptures sur le plan lexical s'explique, d'une part, par la forte présence de traits lexicaux dans la description que font les youtubeurs du français en usage au Québec, et d'autre part, par l'emploi d'explications, plutôt que d'équivalents, pour présenter des traits relevant de la prononciation et de la morphosyntaxe. Rappelons à titre d'exemple

l'explication⁴¹ que donne le youtubeur québécois Pan The Organizer pour *frette*, un trait relevant de la phonétique (prononciation du graphème *oi*) :

Les températures au Québec peuvent atteindre des moins 30 degrés Celsius, parfois même moins 40 en hiver, et donc pour décrire ça, on aime également dire *il fait frette*.

En outre, même lorsque qu'il est question de la prononciation, le phénomène phonétique n'est pas forcément expliqué : c'est plutôt un élément lexical qui est donné et qui est à l'origine de cette rupture. Par exemple, la Québécoise Audrey D. donne *en accord avec vous, okay* comme équivalents à *c'est correct* ([kɔ.ʁɛk]) : elle présente effectivement l'expression *c'est correct*, qui est peu voire pas employée en France, mais n'aborde pas le phénomène phonétique qu'elle présente à la même occasion, soit la chute du groupe consonantique final. L'incomplétude des explications, en particulier en ce qui concerne l'explication de phénomènes phonétiques, témoigne des limites métalinguistiques des profanes⁴².

⁴¹ Nous verrons à la section suivante ce que révèlent ces explications des représentations que se font les youtubeurs du français en usage au Québec.

⁴² Bien qu'il ne soit pas question d'une rupture, soulignons que le discours de Minute Facile illustre bien ces limites lorsqu'il confond diphtongue et affrication : « Qu'est-ce que c'est qu'une diphtongue? C'est un phonème qui est décomposé en deux phonèmes, c'est-à-dire qu'au lieu de faire un son /d/ comme on fait, nous les Français, les Québécois vont faire souvent le [dz] c'est à dire un /d/ plus un /z/. Par exemple, un Québécois ne va pas dire *je suis discipliné* [di.si.pli.ne], il va dire *je suis discipliné* [dz̥i.si.pli.ne]. »

5.2.3. Ruptures les plus fréquentes

Certaines ruptures sont présentées à plusieurs reprises par des youtubeurs différents. C'est principalement celles-ci que nous développons, ne pouvant toutes les aborder en détail :

- *Testicules* est donné comme équivalent à *gosses* à trois reprises : une fois par une youtubeuse française (CAM c'est elle) et deux fois par des youtubeurs québécois (Steelorse et Audrey D.). Toutefois, tel que mentionné précédemment, *couilles* serait un équivalent de même variété sociostylistique.

- *Voiture* est donné deux fois comme équivalent à *char* par des Québécois (Sam B. et Audrey D.⁴³) et à une reprise par une Française (CAM c'est elle), alors que *caisse* ou *bagnole* constituent des équivalents possibles relevant de la variété hexagonale familière.

- *Je suis* est donné comme équivalent à *chu* ([ʃy]) à trois reprises également, toujours par des Québécois (Sam B., Pan The Organizer et Audrey D.), alors que *j'suis* ([ʃui]) est en usage en France et éviterait la rupture sociostylistique.

- *Copine* et *petite copine* sont donnés comme équivalents à *blonde* par une youtubeuse française (Allô Anaïs) et une youtubeuse québécoise (Audrey D.), alors que *meuf* serait un des équivalents de même variété sociostylistique possibles.

⁴³ Soulignons qu'Audrey D. donne pour équivalent *voiture* en le prononçant d'abord avec l'affrication du [t] ([vwa.tsyʁ]) avant de le répéter sans cette affrication ([vwa.tyʁ]).

- *Froid* comme équivalent à *frette* est présenté par une youtubeuse française (Céline Geneviève) et une youtubeuse québécoise (Audrey D.)⁴⁴. Dans le cas de la youtubeuse française, comme il s'agit d'une rupture partielle (*ça caille* est également donné comme équivalent) l'internaute qui visionne la vidéo peut supposer un emploi dans un contexte informel. Notons que les youtubeurs n'ont pas donné d'explications phonétiques et que les équivalents lexicaux présentés donnent l'impression que *frette* est un mot totalement différent de *froid*⁴⁵.

- *Fête* est donné comme équivalent à *party* par une Québécoise (Audrey D.) et deux Français (Céline Geneviève et Minute Facile), alors que *chouille* ou *teuf* font partie des équivalents familiers de la variété hexagonale.

- *Aspirateur* est donné comme équivalent à *balayeuse* par deux youtubeuses françaises (Allô Anaïs et CAM c'est elle) et une youtubeuse québécoise (Audrey D.). *Aspi* serait un équivalent de même variété sociostylistique qu'aucune d'elles n'a proposé.

- *Ce qui fait que* est donné comme équivalent à *faque* par une youtubeuse française (Denyzee) et un youtubeur québécois (Pan The Organizer). Pourtant, *c'qui fait que* ([ski.fɛ.kə]) ou plus encore *du coup*, qui constituerait d'ailleurs un équivalent

⁴⁴ *Frette* est donné à trois reprises, mais il est présenté une fois par un Québécois, Pan The Organizer, sous la forme d'une explication, comme nous l'avons montré précédemment. La Française Céline Geneviève présente à la fois *frette* et l'intensification au moyen de sacres (*frette en estie*, *frette en tabarnouche*).

⁴⁵ Il existe cependant bien une légère nuance sémantique : *frette* correspond à *très froid* (Olejárová, 2017).

de même catégorie grammaticale, soit un mot du discours, représentent des équivalents de même variété stylistique.

- *Je sais/je ne sais pas* sont donnés pour équivalent à *ché/ché pas* ([ʃe], [ʃe.pɑ]) par deux Québécois (Audrey D. et Sam B.), alors que l'élision du *ne* de l'adverbe de négation *ne pas* est aussi réalisée en français hexagonal familier. En outre, *j'sais* ([ʃse]) est un équivalent de même variété sociostylistique que *ché* ([ʃe]), à la forme affirmative comme négative.

- *Je vais* suivi de l'infinitif est donné comme équivalents à *m'as* suivi de l'infinitif par une Québécoise et par une Française, mais *j'veis* ([ʒvɛ]) constitue un équivalent de même variété stylistique. En outre, l'effet de rupture est accentué chez la youtubeuse française, qui donne pour équivalent *je vais faire ceci* à *m'as le faire* et remplace *le* par *ceci* sans raison apparente.

- *Tu sais* est donné comme équivalent à *tsé* par deux youtubeurs québécois. Ainsi présenté, les internautes pourraient croire que le verbe *savoir* conjugué à la deuxième personne du singulier au présent de l'indicatif équivaut à *tsé*, alors que ce dernier constitue plutôt d'un mot du discours (Dostie et Pusch, 2007). Nous proposons *genre* comme équivalent, quoiqu'imparfait, à *tsé*, car il s'en apparente davantage en termes de contexte d'utilisation et de catégories grammaticales.

Rappelons que nous ne pouvons pas nous attendre à ce que les youtubeurs, et principalement les Québécois, aient tous une connaissance approfondie du français hexagonal familier. Nous ne pouvons pas non plus exiger que les youtubeurs pensent

toujours à donner un équivalent familier de la variété hexagonale au moment de présenter un trait familier de la variété québécoise. Notre objectif n'est pas de reprocher à ces youtubeurs leurs ruptures, mais d'en montrer l'effet. En l'occurrence, compte tenu de leur fréquence, ces ruptures stéréotypées participent à véhiculer une image faussée non seulement du français en usage au Québec, mais aussi du français hexagonal, ce qui « continu[e] à introduire en erreur bien des étrangers qui en arrivent à fantasmer une variété qui n'existe en fait nulle part » (Mercier et Verreault, 2002 : 103). D'un côté, le français en usage au Québec est en grande partie limité à sa variété familière, comme nous l'avons présenté à la section précédente, et de l'autre, le français hexagonal est majoritairement associé au standard. En outre, cela véhicule l'idée que là où la variété standard est employée en France, il est forcément d'usage d'employer la variété familière au Québec. En véhiculant une image fantasmée de la variété hexagonale, les youtubeurs renforcent un stéréotype déjà présent, en lien avec l'idéologie du standard, qui pour rappel, repose notamment sur « une norme fantasmée [et] sur une sous-estimation des distinctions entre langue orale et langue écrite » (Villeneuve, 2017 : 49-50). Les youtubeurs présentent un français hexagonal relevant majoritairement de la norme écrite là où ils présentent la variété québécoise orale et familière.

5.2.4. Ruptures et dénigrement

Tel que mentionné précédemment, les ruptures partielles comportent plus de nuances que les ruptures totales, et bien que le discours des Québécois comporte plus de ruptures en général, celui des Français contient plus de ruptures totales. De ces ruptures,

certaines sont caricaturales, notamment en raison du contraste extrême entre les deux variétés présentées et de l'intensité des non-équivalences. Cela est particulièrement manifeste chez la youtubeuse française Denyzee (Bideaux, 2021). En effet, les non-équivalences de Denyzee se démarquent de celles des autres youtubeurs par l'écart très marqué entre les variétés de français et par un discours caricatural. Elle va même jusqu'à recourir à des exemples qui participent non seulement à dévaloriser le français québécois, mais aussi à survaloriser le français hexagonal :

En France on se complique toujours la vie à essayer de trouver des formulations qui sont plutôt poétiques⁴⁶ et qui sonnent vachement bien à l'oreille. Mais alors au Québec prends le premier mot, applique les règles que je t'ai expliquées pis construis ta phrase ensuite : *j'aimerais vous énoncer la problématique qu'il m'est arrivé ce matin*, pis au Québec c'est *m'as te dire qu'est-ce qu'il y a* ([ma.tdʒiʁ.ke.se.kjɔ⁴⁷]).

Ici, le décalage entre le français québécois familier et le français hexagonal hypercorrigé est flagrant, sans compter qu'il ne s'agit pas du même contenu propositionnel. En outre, la youtubeuse française aurait pu donner un équivalent hexagonal de même variété stylistique, par exemple *je vais te dire ce qu'il y a* ([ʒve.tdiʁ.skja]) ou *je vais te dire un truc* ([ʒve.tdiʁ.œ̃.tʁyk]).

Il en va de la même chose avec le passage « En France on va dire : “Cunégonde, j'aimerais que tu puisses aller laver tes mains avant de passer à table s'il te plaît” » en opposition, au Québec, avec la phrase « Viens manger » ([vjẽ.mã.ʒe]), où l'accent est

⁴⁶ Nous reviendrons dans les paragraphes suivants sur l'attribution des formulations poétiques au français hexagonal par Denyzee.

⁴⁷ La prononciation de Denyzee, dont rend compte cette transcription, montre de surcroît une présentation incohérente de ce trait, car *m'as* serait dans cet exemple plutôt prononcé avec un *o ouvert* [ɔ] plutôt qu'avec un *a antérieur* [a], comme le fait la youtubeuse.

mis sur la nasalisation exagérée de [ẽ] et [ã]. D'une part, la youtubeuse met de l'avant une variété hexagonale complexe, littéraire (longueur de la phrase, prénom rare et associé à un personnage de *Candide* de Voltaire, emploi du subjonctif qui modalise l'énoncé), hyperlectale⁴⁸, qui renvoie au stéréotype du Français cultivé et lettré et, d'autre part, une variété québécoise simple, voire simpliste (brièveté, mode impératif conférant un aspect plus direct). En outre, ce n'est pas uniquement la manière de parler de la langue qui entre en jeu, mais également la mise en scène qui est faite et qui vient caricaturer et stéréotyper tant le français québécois, et les Québécois par extension, que le français hexagonal, et, là aussi, les Français, par extension. Ainsi, la variété hexagonale est associée au prestige, à un niveau social élevé et aux bonnes manières (se laver les mains avant le repas), alors que la variété québécoise est associée à la familiarité. Pourtant, « Viens manger. » est aussi en usage en France même si la prononciation des voyelles nasales diffère.

La fictionnalisation de la variété que présente Denyzee se retrouve également dans un jeu qu'elle propose à la fin de sa vidéo, dont l'objectif est de parvenir à comprendre et à transcrire quelques phrases qu'elle prononce en imitant⁴⁹ l'accent québécois.

L'internaute Antonio Casias en donne la transcription en commentaire⁵⁰ :

Elle dit : « Heille la maudit tempête là. Il est tombé 30 centimètres de neige cette nuit. Pis là, on en n'entend pas parler là. Mais quand il neige à Paris, là, c'est le drame! Maudit que je suis plus capable de ce frette là. Ah ouain,

⁴⁸ Une variété hyperlectale est parlée par des locuteurs qui s'efforcent de cultiver les phénomènes linguistiques qui les distinguent des autres pour indiquer leur appartenance aux classe sociale et économique élevées (Honey, 1985 : 252).

⁴⁹ Il s'agit de son intention, quelle que soit la qualité de l'imitation.

⁵⁰ Nous avons reproduit les commentaires tels quels, sans modifications ou corrections.

pis la cerise sur le Sundae, Il y a même plus d'électricité depuis à matin dans la cabane, Heille, il fait frette en maudit! Fait que laisse faire le Skidoo pis la pêche au trou là. M'as sus retourné chez nous. »

Un aperçu des commentaires permet de constater que ce jeu est si caricatural qu'il en est difficilement compréhensible, même pour des locuteurs de cette variété, selon certains internautes qui commentent à la suite de la vidéo : « Hum kossé ça j'ai comme pas compris l dernier texte la ?! », « Même moi qui est québécoise, j'ai pas compris la phrase de fin, mais sinon super vidéo ». De plus, pour son jeu, la youtubeuse semble s'être inspirée de l'ouvrage de lexicographie parasite *Le parler québécois* (Armange, 2016) dont Vincent (2019) a soulevé qu'il véhiculait une vision folklorisante et erronée de la variété québécoise. Dans un extrait de la version en ligne de cet ouvrage, on peut lire un passage qui s'apparente fortement au jeu proposé par Denzyee :

Maudite tempête! Yé tombé trente centimètres de neige c'te nuite au chalet, pis du grésil à part de t'ça pis, cerise sur le sundae, pu d'électricité à matin, faisait frette en maudit dans cabane faque laisse faire le skidoo et la pêche au trou, j'ai décidé de m'en r'tourner chez nous.

L'association du français en usage au Québec à une variété familière ne passe donc pas uniquement par les équivalents donnés, mais aussi par la mise en scène qui en est faite, et cela est aussi vrai chez d'autres youtubeurs que Denzyee. Par exemple, le youtubeur québécois Steelorse dit à propos de *lavage* et *brassée* :

Si, par exemple, un Québécois vous dit : « Donne-moi ton linge, je vais aller faire ton lavage » ou votre mère vous dit : « Je m'en vais [ʒmã.vɔ] faire un lavage » ou « Je m'en vais [ʒmã.vɔ] faire une brassée », c'est simplement pour dire qu'elle va prendre votre linge et qu'elle va le foutre dans la laveuse.

Même si *brassée* et *lavage* sont tous deux standards et qu'il n'y a pas de rupture (il s'agit d'une explication), la prononciation non standard du syntagme *je m'en vais* ([ʒmã.vɔ]) montre la représentation familière que le youtubeur se fait de sa variété et qu'il en véhicule.

Le Québécois Sam B. propose également une mise en scène caricaturale de sa variété, mais sans donner d'équivalents en français hexagonal :

Une simple phrase, ça peut ressembler à « Tabarnak man t'as-tu vu mon snapshot, c'était fucking beau hein? Ah sérieux je m'en viens crissement bon au hockey man. Osti qu'est-ce qui serait bon, une fucking grosse poutine man, ouais viens-t'en. »

Cet exemple stéréotypé renvoie l'image d'une variété réduite à ses traits familiers, dont font partie la répétition de l'emprunt à l'anglais *fucking*, l'emprunt à l'anglais *man*, l'emploi de sacres et la structure injonctive non modalisée *viens-t'en* et *qu'est-ce-qui*, pronom relatif non standard dans une phrase pseudo-clivée.

Les exemples stéréotypés et la mise en scène de la variété québécoise s'approchent de l'idéologie de l'authenticité. Les youtubeurs jouent la carte de l'affirmation linguistique et identitaire en exacerbant des traits familiers de la variété québécoise au moyen de sa spectacularisation. Or, cette spectacularisation, dans le corpus, conduit à une dévalorisation de cette variété. En effet, ces mises en scènes caricaturales, même si elles relèvent de l'humour, font en sorte que la variété québécoise est disqualifiée, et la variété hexagonale, survalorisée, bien que de façon artificielle et hypercorrigée.

Deux autres youtubeurs (les Français Allô Anaïs et Minute Facile), imitent la variété québécoise, mais le décalage n'est pas de même intensité, car contrairement à Denyzee,

ils ne présentent pas d'équivalents survalorisant la variété hexagonale. Toutefois, leurs imitations participent également au dénigrement du français en usage au Québec et de ses locuteurs.

Minute Facile, à l'instar des youtubeurs évoqués précédemment, dévalorise la variété au moyen de la mise en scène qui laisse entrevoir de l'humour moqueur. Il commence sa vidéo en disant :

Bonjour à toutes et à tous je suis vraiment bien content d'être avec vous aujourd'hui pour vous expliquer les rudiments de l'accent puis ce vocabulaire de chez nous, le Québec.

Le youtubeur se fait passer quelques instants pour un Québécois, comme en témoignent le passage « chez nous, le Québec » et l'imitation stéréotypée des traits de prononciation (par exemple en fermant la nasale antérieure [ã] jusqu'à la faire entendre [æ]), avant de se reprendre en admettant qu'il est français.

Le discours d'Allô Anaïs n'est pas aussi caricatural que celui de Denyzee :

Ça fait bientôt six ans que je suis icite faque j'ai envie de te jaser des expressions québécoises, d'icite là. Si t'as rien compris à cette phrase, c'est tout à fait normal.

Cependant, l'idée d'incompréhension⁵¹ associée à la variété québécoise dévalorise cette dernière et donne une vision exagérée des différences entre les variétés québécoise et hexagonale.

⁵¹ Nous y reviendrons à la section suivante.

Même lorsque les ruptures ne sont pas aussi contrastées que celles de Denyzee, qui sont pour certaines poussées à l'extrême, elles transmettent une image simplifiée du français en usage au Québec en opposition au français hexagonal qui serait plus standard par essence.

En outre, le ton humoristique des vidéos n'empêche pas la circulation de représentations linguistiques négatives. En effet, l'humour ne prête pas toujours à rire de bon cœur (Charaudeau, 2006 : 20). Même sous le couvert de l'humour, le discours des youtubeurs vient hiérarchiser les variétés de français en véhiculant des représentations négatives de la variété québécoise. Une telle vision convoque l'idée encore dominante que seul le français hexagonal est stable, homogène, sans variation, mais aussi plus clair et distingué que les autres variétés. En adhérant à l'idéologie linguistique dominante selon laquelle le français hexagonal est prestigieux et érigé en standard (Gasquet-Cyrus, 2012), le discours des youtubeurs participe à l'insécurité linguistique de certains locuteurs de la variété québécoise et véhicule une image faussée de cette variété chez ceux qui ne sont pas en contact avec elle.

5.3. Discours métalinguistique

Dans cette section, nous analyserons la construction du discours métalinguistique des youtubeurs à l'égard des variétés hexagonale et québécoise en présentant les principales attitudes et représentations linguistiques que véhicule ce discours.

5.3.1. Québécois ou français en usage au Québec?

La façon dont les youtubeurs nomment l'objet de leur vidéo, le français en usage au Québec, est révélateur de la façon dont ils le perçoivent (Boudreau, 2016). Quatre youtubeurs québécois (Sam B., Steelorse, Flip TFO et Audrey D.) et deux youtubeuses françaises (CAM c'est elle et Denyzee) nomment explicitement la variété qu'ils présentent.

Trois youtubeurs (les Québécois Steelorse et Sam B. et la Française Denyzee) parlent du français en usage au Québec comme d'une langue à part. Steelorse décrit la variété québécoise comme « une langue [...] très colorée », donnant une vision stéréotypée de sa variété en plus de ne pas la présenter comme du français. Denyzee commence sa vidéo en lançant le défi « d'apprendre à parler québécois en cinq minutes », comme s'il s'agissait d'une langue distincte du français et, de surcroît, d'une langue simpliste qui se maîtriserait rapidement. Quant à Sam B., s'il semble avoir conscience du phénomène de variation, « je sais qu'on a le même langage », « tous les deux on parle français », « vous savez tous les deux on parle français », il arrive que son discours véhicule l'idée que le français en usage au Québec n'est pas du français. Le youtubeur emploie « parler québécois », comme s'il s'agissait d'une langue différente du français, et demande aux internautes français s'ils souhaitent « apprendre à parler plus québécois » comme s'il s'agissait d'une langue étrangère. Comme l'explique Verreault (2000), opposer le *québécois* au *français* comme des langues distinctes reviendrait à opposer l'*anglais* et l'*espagnol* alors qu'il y a bien intercompréhension entre les différentes variétés de français. Cette vision de la variété s'apparente à celle présentée par Meney (1999) dans

son ouvrage qu'il conçoit comme un dictionnaire bilingue et qui donne à penser que le *québécois* et le *français* sont des langues différentes qu'il faudrait traduire (Mercier et Verreault, 2002).

Cependant, la variété québécoise n'apparaît pas comme une langue distincte du français dans le discours de tous les youtubeurs. Flip TFO explique qu'il « parle le français canadien québécois » et Audrey D. dit à ses internautes qu'ils peuvent la contacter s'ils ont des questions « concernant le Québec ou la langue française parlée au Québec ». Il en va de même avec la youtubeuse française CAM c'est elle. Elle explique au début de sa vidéo :

Quand tu vas au Canada, et plus précisément au Québec, on a tendance à dire : « Tu parles d'un dépaysement, ils parlent français aussi. » Oui, mais non. Enfin, si, mais non. Certes, la langue reste la même, mais il y a plein de mots qui changent et ils non pas du tout la même signification.

Son discours montre bien qu'il s'agit d'une même langue, mais de variétés distinctes, avec des similitudes et des différences. L'accent est toutefois mis sur cette différence, comme en témoignent les marqueurs de concession *mais* et *certes*. CAM c'est Elle, Flip TFO et Audrey D. mettent ainsi en avant le fait que le français comprend plusieurs variétés, dont la variété québécoise, et s'inscrivent dans une conception pluricentrique de la langue (Mercier, 2002).

Tous les youtubeurs ne nomment pas la variété qu'ils présentent, mais lorsque c'est le cas, les dénominations choisies ne sont pas toujours adaptées à la réalité, c'est-à-dire à la description d'une variété de français. Lorsque les youtubeurs relayent la variété québécoise au rang de langue, ils évacuent l'intercompréhension qui existent entre les

variétés. Lorsqu'ils la restreignent à ses particularismes, les différences se trouvent exagérées et les usages communs aux différentes variétés de français, omis.

5.3.2. Le français en usage au Québec et en France : incompréhension

L'image d'une variété incompréhensible, abordée précédemment, est présente dans le discours de plusieurs youtubeurs. Selon trois des cinq youtubeurs québécois (Steelorse, Sam B. et Audrey D.) et trois des cinq youtubeurs français (Minute Facile, Céline Geneviève et Allô Anaïs), la variété québécoise suscite de la confusion, voire de l'incompréhension, chez les Français.

Le youtubeur québécois Steelorse propose aux internautes français d'utiliser les traits de la variété québécoise qu'il présente pour que « [leurs] camarades comprennent absolument rien », comme si aucune compréhension n'était possible de la part des locuteurs de la variété hexagonale. En outre, le youtubeur ne mentionne pas d'incompréhension possible de la part des Québécois à l'égard de la variété hexagonale. Cette incompréhension présentée comme unilatérale renforce l'idée qu'il n'existe qu'une seule variété de français, uniforme et comprise par tous, et qui s'incarne dans le français hexagonal. Sam B. véhicule également l'image d'une variété incompréhensible en soutenant que certains internautes français « comprennent pas [le youtubeur] en général ». Ce youtubeur, s'excusant presque de sa façon de parler, insiste d'ailleurs sur les efforts des Français pour tenter de le comprendre :

Je sais qu'il y a beaucoup de gens pour qui mon accent peut déranger mais merci à ceux qui me suivent religieusement et qui me donnent des beaux commentaires même si vous comprenez pas toujours ce que je dis ou si

vous essayez également de me comprendre aussi donc un très très gros merci.

Comme Steelorse, Sam B. limite la compréhension de la variété québécoise aux Québécois seuls, ce qui donne l'impression d'un langage codé, d'un code secret :

On adore aussi modifier les mots en général, des mots que simplement nous peuvent comprendre.

Toutefois, à la différence de Steelorse, Sam B. mentionne une incompréhension mutuelle. Dans l'introduction de sa vidéo, il explique qu'il veut « aider [...] les Québécois à comprendre un peu plus les Français et [...] les Français, à peut-être commencer à plus comprendre les Québécois aussi ». Même s'il présente les variétés comme des langues à part, l'incompréhension n'est pas jugée unidirectionnelle :

Aujourd'hui je brise la barrière linguistique [...] dites-moi justement est-ce que vous êtes français, est-ce que vous êtes québécois, est-ce que vous comprenez le langage opposé. [...] Il y a tellement de Français qui me disent au quotidien qu'ils comprennent pas mon langage et beaucoup beaucoup de mots et d'expressions françaises que nous les Québécois on comprend pas du tout.

Même si ce type de discours renforce l'image de langues différentes plutôt que de variétés distinctes, parler de la réciprocité de l'incompréhension a le mérite de ne pas présenter le français hexagonal comme une variété commune à tous les francophones, ce que sous-entend l'appellation *français international*.

Le discours d'Audrey D. véhicule quant à lui l'idée de confusion, moins radicale que celle d'incompréhension. La youtubeuse dit par exemple à propos de *fête* :

Pour nous, *un party* c'est *une boum* ou *une fête*, et *une fête* c'est pas *une boum* ou *un party*, c'est *un anniversaire*. [...] Ça, c'est peut-être un peu mélangeant, j'avoue.

L'adjectif à valeur axiologique négative *mélangeant* ne renvoie certes pas à l'incompréhension totale, mais sous-entend tout de même que la variété québécoise pourrait perturber les locuteurs de la variété hexagonale.

Chez les youtubeurs français, le discours de Céline Geneviève et de Minute Facile véhicule l'idée de confusion et d'incompréhension mutuelle entre les Québécois et les Français :

Parfois, les Français et les Québécois vont avoir du mal à se comprendre juste pour une question de vocabulaire. (Minute Facile)

Une fois, je faisais du covoiturage pour aller voir un show. J'étais dans une voiture donc avec des gens que je ne connaissais pas. Il faisait très, très chaud, et là, je demande tu peux baisser le carreau. Là, il me regarde... Le carreau? Ben oui, je voulais dire *la vitre*, *le carreau*. Je me suis fait niaiser tout le long du voyage là... (Céline Geneviève)

Ces youtubeurs ne donnent pas l'image de langues distinctes et mettent plutôt en avant les différences lexicales entre les deux variétés comme source de quiproquos. L'extrait du discours de Céline Geneviève donne à voir un exemple où ce n'est pas la variété québécoise qui cause l'incompréhension, mais plutôt un trait lexical du français hexagonal, et montre ainsi que la variété hexagonale possède aussi des particularismes. Toutefois, cet apport n'empêche pas Céline Geneviève de tenir un discours témoignant de la confusion ou de l'incompréhension des Français envers les Québécois. *Porter à confusion*, *ne pas comprendre* et *avoir du mal à comprendre* sont des syntagmes employés par la youtubeuse :

Il y a des expressions là-bas qui peuvent vraiment porter à confusion pour un Français, notamment des mots qui se disent pour des choses différentes. [...] Ça aussi ça peut porter à confusion, le *je suis brûlé*. [...] J'ai eu du mal à la comprendre. Au début, *je fais dur, je fais dur*, je ne comprenais pas, mais en fait ça veut dire *je suis pas apprêté*.

Ces répétitions accentuent l'image d'une variété posant des difficultés de compréhension aux Français. Le discours de la youtubeuse convoque en outre l'idéologie du bilinguisme lorsqu'elle explique que sa maîtrise de l'anglais l'a aidée à comprendre le français en usage au Québec :

Heureusement que j'étais bonne en anglais à l'école parce que la moitié des affaires que je ne comprendrais pas, il y en a pratiquement à chaque phrase.

Selon elle, la maîtrise de l'anglais est positive, voire nécessaire, pour pallier une supposée incompréhension de la variété québécoise du français. Mais ce faisant, elle ne tient pas compte des rapports de pouvoir entre francophones et anglophones. Toutefois, plus encore que l'idéologie du bilinguisme, c'est l'idéologie du monolinguisme qui transparaît du discours de la youtubeuse lorsqu'elle présente implicitement la variété québécoise comme du *franglais*, un mélange de français et d'anglais. Ce faisant, Céline Geneviève associe le français à une langue qui serait pure en évacuant l'existence d'emprunts entre des langues en contact comme si seul le français en usage au Québec contenant de tels emprunts.

Allô Anaïs suggère que les Français auraient besoin d'aide pour comprendre la variété québécoise en présentant sa vidéo comme « une petite boîte à outils pour pas être perdu et comprendre un petit peu comment ça va se passer » : l'axiologique négatif *perdu*

renvoie l'image d'une variété perturbante. Son imitation de la variété québécoise, présentée précédemment⁵², associe également cette variété à l'incompréhension puisqu'elle dit en s'adressant aux internautes : « Si t'as rien compris à cette phrase, c'est tout à fait normal. » Cette imitation renvoie à l'idéologie du standard en stigmatisant ce qui s'écarte de la norme. De plus, selon elle, l'incompréhension de l'autre est le seul fait des Français :

Enfin, de quoi te mélanger l'esprit au possible, ils [les Québécois] comprennent quand même [le français hexagonal] hein.

Toutefois, elle explique qu'il est possible d'établir des rapprochements entre les variétés, facilitant ainsi la compréhension :

Il y a des expressions qui sont quand même assez faciles et déductibles ou qui ressemblent pas mal à nos expressions à nous en France.

Le discours de tous les youtubeurs ne renvoie pas l'image d'une variété québécoise incompréhensible, et certains youtubeurs mettent en avant l'idée que le français hexagonal peut aussi causer des difficultés de compréhension aux Québécois. Cependant, si les youtubeurs mentionnent parfois de telles difficultés de compréhension, c'est bien le français en usage au Québec qui s'en trouve dénigré : même s'il arrive que les Québécois ne comprennent pas les Français, ces derniers n'en pâtissent pas et le stigma reste du côté des Québécois, à qui l'on pourrait reprocher de

⁵² « Ça fait bientôt six ans que je suis icite faque j'ai envie de te jaser des expressions québécoises, d'icite là. »

ne pas saisir les emplois souvent considérés, d'un point de vue idéologique, comme légitimes.

5.3.3. Le français en usage au Québec : une variété illogique

En plus d'être présentée comme une variété difficilement compréhensible, la variété québécoise est également décrite comme illogique, comme si les traits qui la distinguent du français hexagonal étaient sans fondements. Trois Québécois et trois Français décrivent la variété québécoise de la sorte.

Chez les youtubeurs québécois, Steelorse et Audrey D. disent qu'ils ne connaissent pas la raison d'être de certains traits. Steelorse donne *pipa* comme équivalent à « des [pantalons de] joggings, donc cette espèce de pantalon en coton gris » et ajoute : « Pourquoi qu'on appelle ça *un pipa*? Aucune idée ». Quant à Audrey D., elle dit à propos de *m'as* suivi d'un verbe à l'infinitif : « Demandez-moi pas pourquoi, je sais vraiment pas, c'est juste comme ça ». Il est normal que les youtubeurs, qui ne sont pas des spécialistes de la langue, ne puissent expliquer en détail tous les traits qu'ils présentent. Toutefois, les propos de ce type peuvent renvoyer l'image d'une variété construite de façon arbitraire.

L'affect (en opposition à la raison, et par extension, à la logique) occupe aussi une place importante dans le discours des youtubeurs lorsqu'il s'agit d'expliquer certaines caractéristiques du français en usage au Québec. Par exemple, dans l'extrait suivant, Sam B. répète le verbe axiologiquement positif *j'aime* :

Donc les Québécois nous qu'est-ce qu'on aime vraiment faire c'est couper les mots, on coupe tout. Plus que la phrase est courte plus que le mot est court plus qu'on aime ça⁵³.

Il tient le même genre de propos au sujet des emprunts à l'anglais :

Qu'est-ce qu'on aime vraiment rajouter dans les phrases aussi les Québécois, c'est des anglicismes. On adore utiliser l'anglais dans nos phrases francophones. [...] Pourquoi? Il y a absolument aucune idée pourquoi, mais on adore les mots anglophones dans nos phrases francophones.

Dans cet extrait, les verbes axiologiquement positifs *aime* et *adore* marquent l'aspect émotionnel qui serait, selon le youtubeur, la raison des emprunts à l'anglais. Pourtant, les emprunts à l'anglais s'expliquent bel et bien, ne sont pas propres à la variété québécoise et ne sont pas aussi fréquents que ce que prétend le youtubeur (Poplack, 2017) ; de plus, le français hexagonal comporte aussi son lot d'emprunts à l'anglais (Vincent, 2019). Le discours de Sam B. au sujet des emprunts véhicule l'idéologie du bilinguisme, car il donne l'impression qu'ils vont de soi, sans tenir compte des rapports de force et du contact entre les langues, en plus de les présenter de façon positive (comme en témoignent les axiologiques positifs), toujours sans considérer les rapports d'inégalité.

Les youtubeurs français justifient également certains traits de la variété québécoise par les émotions. En abordant les emprunts à l'anglais, Minute Facile explique que « [l]es Québécois vont aussi aimer parfois, bien qu'ils s'en défendent, utiliser des mots

⁵³ Nous reviendrons plus tard sur l'image d'une variété modifiée, voire altérée, que véhiculent les youtubeurs.

américains ». Même si le youtubeur emploie l'adverbe *parfois* pour amoindrir la force du verbe *aimer*, ce dernier relève de l'affect et sert d'unique explication aux emprunts à l'anglais. Le youtubeur effleure les tensions linguistiques au Québec avec « bien qu'ils s'en défendent », mais il n'approfondit pas la question et conclut par un amalgame entre *anglais* et *américain* pour parler de la langue anglaise. Denzyee s'inscrit elle aussi dans le registre émotionnel, comme en témoigne le verbe *adore* lorsqu'elle affirme que « le Québécois adore tutoyer ».

Bien qu'elle n'ait pas recours aux émotions, Céline Geneviève n'apporte aucune explication lorsqu'elle aborde les phrases interrogatives formées au moyen du *tu* postposé : « ils mettent des tu partout, dans toutes les phrases il y a des *tu* ». La youtubeuse ne donne aucun détail sur les contextes d'emploi de l'interrogation au moyen du *tu* postposé et la présente comme si son emploi était systématique, alors que les travaux de description linguistique ont bien montré les contextes, notamment syntaxique et situationnel, dans lesquels elle s'utilise (voir notamment Léard, 1996). Céline Geneviève participe donc elle aussi à diffuser l'image d'une variété dont les traits ne reposent sur aucune logique.

5.3.4. Le français en usage au Québec : une variété déformée

Le français en usage au Québec est fréquemment présenté par les youtubeurs, à plus forte raison par les youtubeurs québécois, comme une variété dont la forme est altérée. Pour trois des cinq youtubeurs québécois (Pan The Organizer, Sam B. et Audrey D.),

leur variété est raccourcie voire déformée. Chez les Français, seul le discours de Denyzee véhicule l'idée d'une variété rapide et réduite.

Pan The Organizer découpe sa vidéo en plusieurs parties dont l'une s'intitule « contractions » et dans laquelle il intègre *chu* ou encore *faque*. L'importance qu'accorde le youtubeur à cette catégorie participe à l'impression que le français en usage au Québec est particulièrement marqué par les phénomènes de contraction ou de réduction, alors que ceux-ci sont fréquents dans toutes les variétés familières du français. Sam B. partage aussi cette idée lorsqu'il dit :

Nous qu'est-ce qu'on aime vraiment faire c'est couper les mots, on coupe tout. Plus que la phrase est courte plus que le mot est court plus qu'on aime ça.

La répétition du verbe *couper* et de l'adjectif *court* renvoie à l'idée de variété raccourcie, en opposition à une variété dont la phraséologie comporte une plus grande complexité syntaxique et, sans doute dans l'esprit de certaines personnes, de propos plus élaborés. En outre, le youtubeur n'apporte aucune nuance, comme s'il était possible de « couper » n'importe quel mot en tout temps. Audrey D. parle quant à elle d'*abréviation* pour présenter le trait morphosyntaxique *m'as* suivi de l'infinitif :

Une autre abréviation, celle-là est peut-être un peu plus étrange parce que ça ressemble pas vraiment à la vraie forme de ces mots-là.

De plus, la youtubeuse emploie l'axiologique négatif *étrange* et l'intensificateur *un peu plus* pour qualifier ce trait. Audrey D. véhicule ici l'idéologie du standard en opposant ce trait à une *vraie forme* qu'elle associe à la norme. La youtubeuse parle aussi à plusieurs reprises de *déformation* pour désigner des traits linguistiques de sa variété :

Pour rendre des mots un peu plus intenses, pour leur donner plus de punch, il y a certains mots qui peuvent se transformer [...] Il y a un peu le même principe pour le mot *laitte* : c'est un peu comme une déformation du mot *laid*. [...] Les Québécois font beaucoup d'abréviations et de déformations de mots. [...] C'est juste une déformation du verbe *obstiner* [à propos d'*ostiner*].

Même si la youtubeuse ne généralise pas à l'ensemble des Québécois (« certaines personnes ») et qu'elle donne des indications d'usage (« pour intensifier », « des fois », « certains mots »), son discours sous-entend que la variété québécoise dégrade, déforme la langue française. Sam B. abonde en ce sens lorsqu'il prétend que les Québécois « aime[nt] ça scrapper beaucoup le langage français ». Le verbe à teneur axiologique négative *scrapper* modifié par l'intensificateur *beaucoup* donne une image dénigrante de la variété québécoise et de ses locuteurs. De plus, il emploie les axiologiques *laid*s et *vulgaire*s pour qualifier sa variété et les emprunts à l'anglais :

On l'a vraiment tous les plus laids mots de l'anglais, on l'a modifié avec des phrases plus courtes et avec des anglicismes et nous on a rajouté là-dedans plein de mots vulgaires pour les rendre plus intenses nos phrases.

Dans ce passage, le français en usage au Québec est présenté comme un mélange de français raccourci et d'emprunts à l'anglais auxquelles s'ajoutent des formes lexicales jugées vulgaires. L'axiologique *laid*s renvoie à l'idéologie du standard en opposant des mots qui seraient *beaux*, et ainsi légitimes, à d'autres qui ne le seraient pas. En outre, à l'instar de Céline Geneviève, Sam B. véhicule l'idéologie du monolinguisme en donnant l'image d'une langue française dégradée par les emprunts.

L'idée selon laquelle la variété québécoise se parle rapidement est présente dans le discours de deux youtubeuses, la Québécoise Audrey D. et la Française Denyzee. Pour

parler de sa variété, Audrey D. emploie le verbe *écrasait*, qui dans ce contexte revêt une connotation négative :

C'est comme si on voulait aller plus vite et on écrasait certains mots ensemble.

Cette explication véhicule aussi l'idée de rapidité (« aller plus vite »), qu'elle reprend dans l'extrait suivant :

Souvent, ça nous arrive de dire *astheure*, c'est comme de dire *à cette heure*, mais dit plus rapidement, ça veut dire *maintenant*.

Un débit rapide pouvant nuire à la compréhension, ce discours renforce l'idée, présentée dans une section précédente, selon laquelle la variété québécoise peut être difficile à comprendre, voire incompréhensible. Pour sa part, Denyzee présente, en plus de l'idée de rapidité, un supposé déficit articulatoire :

Préparez-vous à fermer [...] la mâchoire pour articuler le moins possible, car oui ce qu'il faut savoir c'est que pour parler québécois il faut exceller dans deux domaines : parler vite et la bouche fermée.

De plus, le discours de Denyzee véhicule, tout comme celui des youtubeurs québécois Audrey D., Sam B. et Pan The Organizer, l'image d'une variété raccourcie : « c'est tout simplement raccourcir les mots [...] tous les mots sont raccourcis ». Par extension, ce discours véhicule l'image d'une variété incomplète et simpliste, comme le suggère l'adverbe *simplement*.

5.3.5. Le français en usage au Québec : une variété simpliste

Le français en usage au Québec est décrit par les youtubeurs comme une variété simple, voire simpliste, dépourvue de complexité (et, par extension, de prestige apparent). Trois youtubeurs, le Québécois Sam B. et les Français Minute Facile et Denyze, prétendent enseigner la variété en quelques règles ou en quelques minutes. En outre, le peu d'indications concernant le contexte d'emploi des expressions, voire l'absence complète d'indications, renvoie l'image d'une variété sans nuances.

5.3.5.1. Les « règles » du français en usage au Québec

Sam B. présente trois règles dites « simples » pour « parler en québécois » :

Donc si vous apprenez ces trois règles simples là de raccourcir vos mots, de mettre des mots qui ont absolument aucun sens ou qui sont dans l'anglais et de rajouter des sacres à toutes les sauces, félicitations je vais vous donner votre diplôme pour parler en québécois.

Ces règles réduisent le français en usage au Québec à une variété incomplète, dénuée de sens, vulgaire et la présentent comme composée en majorité d'emprunts à l'anglais.

Selon Minute Facile, « pour imiter l'accent québécois, il y a trois choses à savoir », soit « les diphtongues⁵⁴ », « laisse[r] trainer les sons voyelles » et « le vocabulaire ». En outre, à la fin de sa vidéo, il déclare : « Maintenant vous savez imiter l'accent et le

⁵⁴ Rappelons que le youtubeur mentionne les diphtongues, mais présente plutôt l'affrication.

vocabulaire québécois »⁵⁵, comme si les quelques traits fournis suffisaient à présenter l'ensemble de la variété. Tout comme pour Sam B, le discours de Minute Facile véhicule l'image d'une variété qui se limite à quelques traits, à trois règles rigides.

Denyze s'inscrit également dans cette vision de la variété en présentant des règles, des principes à respecter pour « maîtriser 100 % le québécois », tels que mettre les mots féminins au masculin⁵⁶ ou partir « du principe qu'un Québécois n'a pas le temps donc tous les mots sont raccourcis ». Les règles données simplifient la variété à outrance et présentent certains traits comme étant employés systématiquement par tous les Québécois, comme s'il n'existait pas de variation sociostylistique :

Mais je dois ajouter que tu ne parlerais pas 100 % québécois si tu n'ajoutais pas *là* ([lɔ]) à la fin de tes phrases.

De plus, le discours de la youtubeuse renvoie l'image d'une variété hexagonale complexe qui s'opposerait à une variété québécoise simpliste :

En France on se complique toujours la vie à essayer de trouver des formulations qui sont plutôt poétiques et qui sonnent vachement bien à l'oreille. [...] Au Québec, prends le premier mot, applique les règles que je t'ai expliquées pis construis ta phrase ensuite.

Cette opposition caricaturale convoque l'idée que le français hexagonal est par essence plus complexe et plus prestigieux que la variété québécoise. Le français hexagonal est

⁵⁵ La volonté d'imiter le français en usage au Québec semble au cœur de la démarche de ce youtubeur comme en témoignent les multiples occurrences de ce verbe : dans le titre de la vidéo, dans la description de la vidéo et à plusieurs reprises dans son discours.

⁵⁶ « Pour maîtriser 100 % le québécois, les mots féminins que tu connais mets-les au masculin et vice versa. »

ainsi limité à sa variété standard, voire ici soutenue, alors que le français en usage au Québec est restreint à sa variété familière.

Même lorsqu'il n'est pas explicitement question de règles, le français en usage au Québec est souvent présenté de façon homogène, sans nuances et sans information de contextualisation⁵⁷. Plusieurs traits sont présentés sous forme de « A remplace B », ce qui renvoie à l'idée de règle immuable abordée précédemment. Par exemple, le youtubeur québécois Pan The Organizer dit que « *faque* remplace *ce qui fait que* » et donne ainsi l'impression que toutes les occurrences de *ce qui fait que* de la variété hexagonale seraient remplacées par *faque* chez les locuteurs de la variété québécoise. La youtubeuse française Denyzee a également recours à cette formulation, par exemple lorsqu'elle explique « le fonctionnement pour poser une question » : « Les Québécois utilisent le suffixe *tu* qui remplace *est-ce que*. » La youtubeuse parle de fonctionnement, comme s'il s'agissait d'un système unique et récurrent. Son discours véhicule donc l'idée d'une variété figée. En outre, si la youtubeuse ne se trompe pas en disant que la particule *tu* postposée peut s'employer dans les questions fermées, son explication manque de nuances : elle présente ce trait comme si son emploi était systématique et elle ne donne pas de précisions concernant le contexte situationnel dans lequel cette forme est employée ni sur sa réalisation linguistique. En effet, cette forme ne s'emploie pas avec tous les pronoms ni avec tous les temps verbaux, et le *tu* postposé

⁵⁷ Un même youtubeur peut donner ou non des détails sur le contexte d'emploi. La pratique de la contextualisation est irrégulière même chez une youtubeuse comme Audrey D. qui indique à plusieurs reprises que certains traits sont uniquement le fait de l'oral (par exemple : « Les Québécois utilisent *a* à la place de *elle* et *i* à la place de *il*. Oui, mais encore une fois, seulement à l'oral »), ou de Steelorse qui mentionne que *pipo* n'est pas employé partout au Québec, mais surtout dans la région de Lanaudière.

occupe une position précise lorsqu'il accompagne un verbe conjugué à un temps composé (Léard, 1996).

La youtubeuse française CAM c'est elle utilise une formulation différente (« on ne dit pas... mais on dit... »), mais qui rappelle les règles énoncées par d'autres youtubeurs et qui dresse les contours d'une variété dépourvue de complexité. Le titre de sa vidéo présente d'emblée cette formulation, « Au Québec on ne dit pas... mais on dit... », qui est reprise par exemple dans cette explication : « Quand on te dira merci, tu ne diras pas “de rien”, mais “bienvenue” ». Cette façon de présenter l'emprunt à l'anglais *bienvenue* donne l'impression que les Québécois n'emploient jamais *de rien* alors que ce mot est bel et bien en usage au Québec.

5.3.5.2. Le contexte d'emploi des traits

Dans cette section, nous abordons les explications (ou l'absence d'explications) que donnent les youtubeurs concernant le contexte d'emploi des traits qu'ils présentent. Tous les youtubeurs apportent de telles précisions, mais le degré et la quantité de détails varient selon les youtubeurs et leur origine.

Les youtubeurs québécois Steelorse et Audrey D. donnent parfois des indications précises quant à l'emploi des traits qu'ils présentent, contrairement aux Français qui n'en donnent jamais explicitement :

Je vais aller mettre *mes pipos*, cette drôle d'expression québécoise qui est plutôt utilisée dans la région de Lanaudière, au Québec. (Steelorse)

La plupart de ces verbes, on les utilise encore une fois, seulement à l'oral, mais sont pas nécessairement au dictionnaire et c'est pas nécessairement un français correct d'écrire ces verbes-là. (Audrey D.)

Steelorse donne une indication concernant la région du Québec où le mot qu'il commente est généralement employé et Audrey D., la youtubeuse qui fournit le plus d'explications, précise qu'il s'agit de verbes appartenant à la variété familière. Elle fait en effet référence à leur absence potentielle dans le dictionnaire et mentionne qu'ils sont employés à l'oral et qu'ils ne relèvent pas du standard (qu'elle qualifie de *français correct*).

Le plus souvent, chez les Québécois comme chez les Français, les explications sont implicites et ce sont les exemples et les mises en situation qui permettent aux internautes d'inférer le contexte d'emploi :

Il y a une copine qui m'a demandé si j'étais en commando. (Allô Anaïs)

Tu veux-tu manger un hot dog ou un hamburger? (Pan The Organizer)

On peut l'utiliser comme un nom exemple : « Hey tu feras pas ça mon osti. » (Sam B.)

En donnant une indication sur son interlocuteur (*une copine*), la Française Allô Anaïs permet à l'internaute de saisir qu'il ne s'agit pas d'une situation de communication formelle et que, de ce fait, l'expression présentée relève de la variété familière. Dans les exemples tirés des vidéos des Québécois Pan The Organizer et Sam B., le tutoiement permet de comprendre qu'il s'agit d'une situation informelle et que les phénomènes présentés sont employés dans un tel contexte.

Toutefois, si les internautes ne prêtent pas attention à ces détails, la variété québécoise pourrait sembler peu sujette à la variation sociostylistique. De plus, il n'est pas toujours possible d'émettre des hypothèses quant au contexte d'emploi, et l'absence de contexte, surtout fréquente chez Denyzee, peut induire les internautes en erreur. Par exemple, lorsque le Québécois Sam B. dit : « *des lunettes* devient *des barniques* », l'internaute n'a aucun moyen de savoir si *barniques* relève du standard ou non. Il en va de même avec cet extrait de la vidéo de Flip TFO :

Une personne gratteuse est une personne avare qui veut pas partager, autant pour l'argent que pour les choses.

Avec une telle explication, il est aisé de croire que *gratteux* relève du standard, au même titre qu'*avare*, ou, à tout le moins, rien ne nous permet d'inférer le contraire.

Chez les Français, les exemples suivants illustrent aussi ce phénomène :

Le son *eu* au Québec se prononce *a-eu* : c'est pas du *beurre* ([bœʁ]), c'est du *beurre* ([ba^œʁ]). (Denyzee)

On ne dit pas *une voiture*, mais *un char*. (CAM c'est elle)

Ces exemples laissent penser que la diphtongue se produit quel que soit le contexte (aussi bien phonétique que sociostylistique) et que *char*, comme *voiture*, relève du standard.

La variété québécoise peut donc facilement passer pour une variété simpliste aux yeux des internautes en raison du discours de certains youtubeurs qui la présentent comme une variété majoritairement familière et se résumant à quelques règles approximatives.

De plus, les internautes disposent de peu d'informations complètes et explicites pour comprendre le contexte d'emploi des traits que présentent les youtubeurs, ce qui contribue à véhiculer une image restreinte, incomplète, du français en usage au Québec.

5.3.6. Le français en usage au Québec : entre rire, surprise et étrangeté

Le discours des youtubeurs véhicule l'image d'une variété humoristique ou déconcertante, ce dont témoigne l'emploi des adjectifs *drôle* ou *étrange* chez sept youtubeurs : quatre Québécois (Audrey D., Steelorse, Sam B., Pan The Organizer) et trois Françaises (CAM c'est elle, Allô Anaïs et Céline Geneviève).

Chez les Québécois, Audrey D. emploie *drôle* à deux reprises pour présenter les mots *blonde* et *char*, comme s'ils prêtaient à rire. Il en va de même pour Steelorse, qui les emploie pour qualifier les expressions *lâcher un wak* et *avoir les yeux dans la graisse de bines*, et pour Sam B., lorsqu'il explique les sacres :

Ça peut peut-être paraître un peu drôle si vous avez jamais entendu ça mais oui, c'est vraiment comme ça qu'on appelle ça. [...] Les Québécois utilisent souvent le mot *char* et oui, vous trouvez peut-être ça drôle. (Audrey D.)

Lâche-moi un wak : cette drôle d'expression québécoise est utilisée, en fait, pour faire, en fait, pour faire signe à quelqu'un. [...] *Les yeux dans la graisse de bines* : cette drôle d'expression est utilisée lorsque quelqu'un est plutôt lunatique dans un moment qu'il ne devrait peut-être pas l'être. (Steelorse)

Le plus drôle c'est quand qu'on est fâché [...], c'est là qu'on met le plus de sacres possibles. [...] Qu'est-ce qui est drôle c'est que l'on utilise vraiment les sacres à toutes les sauces dans n'importe quelle phrase. (Sam B.)

En outre, Audrey D. anticipe le rire de son public français et part du principe que celui-ci va trouver ces traits humoristiques ou surprenants par rapport à la variété hexagonale. Elle met d'ailleurs en scène l'anticipation de la surprise que pourrait ressentir l'internaute :

Non, non, vous avez vraiment bien entendu, c'est pas une poignée de porte, c'est vraiment un verbe qui s'appelle *pogner*.

Au-delà de l'image d'une variété qui prête à rire, c'est l'image d'une variété bizarre que prêtent plusieurs youtubeurs au français en usage au Québec. Audrey D. utilise l'adjectif à valeur axiologique *étrange* en présentant *m'as* suivi d'un verbe à l'infinitif, Steelorse emploie ce même adjectif pour qualifier le verbe *s'abrier* et Pan The Organizer souligne le paradoxe de l'emploi de sacres pour jurer en regard du passé religieux du Québec au moyen de l'adverbe *drôle* :

Une autre abréviation, celle-là est peut-être un peu plus étrange parce que ça ressemble pas vraiment à la vraie forme de ces mots-là, c'est dire *m'as* au lieu de dire *je vais*. (Audrey D.)

S'abrier, une autre expression que les Québécois vont trouver plutôt étrange, mais c'est bel et bien une expression⁵⁸. (Steelorse)

La catégorie des sacres ou des jurons, et drôlement, c'est un témoignage de l'héritage religieux du Québec. (Pan The Organizer)

Dans ces exemples, l'idée d'étrangeté, qui s'opposerait à la normalité, stigmatise la variété québécoise et véhicule l'idéologie du standard, car l'étrangeté ne peut exister

⁵⁸ Steelorse semble employer *expression* comme synonyme de « propre au Québec ».

qu'en présence de ce qui est considéré, à tort, comme une norme à laquelle elle est comparée.

Chez les youtubeurs français, CAM c'est elle dit à propos de l'emprunt à l'anglais *bienvenue* que « ça surprend » et insiste en expliquant qu'elle ne parvient pas à s'y habituer tellement ce trait serait déstabilisant :

Même moi, après trois ans, je n'arrive pas à m'y faire.

Le discours d'Allô Anaïs véhicule quant à lui l'idée qu'une balayeuse pourrait être un objet étrange :

Donc, si on vous demande une balayeuse, c'est pas un balai ou quoi ou un truc chelou⁵⁹, c'est vraiment l'aspirateur.

Après avoir fait un rapprochement avec un mot proche morphologiquement (*balai*), elle sous-entend que le mot *balayeuse* est selon elle si éloigné morphologiquement du mot qu'elle emploie, *aspirateur*, qu'il en est suspect.

Céline Geneviève est la youtubeuse qui a le plus recours aux idées de drôlerie et de surprise dans son discours, bien qu'elle dise ne pas vouloir se moquer de la variété québécoise et de ses locuteurs :

Je précise qu'il ne s'agit absolument pas, bien évidemment, de se moquer puisque j'ai un amour infini pour le Québec, c'est vraiment pour le fun.

⁵⁹ *Chelou* signifie *louche* en verlan.

Elle sous-entend ainsi que si elle ne souhaite pas se moquer, d'autres le font ou qu'il y aurait lieu de le faire. En expliquant sa démarche, elle emploie tout de même *fun*, qui donne un caractère humoristique à la présentation du français en usage au Québec. La youtubeuse mentionne aussi qu'elle a eu « pas mal de surprises » en raison « des expressions [...] qui peuvent vraiment porter à confusion ». La surprise est négative dans ce contexte en ce qu'elle est reliée à de la confusion, à des quiproquos. Elle met aussi l'accent sur la différence et le rire que cela suscite :

Les Québécois utilisent aussi et surtout des mots qui n'ont absolument rien à voir avec les nôtres, et c'est ça le plus drôle dans le fond.

Son discours renforce l'idée de différence (exagérée) entre les variétés, en plus de l'associer au comique. La youtubeuse dit d'ailleurs explicitement d'un mot qu'elle commente, *patente*, qu'il la fait rire : « Il y en a un qui me fait vraiment rire ». Dans cet extrait, le rire se trouve renforcé par l'intensificateur « vraiment ». En outre, tout comme le Québécois Sam B., Céline Geneviève associe les sacres à l'humour :

En fait ils sacrent pour exagérer, mais c'est ça le plus drôle... C'est ça le plus drôle... Au Québec, nan, il ne fait pas froid. C'est pas vrai. C'est pas vrai, il fait pas froid. Il fait frette en osti! Pour dire *ça caille vraiment*, il fait froid, ils vont dire *il fait frette en tabarnouche* comme comme les autres sacres en fait.

Cet extrait donne ici l'impression que l'emploi de jurons comme intensificateur est propre à la variété québécoise et que c'est cette différence avec le français hexagonal qui prête à rire.

Le discours des youtubeurs donne de nombreuses indications de la vision qu'ils se font de la variation en français, et plus particulièrement des variétés hexagonales et québécoises. Les youtubeurs présentent le français en usage au Québec comme une variété simpliste, déformée, illogique, bizarre, comme une variété suscitant le rire, voire comme une langue à part. Par extension, le français hexagonal est présenté comme une variété rationnelle, logique, poétique, complexe, sérieuse. Un tel discours renforce la diffusion d'idéologies linguistiques, tout particulièrement celle du standard, et est susceptible d'entretenir l'insécurité linguistique des Québécois. Les axiologiques négatifs et les commentaires dépréciatifs que font les youtubeurs québécois à l'endroit de leur propre variété constituent d'ailleurs un indice de cette insécurité linguistique.

5.4. Synthèse : le discours métalinguistique selon l'origine des youtubeurs

Dans cette section, nous synthétisons les résultats de notre analyse et mettons en évidence l'influence de l'origine des youtubeurs sur leur discours.

Au regard de la description linguistique de la variété québécoise, le discours des youtubeurs québécois se concentre majoritairement sur le lexique (80,6 %) et, de façon moindre, sur la prononciation (14,8 %). La part allouée à la morphosyntaxe est quant à elle très restreinte (4,6 %). En comparaison, les youtubeurs français présentent une part plus importante de traits morphosyntaxiques (12,8 %). En ce qui concerne le lexique et la prononciation, ils y consacrent respectivement 63,8 % et 23,4 % des traits présentés. La répartition des traits en fonction des composantes de la langue auxquels ils appartiennent est donc plus équilibrée chez les youtubeurs français.

Toutefois, les Français présentent 34,4 % d'emprunts à l'anglais parmi les traits lexicaux qu'ils présentent, contre 20,7 % chez les Québécois. Le discours des youtubeurs français véhicule donc encore davantage que celui des Québécois l'image stéréotypée d'une variété où l'anglais occupe une place prépondérante, voire décrit la variété québécoise comme du *franglais*. Cela, ajouté au discours dénigrant qui accompagne la présentation de ces emprunts, participe à la transmission de l'idéologie du monolinguisme, selon laquelle une langue doit être pure, circonscrite à un territoire bien défini et donc dénuée d'emprunts.

Sans surprise, les Québécois sont plus aptes à décrire leur variété que les Français : bien que cela soit rare, ces derniers présentent des traits qui ne relèvent pas, ou pas uniquement, de la variété québécoise (2,8 % vs 0,9 % chez les Québécois) et leur discours comporte des erreurs telles que la confusion entre diphtongue et affrication. Malgré tout, il est intéressant de constater que la description des youtubeurs demeure en grande majorité fidèle à la variété québécoise, alors que d'autres initiatives profanes se sont avérées moins justes (voir Vincent 2019, 2020).

Cependant, malgré la conformité de la description de la variété que font les Québécois et les Français, tous la présentent comme une variété principalement familière. En effet, la portion de traits standards est identique chez les youtubeurs français et québécois (18,7 % de traits standards chez les Québécois contre 18,2 % chez les Français et 81,3 % de traits non standard chez les Québécois contre 81,8 % chez les Français). En cela et sans surprise, le discours des youtubeurs essentialise la variété québécoise de façon familière et s'inscrit dans le sillage des chroniques de langue et des ouvrages de

Desbiens et de Dor, ce qui n'est pas sans risquer de renforcer l'insécurité linguistique que connaissent certains Québécois. Cependant, il convient de souligner que la part de la description allouée à la variété standard par ces non-spécialistes constitue un progrès important, notamment en comparaison au discours de Dor et Desbiens ou à des œuvres plus récentes, comme les guides linguistiques et les ouvrages de lexicographie parasite étudiés par Vincent (2019, 2020).

Du point de vue de la construction discursive, le discours des youtubeurs contribue à véhiculer des représentations linguistiques négatives, voire dénigrantes. À ce titre, rappelons que si le discours des Québécois comporte davantage de ruptures sociostylistiques (tous types confondus) que celui des Français, le discours de ces derniers comporte davantage de ruptures totales (85,3 % contre 78 % chez les Québécois). Les ruptures les plus stéréotypées se trouvent donc en plus grand nombre dans les vidéos des Français. Cela illustre les attitudes négatives qu'ils peuvent entretenir à l'égard de la variété québécoise et qui, considérant la popularité des vidéos sélectionnées, pourraient avoir des répercussions sur la sécurité (ou l'insécurité) linguistique des Québécois.

Le discours des youtubeurs laisse également entrevoir l'image d'une variété incompréhensible et illogique. Cette image négative est partagée par autant de Québécois que de Français (trois youtubeurs dans chacun des groupes). En dénigrant ce qui diffère de la variété dominante, les youtubeurs convoquent l'idéologie du standard. L'incompréhension que décrivent les youtubeurs fait également appel à la fois aux idéologies du bilinguisme et du monolinguisme. En effet, ils présentent de

façon positive la maîtrise de l'anglais pour comprendre la variété québécoise, sans tenir compte des rapports de force qui existent entre le français et l'anglais au Québec. Par le fait même, leur discours laisse croire que la variété québécoise n'est pas exactement du français en raison des emprunts à l'anglais.

Les Français sont majoritaires (deux Français contre un Québécois) à décrire la variété québécoise comme simpliste. Si la simplicité n'est pas négative en soi, elle s'oppose ici à la complexité supposée de la variété hexagonale que le discours des youtubeurs lui attribue. La variété québécoise s'en trouve dénigrée, car elle est en comparaison jugée moins prestigieuse et légitime. Pour ces youtubeurs, le français en usage au Québec posséderait ainsi peu, voire pas, de légitimité, à l'opposé de la variété hexagonale, poétique et complexe, et surtout complète.

L'insécurité linguistique des Québécois passe aussi par la façon qu'ils ont de nommer leur variété (Boudreau, 2016a). Ils sont plus nombreux que les Français à présenter la variété québécoise comme une langue à part, distincte du français (quatre Québécois contre deux Français), comme si les particularismes de leur variété faisaient en sorte qu'elle se différencie trop du français hexagonal pour être considérée comme une variété de français. Cette image du français en usage au Québec, souvent véhiculée dans des ouvrages de lexicographie parasite (Vincent, 2020) et qui n'est pas sans rappeler le modèle des dictionnaires bilingues dont s'est inspiré Meney (Mercier et Verreault, 2000), stigmatise la variété québécoise et pourrait entretenir l'insécurité linguistique de certains internautes québécois.

La différence entre les Français et les Québécois est marquante lorsqu'il est question du discours donnant l'image d'une variété déformée (ou raccourcie) : une seule Française véhicule cette image, contre trois youtubeurs québécois. Cette différence est révélatrice de l'insécurité linguistique que peuvent connaître les Québécois en témoignant des attitudes négatives que certains entretiennent à l'égard de leur propre variété, en particulier lorsqu'il s'agit de comparer leur variété à la variété hexagonale.

Plus de Québécois (quatre) que de Français (trois) présentent la variété québécoise comme drôle (où *drôle* renvoie au rire et non à l'étrangeté), ce qui lui attribue une certaine forme de prestige latent (humour, convivialité), ou étrange, ce qui contribue alors plutôt à la dénigrer. Chez les youtubeurs québécois, cela suggère la présence d'insécurité linguistique, qu'ils combattraient en s'attribuant cette forme de prestige (Francard, 1997), mais également l'idéologie de l'authenticité, lorsque les youtubeurs québécois décrivent leur variété comme humoristique. Chez les Français, cela illustre une fois encore l'importance de l'idéologie du standard.

Les youtubeurs québécois n'attribuent pas explicitement de prestige apparent à la variété hexagonale (contrairement à Denyzee, qui est celle qui l'exprime de la façon la plus explicite, toutes origines confondues). Cependant, la variété hexagonale se voit bien dotée implicitement de prestige apparent par les Québécois, par le truchement des comparaisons qui sont établies entre les deux variétés. En outre, la mise en scène des vidéos et la spectacularisation de leur variété font en sorte que les youtubeurs québécois partagent des représentations qui véhiculent l'idéologie de l'authenticité. L'affirmation de l'identité passe alors par l'attribution de prestige latent plutôt qu'apparent afin de se

différencier des Français. Chez les Québécois, la mise en valeur du prestige latent de leur variété peut aussi représenter une stratégie, consciente ou inconsciente, visant à compenser leur sentiment d'insécurité linguistique (Francard, 1997).

En somme, les images négatives ou folklorisantes véhiculées par le discours des youtubeurs ne sont pas l'apanage d'un seul des deux groupes. Toutefois, si l'on considère les différents éléments de l'analyse, soit le prestige attribué aux variétés, l'image d'une variété simpliste, drôle ou étrange, incompréhensible, illogique, raccourcie voire déformée, l'image d'une langue à part, la portion de traits faussement attribués à la variété québécoise, les ruptures sociostylistiques et l'importance des emprunts à l'anglais et de la variété familière dans la description de la variété, le discours des Français contribue davantage que celui des Québécois (bien que la différence soit peu flagrante) à véhiculer des représentations négatives du français en usage au Québec et à entretenir des idéologies linguistiques qui le dénigrent.

Chapitre 6

Conclusion

Dans ce mémoire, nous avons pour objectif de comprendre comment des vidéos YouTube réalisées par des non-spécialistes de la langue présentant la variété québécoise du français participent à la transmission d'idéologies linguistiques.

Nous nous sommes intéressée à YouTube en raison de la popularité de cette plateforme. La grande visibilité des vidéos qui s'y trouvent fait en sorte qu'elles sont susceptibles de toucher un nombre important de personnes et, par la même occasion, d'avoir un plus grand effet sur les internautes. En raison de ce potentiel impact, nous avons sélectionné les vidéos de notre corpus sur la base de leur popularité ; nous nous sommes restreinte au nombre de visionnements bien que d'autres éléments, comme le nombre de commentaires, permettent de témoigner de cette popularité. C'est ainsi que nous avons constitué un corpus de dix vidéos de non-spécialistes, cinq Québécois et cinq Français, d'une durée moyenne de huit minutes. Nous avons délibérément choisi des youtubeurs de ces origines afin de comparer la nature des discours sur la langue selon qu'ils sont tenus par des Français ou des Québécois. Rappelons que les discours métalinguistiques à propos du français en usage au Québec ayant fait l'objet du plus grand nombre d'études sont des discours écrits, principalement publiés dans la presse. En ce sens, notre corpus d'analyse, constitué de discours audiovisuels diffusés sur YouTube, média très peu exploré en ce qui a trait à la diffusion d'idéologies linguistiques, est novateur.

Nous avons mobilisé le cadre théorique de la linguistique profane afin d'analyser la description que font les youtubeurs de la variété québécoise et la construction de leur discours en tant que non-spécialistes pour en faire émerger les attitudes, les représentations et les idéologies linguistiques sous-jacentes.

Nous retenons de notre recherche que même si la description qui est faite de la variété québécoise est en général conforme à la réalité, les youtubeurs présentent des traits qui relèvent en grande partie du registre familier, accordant ainsi peu de prestige à la variété. Le peu de prestige d'ailleurs attribué à la variété québécoise demeure le prestige latent, alors que le français hexagonal se voit attribuer du prestige apparent. Nous soulignons cependant que les youtubeurs se démarquent de leurs prédécesseurs et même de leurs contemporains en accordant plus d'espace à la variété standard dans leur description de la variété québécoise.

Nous retenons également que le discours des youtubeurs comporte des ruptures sociostylistiques qui tendent à véhiculer des images particulièrement stéréotypées chez les Français. En outre, l'analyse du discours métalinguistique des youtubeurs montre la tendance qu'ils ont à véhiculer des représentations négatives et même dénigrantes à l'égard de la variété québécoise en la présentant comme du *franglais* et comme une langue distincte du français, comme une variété incompréhensible, illogique, déformée, raccourcie et simpliste, dénuée de complexité. L'aspect comparatif de notre recherche montre que le discours des Français véhicule une quantité légèrement plus élevée de ces représentations dénigrantes.

Notre analyse nous a permis de mettre en évidence l'importance de l'idéologie du standard dans le discours des youtubeurs. Le français est considéré comme une langue stable et homogène avec pour centre normatif la France, et peu de légitimité est attribué à la variété québécoise, stigmatisée, en dépit des bonnes intentions que peuvent avoir les youtubeurs : plusieurs disent ne pas vouloir se moquer, mais leur discours produit tout de même un effet dénigrant. Les idéologies du bilinguisme, du monolinguisme et de l'authenticité ont en outre été décelées dans le discours des youtubeurs, bien que dans une moindre mesure en comparaison à l'idéologie du standard. Nous avons aussi constaté que le discours des Québécois comporte des traces d'insécurité linguistique et nous supposons que les représentations dénigrantes et les idéologies linguistiques véhiculées sont aussi susceptibles d'entretenir l'insécurité linguistique que peuvent ressentir certains internautes québécois qui visionnent ces vidéos.

Toute recherche comporte des limites, et celle-ci ne fait évidemment pas exception. Nous avons conscience que le discours des profanes n'est pas celui des linguistes et il ne faut pas voir dans notre analyse une critique à l'égard des compétences des youtubeurs ou une comparaison entre les linguistes et les profanes. Nous ne reprochons pas non plus aux Français de ne pas décrire parfaitement la variété québécoise, même lorsqu'ils vivent ou ont vécu au Québec, ni aux Québécois de ne pas connaître tous les équivalents hexagonaux de leur variété, en particulier en ce qui concerne les emplois familiers. Cette analyse est plutôt une mise en évidence des représentations et des idéologies linguistiques que peuvent véhiculer ces vidéos très populaires.

Lors de la constitution de notre corpus, nous avons constaté la présence, sur YouTube, de vidéos plus pédagogiques que ludiques, comme celles de deux youtubeuses québécoises professeures de français langue étrangère dont les chaînes s'intitulent *Wandering French* et *Apprendre le français québécois*. Il serait intéressant de se pencher sur ce type de vidéos pour les comparer à celles de notre recherche.

Nous savons aussi que depuis le début de notre recherche et de la constitution de notre corpus en 2019, des youtubeurs ont mis en ligne de nouvelles vidéos portant sur la description de la variété québécoise, par exemple *10 Phrases courtes pour savoir faire l'accent Québécois* du youtubeur français Max Lemire, publiée le 1^{er} mai 2020 et visionnée plus de 30 600 fois, ou encore *Une Québécoise m'apprend des expressions du Québec ! (c'est énorme tabarnak)* du youtubeur français TIM, visionnée 144 146 depuis sa publication le 30 mars 2021. Cependant, même si notre corpus se limite à 10 vidéos, leur popularité nous a permis d'étudier celles qui ont l'impact potentiel le plus important.

Notre corpus donne également à voir les possibilités de l'analyse de telles vidéos. En effet, la richesse du corpus n'a pas pu être exploitée dans son entièreté. Le support audiovisuel qui caractérise notre corpus pourrait être abordé au moyen d'une analyse prosodique, gestuelle ou encore phonétique, en plus de l'analyse discursive que nous avons menée. Néanmoins, le discours des youtubeurs et son élaboration ainsi que l'étude des axiologiques nous ont permis de prendre en compte, en partie du moins, la dimension émotionnelle des vidéos. En outre, l'analyse des commentaires publiés à la suite des vidéos constitue une piste de réflexion pour l'avenir afin de comprendre si le

discours des youtubeurs suscite effectivement de l'insécurité linguistique chez les internautes, élément auquel nous avons fait allusion à quelques reprises jusqu'ici, ou, plus largement, afin d'analyser leurs réactions et de voir quelles représentations et idéologies ils véhiculent à leur tour.

Ce type d'analyse demanderait notamment d'adapter le cadre théorique de la présente étude en prenant en compte différents aspects des commentaires internet tels que les interactions entre les internautes, la présence d'humour ou encore la sémiotique des émoticônes. Un survol de quelques commentaires populaires publiés à la suite des vidéos de notre corpus permet de mettre en évidence l'intérêt d'une telle analyse. Nous voyons par exemple que certains internautes attribuent, à l'instar de certains youtubeurs, du prestige latent au français en usage au Québec :

Vraiment très mignon ton accent, merci à toi avoir donné un peu de ta culture :-) (commentaire publié à la suite de la vidéo d'Audrey D.)

D'autres donnent des indices d'insécurité linguistique :

Je viens de me rendre compte qu'on parle crissement mal ☹ (commentaire publié à la suite de la vidéo de Denyze)

Certains critiquent la présentation de la variété, suggérant que les internautes ne sont pas insensibles aux représentations négatives du discours des youtubeurs :

C'EST PAS VRAI que tous les québécois sacrent. Signé, Un québécois né dans les Cantons de l'Est (commentaire publié à la suite de la vidéo de Sam B.)

Le discours de quelques internautes vient quant à lui renforcer les représentations négatives véhiculées par les youtubeurs (ici, l'incompréhension des Français à l'égard des Québécois) :

Je vien de voir un film francais Canadien et je comprenais rien alors tu me rassure (commentaire publié à la suite de la vidéo de Flip TFO)

D'autres critiquent la démarche-même des youtubeurs français qui imitent la variété québécoise :

Je suis français mais je peux parfaitement comprendre l'agacement des québécois face à ce genre d'imitation. Moi, je m'en tape de savoir si quelqu'un a un accent du moment que la sympathie et l'amitié passent de l'un à l'autre. Et s'il faut choisir, je préfère de loin la parlure québécoise que le français massacré des cités. (commentaire publié à la suite de la vidéo de Minute Facile)

Dans ce dernier commentaire, ajoutons que l'internaute dénigre la variété québécoise en la nommant *parlure* et que son discours témoigne d'attitudes négatives envers une autre variété de français (français hexagonal des banlieues).

Il ne s'agit là que de cinq commentaires sur les milliers existant sur YouTube, mais ils donnent à voir le potentiel de l'analyse de commentaires métalinguistiques sur cette plateforme.

Notre mémoire a donc ouvert une porte à l'exploration des discours portant spécifiquement sur la variété québécoise sur YouTube, un lieu encore peu étudié et propice à la circulation d'idéologies linguistiques.

Annexe

Traits du français en usage au Québec		Variété sociostylistique	Références ⁶⁰
Pogner		Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/pogner_ou_poigner
Jaser		Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/jaser
Ustensiles		Standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/ustensile
Courriel		Standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/courriel
Foufounes		Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/foufoune
La toilette ⁶¹		Standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/toilette#a25a19e3dcde2e3d
Prononciation anglaise ⁶²	Challenge [tʃa.lənʒ]	Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/challenger ; https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/challenge
	Gym [dʒim]	Non standard	Loubier (2011)
	Chocker [tʃo.ke]	Non standard	Reinke et Ostiguy (2016)
Genre grammatical	Une bus	Non standard	<i>Grand dictionnaire terminologique</i> : http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8388360
	Un playstation	Standard	Attesté dans l'usage : Broughton (2014)
	Un xbox	Standard	
	Un vidéo	Non standard	<i>Banque de dépannage linguistique</i> : http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=5315
Diphtongue	[a ^u]	Non standard	Reinke (2000)
	[ɔ ^u]		
	[a ^ɛ]		Ostiguy et Tousignant (2008)
	[a ^œ]		
	[wa ^ɛ]		
	[a ^ɛ]		Lappin (1982)

⁶⁰ Certains traits sont attestés à plusieurs endroits (ouvrages de description de la variété, sites web, etc.), mais nous n'avons conservé qu'une référence, sauf lorsque plusieurs sont nécessaires, dans un souci de brièveté.

⁶¹ Au singulier plutôt qu'au pluriel.

⁶² Nous avons constitué une catégorie à part des emprunts à l'anglais, car les youtubeurs mettent en avant la différence de prononciation entre les francophones du Québec et de la France.

	[ə ^é]		Reinke (2000)
	[ã ^é]		
Réduction du groupe consonantique final	Journalis [ʒu.ʁna.lis]	Non standard	Bigot et Papen (2013)
	Professionalis [pʁɔ.fɛ.sjo.na.lis]		
	Dentis [dã.tɾis]		
	Piasse [pjās]		<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/piastre
	Correc [kɔ.ʁɛk]		Pupier et Drapeau (1973)
	Bécyc [bi.sɪk]/[be.sɪk]		
Sacres	Osti	Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/articles/th%C3%A9matiques/vincent_1
	Tabarnak		
	Crisse		
	Câlce		
	Sacrer son camp		<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/sacrer#f5904f14a4c2d0c9
	Se sacrer de quelque chose		<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/sacrer#da465fb0f656c5fa
	Crisser son camp		Hien, Reguigui et Gauthier (2016)
	Décriquer		Adam (1998)
	Sacres comme adverbes		Legaré et Bougaïeff (2011)
	Crisser patience à quelqu'un		<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/sacrer#f5904f14a4c2d0c9 ; https://usito.usherbrooke.ca/articles/th%C3%A9matiques/vincent_1
Emprunts à l'anglais	Fin de semaine	Standard	<i>Grand dictionnaire terminologique</i> : http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8361442
	Party	Non standard	<i>Grand dictionnaire terminologique</i> : http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8360365
	Full		Vinet (1996)
	Gaz		<i>Grand dictionnaire terminologique</i> : http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=1198723
	Pâte à dent		<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/dent#a5cf
	Valise		<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/valise
	Cheap		<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/cheap
	Patcher		<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/patch
	Char		Poirier (1998)

Bienvenue	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/bienvenu
Pizza all dressed	<i>Grand dictionnaire terminologique</i> : http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8361411
Whatever	Forest (2019)
C'est le fun	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/fun#ccacd36f17f8951e
Donner un lift	Forest (2019)
Oh boy	
Ne pas feeler	
Fucking	
Anyway	
Frencher	
Ploguer	
Checker	
No way	
Être hot	
Catcher	
Caller	
Napkins	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/napkin
(Ne pas) être game de faire quelque chose	Attesté dans l'usage : Guimond-Villeneuve (2015)
Top shape	Attesté dans l'usage : Marquis (2015)
	Attesté dans l'usage :
Shack à patates	<i>Le théâtre du Nouvel- Ontario</i> : https://letno.ca/programmation/patate/
Watch out	Attesté dans l'usage : Tison (1998)
	Attesté dans l'usage :
That's it that's all	<i>Blogue linux</i> : http://www.bloguelinux.ca/emission-92-du-1-octobre-2015-thats-it-thats-all/
Change	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/change
Bloc	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/bloc#c79c
Balloune	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/balloune
Moppe	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/moppe
Toune	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/toune
Cruiser	Kalvelytė et Melnikienė (2017)

	Cute		<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/cute
	Kicker le ballon		Attesté dans l'usage : Barbeau-Lavalette (2014)
	Lumière rouge, lumière verte		<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/lumi%C3%A8re#e7c7
	Être commando		Attesté dans l'usage : Brucculieri (2018)
	Chum		Poirier (1994)
	(Se prendre pour le) boss des bécosses		Giaufret (2007)
	Fly (avoir la fly à terre, avoir la fly baissée)		Attesté dans l'usage : Tremblay (2012)
	(Se faire) bumper		<i>Grand dictionnaire terminologique</i> : http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8360356
Niaiser, niaiseux		Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/niaiser ; https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/niaiseux
Pipos		Non standard	Attesté dans l'usage : <i>Facebook</i> : https://www.facebook.com/lostidjeu/photos/a.1469612479954715/2232595003656455/?type=3
Lavage, brassée ⁶³		Standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/brass%C3%A9 ; https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/lavage
Être tanné		Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/tann%C3%A9
Yogourt		Standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/yogourt_ou_vaourt
Gosser		Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/gosser
S'abrier		Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/abrier
Crottes de fromage		Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/fromage#bda6b37ffbaf6c9
Fromage en grains		Standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/fromage#bda6b37ffbaf6c9
Être épais		Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/%C3%A9pais
Être un ti-coune		Non standard	Attesté dans l'usage : Mélançon (2014)
Allo		Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/allo_ou_all%C3%B4
Magasiner		Standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/magasiner

⁶³ Donnés comme synonymes par le même youtubeur.

Ostiner	Non standard	Poirier (1995)
Sacrer	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/sacrer#af6fc104de83814a
Revoler	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/revoler
Triper	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/tripper_ou_tripper
Barrer la porte	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/barrer#ec72eb5ddd11e490
Atchoumer	Non standard	Reutner (2005)
Adon	Non standard	Poirier (1995)
Astheure	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/astheure
Balayeuse	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/balayeur#f97dded57e56cfdb
Blé d'Inde	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/bl%C3%A9_d'Inde
Blonde	Non standard	Mercier (2002)
Bobettes	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/bobettes
Bonjour	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/bonjour
Crème glacée	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/cr%C3%A8me#a91375471e803dd1
Dépanneur	Standard	Poirier (1995)
Facture (addition)	Standard	Chiss et David (2014)
Garderie	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/garderie
Gougounes	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/gougoune
Gosses	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/gosse
Quétaine	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/qu%C3%A9taine
Mitaines	Standard	Poirier (1998)
Tuque	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/tuque
Fête	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/f%C3%AAt
Patates pilées	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/patate#e56f94e3fbb8d9d
Patente	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/patente
Poutine	Standard	Poirier (1998)
Sacoche	Non standard	Poirier (1995)
Déjeuner, diner, souper	Standard	Poirier (1998)
Être gratteux	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/gratteux
Magané	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/magan%C3%A9
Soccer, football	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/football
Calotte	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/calotte#aa5df2114c73c2ab
Coton ouaté	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/ouat%C3%A9#90ee90a702e2691
Barniques	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/barniques

Chauffer	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/chauffer#deb3dc349d4adfa3
Beignes	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/beigne_1
Être brûlé	Non standard	Attesté dans l'usage : <i>Banque de données textuelles de Sherbrooke</i> : https://catfran.flsh.usherbrooke.ca/catifq/bdts/index.htm
Boisson	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/boisson
Breuvage	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/breuvage
Liqueur	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/liqueur
Chandail	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/chandail
Camisole	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/camisole
Plate	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/plat_1
Virer de bord	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/bord
Avoir le motton	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/motton#e71fb3155f5f52df
Avoir le goût de quelque chose	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/go%C3%BBt
Faire dur	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/dur#e5a01bf90d3cce8e
Être habillé comme la chienne à Jacques	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/chien#e2cbdc6140790224
Avoir de l'eau dans la cave	Non standard	Giaufret (2007)
Chialer	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/chialer
Bibitte	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/bibite_ou_bibitte
Maringouin	Standard	<i>Grand dictionnaire terminologique</i> : http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8870142
Capoter	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/capoter_1
Nono	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/nono
(Se) chicaner	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/chicaner
Planche à neige	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/planche#db3f8ca33e11b86b
A commercial	Standard	<i>Grand dictionnaire terminologique</i> : http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8352403
Noune	Non standard	Attesté dans l'usage : Ronfard (2000)
Pantoute	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/pantoute
Culottes	Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/culotte
Attacher sa tuque avec de la broche	Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/tuque#abcc394e12325598 Expression complète attestée dans l'usage :

		<i>Je parle québécois</i> : https://www.je-parle-quebecois.com/lexique/definition/attache-ta-tuque-avec-dla-broche.html
Avoir les yeux dans la graisse de bines	Non standard	Poirier (1988)
Être de bonne heure sur le piton	Non standard	Attesté dans l'usage : <i>Je parle québécois</i> : https://www.je-parle-quebecois.com/lexique/definition/expression-quebecoise/etre-de-bonne-heure-sur-le-piton.html
Se tirer une bûche	Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/b%C3%BBche#a0a063948c09423c
Lâcher un wak à quelqu'un	Non standard	Attesté dans l'usage : Kraus (2016)
Avoir des croutes à manger	Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/lexies/avoir%20(encore)%20des%20cro%C3%BBtes%20%C3%A0%20manger
Avoir l'oreiller étampé dans la face	Non standard	Attesté dans l'usage : <i>Blogue linux</i> : http://www.bloguelinux.ca/emission-109-du-16-juin-2016-loreiller-etampe-dans-face/
Se faire passer un sapin	Non standard	Hien, Reguigui et Gauthier (2016)
Rare comme de la merde de pape	Non standard	Attesté dans l'usage : Vaïs (2004)
Péter plus haut que le trou	Non standard	Papin (2004)
Pleuvoir à boire debout	Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/pleuvoir#c036fb3523c210dd
Être une mouche à marde	Non standard	Attesté dans l'usage : Beaulieu (1973)
Être gelé comme une crotte	Non standard	Attesté dans l'usage : <i>Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine</i> : http://bv.cdeacf.ca/bvdoc.php?no=24165&col=RA&format=htm&ver=old
Le neuf qui pousse sur le vieux	Non standard	Attesté dans l'usage : Albert (2013)
Faire un tour de machine	Non standard	Attesté dans l'usage : Daviau (2010)
Chanter la pomme	Standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/chanter#fe1095605631fb04
Piton	Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/piton
Mès que	Non standard	Attesté dans l'usage : <i>Skyrock</i> : https://miss-mawie.skyrock.com/186990795-Mawilvnc.html
Ça goûte	Standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/go%C3%BBter_1
Ayoye, ayoye donc	Non standard	Attesté dans l'usage : Paquet (2009)
Awaille donc	Non standard	Attesté dans l'usage : Pedneault (2019)

Veut veut pas		Non standard	Reinke et Ostiguy (2016)
Moi itou		Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/itou
Totons (tétons)		Non standard	Ostiguy et Tousignant (2008)
Mets-en		Non standard	<i>Usito</i> : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/mettre#a19d2ca8a775b2b1
Chez nous, chez vous, chez eux ⁶⁴		Non standard	Chevalier (2008)
S'il-vous-plait ⁶⁵		Standard	Poirier (1995)
M'as + infinitif		Non standard	Dörper (1990)
T muet en finale de mot prononcé [t]	Pet [pɛt]	Non standard	Reinke et Ostiguy (2016)
	Toupette		
	Laite		
	Icitte		
Prononciation de la graphie « oi »	Frette	Non standard	Poirier (1995)
	Drette		Ostiguy et Tousignant (2008)
	[wa] devient		
	[we] (par exemple : <i>moi</i> [mwe])		
Ouverture du [ɛʁ] en [aʁ] (par exemple : <i>merde, marde</i>)		Non standard	Ostiguy et Tousignant (2008)
Fermeture <i>et l'arrondissement</i> du /a/ en syllabe ouverte en finale de mot	Prénoms qui se termine en -a (par exemple : Anna [anɔ])	Non standard	Reinke (2000)
	Pas [pɔ]		
Ouverture du [ɛ] en [a] (par exemple : <i>J'vas</i>)		Non standard	Ostiguy et Tousignant (2008)
Variante ouverte [i] de la voyelle haute /i/		Standard	Ostiguy et Tousignant (2008)

⁶⁴ Au pluriel plutôt qu'au singulier.

⁶⁵ Au pluriel plutôt qu'au singulier.

Dévoisement et élision de la consonne [ʒ]	Chu	Non standard	Lappin (1982)
	Ché (pas)		
Antériorisation de la nasale /ɑ̃/, prononcée [ã]		Standard	Ostiguy et Tousignant (2008)
Réduction phonique de surface	Parce qu'il est : [pa.skje]	Non standard	Ostiguy et Tousignant (2008)
	À un moment donné : [a.man.ne]		Ostiguy et Tousignant (2008)
	Qu'est-ce qu'il y a : [kɛ.se.kjɔ]		Schejbalová (2005)
	Tu sais : tsé [tse]		Martel et Cajolet-Laganière (1995)
	En't'cas : [ât.kɔ]		Léard (1982)
	Dans la/le : [dã], dans les : [dẽ]		Schejbalová (2005)
	Elle : [a]		
	Il : [i]		
	Plus : [py]		Reinke et Ostiguy (2016)
Là (ponctuant)		Non standard	Reinke et Ostiguy (2016)
Faque		Non standard	Léard (1983)
Particule interrogative -tu postverbale		Non standard	Léard (1996)
Etc. [ɛt.fe.te.ʁɑ]		Non standard	Office québécois de la langue française : http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=3069
Affrication		Standard	Ostiguy et Tousignant (2008)
Pas rapport		Non standard	Attesté dans l'usage : Hébert (2009)
Ben		Non standard	Léard (1995)
Dans le fond		Standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/fond#e4a685b65defd2d9
Allongement de certaines voyelles (par exemple le /ɛ/ dans <i>extraordinaire</i> : [ɛk.stʁɑ.ɔʁ.dʁi.nɜːʁ])		Standard	Ostiguy et Tousignant (2008)
Tiguidou		Non standard	Usito : https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/tiguidou

Présentés à tort comme propres à la variété québécoise	Homme à tout faire	Non applicable (n.a.)	Attesté dans l'usage à l'extérieur du Québec : <i>Google</i> : https://www.google.com/search?q=homme+%C3%A0+tout+faire
	Absence d'opposition entre /e/ et /ɛ/ (par exemple : <i>j'aimerai</i> et <i>j'aimerais</i>)	n.a.	Guex (1967)
	Babettes	n.a.	Non attesté
	Avoir la plotte à terre	n.a.	Lemieux (2009) ; voir note 28.
	C'est complet?	n.a.	Non attesté

Bibliographie

- Achard-Bayle, G. et Paveau, M.-A. (2008). Présentation. La linguistique « hors du temple ». *Pratiques*, 139-140, 3-16.
- Adam, J. (1998). The four-letter word, ou comment traduire les mots *fuck* et *fucking* dans un texte littéraire? *Meta : journal des traducteurs*, 43(2), 236-241.
- Adamou, E. (2003). Le rôle de l'imaginaire linguistique dans la néologie scientifique à base grecque en français. *La linguistique*, 39(1), 97-108.
- Albert, D. (2013). 'Le neuf pousse su'l vieux' et autres sagesses de mononc'. *RDS* [En ligne], 7 octobre. URL : <https://www.rds.ca/grand-club/billet/le-neuf-pousse-su-l-vieux-et-autres-sagesses-de-mononc-1.1231507>.
- Alexe (2005). Commentaires. *Skyrock* [En ligne], 31 juillet. URL : https://miss-mawie.skyrock.com/186990795-Mawilyne.html?action=SHOW_COMMENTS.
- Antos, G. (1996). *Studien zu Sprach-und Kommunikationsproblemen im Alltag. Am Beispiel von Sprachratgebern und Kommunikationstrainings*. Tübingen : Niemeyer.
- Armange, C. (2016). *Le parler québécois*. Paris : Éditions First.
- Arthurs, J., Drakopoulou, S. et Gandini, A. (2018). Researching YouTube. *Convergence*, 24(1), 3-15.
- Auger, J. (1990) *Les structures impersonnelles et l'alternance des modes en subordonnée dans le français parlé de Québec*. Québec : CIRAL.
- Banque de dépannage linguistique (2021) [En ligne]. Montréal : Office québécois de la langue française. URL : <http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/>.
- Banque de données textuelles de Sherbrooke (s.d.) [En ligne]. Sherbrooke : Université de Sherbrooke. URL : <https://catfran.flsh.usherbrooke.ca/catifq/bdts/index.htm>.
- Barbarie, Y. (1982). Analyse sociolinguistique de la syntaxe de l'interrogation en français québécois. *Revue québécoise de linguistique*, 12(1), 145-167.
- Barbeau-Lavalette, A. (2014). *Je voudrais qu'on m'efface*. Montréal : Hurtubise.
- Beacco, J. (2004). Présentation. *Langages*, 154, 2-5.
- Beauchemin, N. (1981). Sociolinguistique ou géolinguistique? Un cas : le [p] aspiré en

- Estrée. *Revue canadienne de linguistique*, 26(1), 102-112.
- Beauchemin, N. (1986). Français québécois parlé en Estrie et ailleurs. Dans Lionet Boisvert, C. Poirier, et C. Verreault (dir.), *La lexicographie québécoise : bilan et perspectives*, 151-168. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Beaulieu, V.-L. (1973). *Oh Miami, Miami, Miami*. Montréal : Les éditions du Jour.
- Beaumont, J.-C. et Amadien, S. (2013). *Québécois*. Chennevières-sur-Marne : Assimil.
- Bergeron, L. (1980). *Le dictionnaire de la langue québécoise*. Montréal-Nord : VLB Éditeur.
- Bloguelinux.ca (2015). *Émission #92 du 1 octobre 2015 – That's it, That's all* [En ligne]. URL : <http://www.bloguelinux.ca/emission-92-du-1-octobre-2015-thats-it-thats-all/>
- Bloguelinux.ca (2016). *Émission #109 du 16 juin 2016 – L'oreiller étampé dans face* [En ligne]. URL : <http://www.bloguelinux.ca/emission-109-du-16-juin-2016-oreiller-etampe-dans-face/>.
- Bideaux, C. (2021). Le français québécois sur YouTube : analyse des idéologies linguistiques véhiculées par des non-spécialistes. Dans A. Pano Alamán, F. Ruggiano, O. Walsh (dir.), *Les idéologies linguistiques : langues et dialectes dans les médias traditionnels et nouveaux*, 447-470. Francfort : Peter Lang.
- Bigot, D. (2008). « *Le point* » sur la norme grammaticale du français québécois oral. Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal.
- Bigot, D. (2017). Regard rétrospectif sur la norme du français québécois oral. *Arborescences*, 7, 17-32.
- Bigot, D. (2021). *Le bon usage québécois*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Bigot, D. et Papen, R. A. (2013). Sur la « norme » du français oral au Québec (et au Canada en général). *Langage et Société*, 146(4), 115-132.
- Bilodeau, C. (2001). *Des moyens d'expression de l'intensité dans le langage des jeunes Québécois*. Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Chicoutimi.
- Boisvert, L., Poirier, C. et Verreault, C. (dir.) (1986). *La lexicographie Québécoise. Bilan et perspectives*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Bouchard, C. (1988). De la « langue du grand siècle » à la « langue humiliée » : les Canadiens français et la langue populaire, 1879-1970. *Recherches*

sociographiques, 29(1), 7-21.

- Bouchard, C. (2000). Anglicisation et autodépréciation. Dans M. Plourde (dir.), *Le français au Québec, 400 ans d'histoire et de la vie*, 197-205. Montréal : Fides/Publications du Québec.
- Bouchard, C. (2012). *Méchante langue : la légitimité linguistique du français parlé au Québec*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Boudreau, A. (2009). La construction des représentations linguistiques : le cas de l'Acadie. *Revue canadienne de linguistique*, 54(3), 439-460.
- Boudreau, A. (2012). Discours, nomination des langues et idéologies linguistiques. Dans D. Bigot, M. Friesner, et M. Tremblay (dir.), *Le français d'ici et d'aujourd'hui : description, représentation et théorisation*, 89-109. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Boudreau, A. (2016a). De l'analyse de l'insécurité linguistique à l'analyse du discours. *À l'ombre de la langue légitime. L'Acadie dans la francophonie*, 109-143. Paris : Classique Garnier.
- Boudreau, A. (2016b). Les idéologies linguistiques chez quelques chroniqueurs du journal *Le Devoir* de 1990 à 2015 : examen d'un discours d'autorité. *Francophonies d'Amérique*, 42-43, 125-140.
- Boudreau, A. (2019). À la rencontre de l'autre francophone entre détresse et enchantement. L'exemple de l'Acadie. *Travaux de Linguistique*, 78(1), 71-92.
- Boudreau, A. (2020). À la recherche du francophone légitime. Quand les mots pour le dire font défaut. Dans V. Feussi et J. Lorilleux (dir.), *(In)sécurité linguistique en francophonies. Perspectives in(ter)disciplinaires*, 51-62. Paris : L'Harmattan.
- Boudreau, A. et Urbain, É. (2013). La presse comme tribune d'un discours d'autorité sur la langue : représentations et idéologies linguistiques dans la presse acadienne, de la fondation du *Moniteur acadien* aux Conventions nationales. *Francophonies d'Amérique*, 35, 23-46.
- Boutet, J., et Gadet, F. (2003). Pour une approche de la variation linguistique. *Le français aujourd'hui*, 4, 17-24.
- Boxman-Shabtai, L. (2019). The practice of parodying: YouTube as a hybrid field of cultural production. *Media, Culture and Society*, 41(1), 3-20.
- Boyer, H. (2003). *De l'autre côté du discours : recherches sur les représentations communautaires*. Paris : L'Harmattan.

- Brancaglion, C. (2017). « Lexico-clips » : lexiques francophones en vidéos. *Repères-DoRiF* [En ligne], 14. URL : http://www.dorif.it/ezone/ezone_articles.php?id=366.
- Brekke, H. E. (1989). War with words. *Language, Power and Ideology. Studies in Political Discourse*, 81-91. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins Publishing Company.
- Bretegnier, A. (2020). « Insécurité linguistique », « conflictualité relationnelle aux langues » : cheminement, propositions, pour une sociolinguistique du sujet social. Dans V. Feussi et J. Lorilleux (dir.), *(In)sécurité linguistique en francophonies. Perspectives in(ter)disciplinaires*, 33-48. Paris : L'Harmattan.
- Broughton, J. (2014). Le jeu vidéo : élément oublié du patrimoine numérique au Québec. Dans le cadre du cours *SCI 6112 – Évaluation des archives* donné au trimestre d'hiver 2014 par Yvon Lemay. Montréal : Université de Montréal.
- Brousseau, A.-M. (2011). Identités linguistiques, langues identitaires : synthèse. *Arborescences*, 1, 1-33.
- Bruculieri, J. (2018). Devrions-nous porter des sous-vêtements sous des pantalons de sport? *Huffpost* [En ligne], 26 avril. URL : https://www.huffpost.com/archive/qc/entry/devrions-nous-porter-des-sous-vetements-sous-des-pantalons-de-sport_a_23421312.
- Burgess, J. et Green, J. (2018). *YouTube: Online Video and Participatory Culture* (2^e éd.). Cambridge/Medford : Polity Press.
- Cajolet-Laganière, H. (2021). L'utilisateur au cœur de la démarche lexicographique d'Usito. *Ela. Études de linguistique appliquée*, 1, 105-119.
- Calabrese, L. et Rosier, L. (2015). Les internautes font la police : purisme langagier et surveillance du discours d'information en contexte numérique. *Circula*, 2, 120-137.
- Calvet, L.-J. (1998). Insécurité linguistique et représentations. Approche historique. Dans L.-J. Calvet et M.-L. Moreau (dir.), *Une ou des normes? Insécurité linguistique et normes endogènes en Afrique francophone*, 9-17. Paris : Didier Érudition.
- Canuto Castillo, F. (2020). Actitudes hacia las lenguas indígenas por estudiantes en León, Guanajuato, México. *Circula*, 11, 24-45.
- Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine. (s. d.). *Des expressions québécoises* [En ligne]. URL : <http://bv.cdeacf.ca/bvdoc.php?no=24165&col=RA&format=htm&ver=old>.

- Charaudeau, P. (2006). Des catégories pour l'humour? *Questions de communication*, 10, 19-41.
- Chau, C. (2010). YouTube as a participatory culture. *New Directions for Youth Development*, 128, 65-74.
- Chevalier, G. (2008). Les français du Canada : faits linguistiques, faits de langue. *Alternative francophone*, 1(1), 80-97.
- Chiss, J. L., et David, J. (2014). Les grammaires de référence dans la francophonie : contextualisations et variations. *Langue française*, 1, 79-95.
- Combe, C. (2017). Télécollaboration informelle 2.0 : le vlogue d'un américain en français sur YouTube. *Apprentissage des Langues et Systèmes d'Information et de Communication* [En ligne], 20(2). URL : <https://journals.openedition.org/alsic/3218>.
- Combe Celik, C. (2014). Vlogues sur YouTube : un nouveau genre d'interactions multimodales. *Premier Colloque IMPEC : Interactions Multimodales Par ECran*, 266-280.
- Corbeil, J.-C. (2007). *L'embaras des langues. Origine, conception et évolution de la politique linguistique québécoise*. Montréal : Québec Amérique.
- Costa, J. (2017). Faut-il se débarrasser des « idéologies linguistiques »? *Langage et société*, 2-3(160-161), 111-127.
- Coveney, A. (2016). La quête du vernaculaire dans l'étude de la variation grammaticale. Dans *SHS Web of Conferences*, 5^e Congrès mondial de linguistique française [En ligne], 27. URL : <https://doi.org/10.1051/shsconf/20162701003>.
- Daviau, D.-M. (2010). Pourquoi en faire toute une histoire? *XYZ : La revue de la nouvelle*, 102, 11-18.
- Desbiens, J.-P. (1960). *Les insolences du Frère Untel*. Montréal : Les éditions de l'Homme.
- Develotte, C. et Paveau, M.-A. (2017). Pratiques discursives et interactionnelles en contexte numérique. Questionnements linguistiques. *Langage et Société*, 160-161, 199-215.
- Dor, G. (1996). *Anna brailé ène shot (Elle a beaucoup pleuré). Essai sur le langage parlé des Québécois*. Montréal : Lanctôt.
- Dörper, S. (1990). Recherches sur MA + Inf « Je vais » en français. *Revue québécoise*

- de linguistique*, 19(1), 101-127.
- Dostie, G. (2012). Ben en tant que collocatif discursif. *Travaux de linguistique*, 2, 105-122.
- Dostie, G. et Pusch, C. (2007). Présentation. Les marqueurs discursifs. Sens et variation. *Langue française*, 154, 3-12.
- Dubois, C. (2000). La grammaire de l'exclamation en français québécois : un système original? *Dialangue*, 11, 55-62.
- Dumas, D. (1974). Durée vocalique et diphtongaison en français québécois. *Cahier de linguistique*, (4), 13-55.
- Facebook (2019). *L'osti d'jeu* [En ligne]. URL: <https://www.facebook.com/lostidjeu/photos/a.1469612479954715/2232595003656455/?type=3>.
- Feussi, V. et Lorilleux, J. (dir.) (2020). *(In)sécurité linguistique en francophonies. Perspectives in(ter)disciplinaires*. Paris : L'Harmattan.
- Forest, C. (2019). *Emploi des anglicismes par les adolescents et les jeunes adultes dans les SMS : comparaison entre le Québec et la Suisse*. Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
- Francard, M. (1997). L'insécurité linguistique. Dans M.-L. Moreau (dir.), *Sociolinguistique : les concepts de base*, 170-176. Bruxelles : Mardaga.
- Francard, M. (2010). Variation diatopique et norme endogène. Français et langues régionales en Belgique francophone. *Langue française*, 167(3), 113-126.
- Francard, M. (2020). L'insécurité linguistique au millénaire dernier. Un survivant témoigne... Dans V. Feussi et J. Lorilleux (dir.), *(In)sécurité linguistique en francophonies. Perspectives in(ter)disciplinaires*, 21-32. Paris : L'Harmattan.
- Gasquet-Cyrus, M. (2012). La discrimination à l'accent en France. Idéologies, discours et pratiques. Dans C. Trimaille et J.-M. Éloy (dir.), *Idéologies linguistiques et discriminations*, 227-245. Paris : L'Harmattan.
- Gazaille, M.-P. et Guévin, M.-L. (2014). *Le Parler québécois pour les nuls*. Paris : Éditions First.
- Giaufret, A. (2007). Les amis d'en face : petite promenade ironique dans la Base de données lexicographiques panfrancophone. *Publifarum* [En ligne], 6. URL : <http://publifarum.farum.it/index.php/publifarum/article/view/81>.

- Google (s. d.). *Homme à tout faire* [En ligne]. URL : <https://www.google.com/search?q=homme+%C3%A0+tout+faire>.
- Gueunier, N. (1997). Représentations linguistiques. Dans M.-L. Moreau (dir.), *Sociolinguistique : les concepts de base*, 246-252. Bruxelles : Mardaga.
- Guex, A. (1967). L'opposition E fermé/E ouvert en français. *Bulletin CILA*, 4, 39-45.
- Guimond-Villeneuve, J. (2015). *Les représentations de la norme lexicale dans l'enseignement du français langue maternelle au secondaire : le point de vue d'enseignants québécois*. Mémoire de maîtrise : Université de Sherbrooke.
- Grand dictionnaire terminologique* (s. d.) [En ligne]. Québec : Gouvernement du Québec. URL : www.gdt.oqlf.gouv.qc.ca
- Hallion Bres, S. (2006). Similarités morphosyntaxiques des parlers français de l'Ouest canadien. *Revue de l'Université de Moncton*, 37(2), 111-131.
- Hébert, F. (2009). *Poèmes de cirque et de circonstance*. Montréal : L'Hexagone.
- Hien, A., Reguigui, A. et Gauthier, V. (2016). Altérité dans le français canadien : voyage culturel à travers des unités phraséologiques franco-ontariennes et franco-québécoises. Dans De Gioia, M., Gourvès-Hayward, A. et Sablé, C., *Acteurs et formes de médiation pour le dialogue interculturel, GLAT Padova 2016, Actes du Colloque international (Université de Padoue, 17-19 mai 2016)*, 187-198.
- Irvine, J. T. (1989). When Talk Isn't Cheap: Language and Political Economy. *American Ethnologist*, 16(2), 248-267.
- Jacquet, A. (2017). L'empreinte linguistique des internautes sur les médias en ligne. *Circula*, 6, 114-137.
- Jacquet, A. (2020). *Journalistes web et langue française. Entre devoir professionnel et contraintes*. Bruxelles : Université Libre de Bruxelles.
- Jaffe, A. (2012). Idéologies linguistiques, pratiques éducationnelles et positionnements sociolinguistiques. Dans C. Trimaille et J.-M. Éloy (dir.), *Idéologies linguistiques et discriminations*, 149-169. Paris : L'Harmattan.
- Je-parle-québécois.com (s. d.). *Expressions québécoises* [En ligne]. <https://www.je-parle-quebecois.com/lexique/definition/expression-quebecoise.html>.
- Jenkins, H. (2019). *Participatory Culture: Interviews*. Cambridge/Medford : Polity Press.

- Kalvelytė, J. et Melnikienė, D. (2017). Les francismes dans les dictionnaires québécois. *Verbum*, 8, 7-19.
- Katsiki, S. et Traverso, V. (2004). Les dénominations ordinaires spontanées des activités langagières et la question des équivalences entre les communautés discursives. *Langages*, 154, 47-58.
- Koerner, E. F. K. (2001). William Labov And The Origins of Sociolinguistics. *Folia Linguistica Historica*, 22(1-2), 1-40.
- Kraus, D. (2016). *Speak Québec! A Guide to Day-To-Day Quebec French*. Bloomington : iUniverse.
- Kroskrity, P. V. (2004). Language ideologies. Dans A. Duranti (dir.), *A companion to linguistic anthropology*, 496-517. Oxford : Blackwell.
- Labov, W. (1966). *The Social Stratification of English in New York City*. Washington, D.C : Center for Applied Linguistics.
- Laforest, M. (1997). *États d'âme, états de langue : essai sur le français parlé au Québec*. Québec : Nuit blanche.
- Laforest, M. (2002). Attitudes, préjugés et opinions sur la langue. Dans C. Verreault (dir.), *Le français, une langue à apprivoiser*, 81-91. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Lamonde, D. (1998). *Le Maquignon et son joul : l'aménagement du français québécois*. Montréal : Liber.
- Lamonde, D. (2004). *Anatomie d'un joul de parade: le bon français d'ici par l'exemple*. Montréal : Varia.
- Lamonde, D. (2019). *Français québécois : la politisation du débat*. Montréal : Del Busso.
- Lappin, K. (1982). Évaluation de la prononciation du français montréalais. *Revue québécoise de linguistique*, 11(2), 93-112.
- Lasagabaster, D. (2006). Les attitudes linguistiques : un état des lieux. *Études de linguistique appliquée*, 144(4), 393-406.
- Le théâtre du Nouvel-Ontario (s. d.). *Shack à patates : un casse-croûte ambulant pour l'âme* [En ligne]. URL : <https://letno.ca/programmation/patate/>.
- Léard, J.-M. (1982). Essai d'explication de quelques redoublements en syntaxe du

- québécois : l'interrogatif-indéfini. *Revue québécoise de linguistique*, 11(2), 127-150.
- Léard, J.-M. (1983). Le statut de *fak* en québécois : un simple équivalent de *alors*? *Travaux de linguistique québécoise*, 4, 59-100.
- Léard, J.-M. (1989). Les mots du discours : Variété des enchaînements et unité sémantique. *Revue québécoise de linguistique*, 18(1), 85-107.
- Léard, J.-M. (1995). *Grammaire québécoise d'aujourd'hui : Comprendre les québécismes*. Montréal : Guérin.
- Léard, J.-M. (1996). Ti/-tu, est-ce que, qu'est-ce que, ce que, hé que, don : des particules de modalisation en français? *Revue québécoise de linguistique*, 24(2), 107-124.
- Léard, J.-M. (2007). L'opposition grammatical/lexical comme fondement d'une grammaire sémantique. *Cahiers de lexicologie. Revue internationale de lexicologie et lexicographie*, 90, 193-214.
- Leblanc, M. (2010). Le français, langue minoritaire, en milieu de travail : des représentations linguistiques à l'insécurité linguistique. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 6(1), 17-63.
- Ledegen, G. (2000). *Le bon français. Les étudiants et la norme linguistique*. Paris : L'Harmattan.
- Ledegen, G. (2002). Les variables linguistiques de l'insécurité linguistique relèvent-elles des domaines « marginaux » ou « profonds »? *Sécurité, insécurité linguistique. Terrains et approches diversifiés, propositions théoriques et méthodologiques. Actes de la 5e table ronde du Moufia (22-24 avril 1998)*, 51-72. Paris : L'Harmattan.
- Lemieux, J. (2009). « Plotte à terre » : les dessous d'une gaffe [En ligne]. *Le Soleil*, 10 février. URL : <https://www.lesoleil.com/2009/02/10/plotte-a-terre-les-dessous-dune-gaffe-53c303b55fa2d89acf3000e0b10ee1c8>.
- Légaré, C. et Bougaïeff, A. (1984). *L'empire du sacre québécois*. Montréal : Presses de l'Université du Québec.
- Lessard, G. (1991). Variation interindividuelle des marques d'oralité dans deux romans québécois. *Québec Studies*, 13, 65-78.
- Lodge, R. A. (1997). *Le français : histoire d'un dialecte devenu langue*. Paris : Fayard.

- Loubier, C. (2011). *De l'usage de l'emprunt linguistique*. Montréal : Office Québécois de la langue française.
- Loudermilk, B. C. (2015). Implicit attitudes and the perception of sociolinguistic variation. Dans A. Prikhodki et D. R. Preston (dir.), *Responses to Language Varieties: Variability, processes and outcomes*, 137-156. Amsterdam : John Benjamins Publishing Company.
- Marquis, A. (2015). *Les cigales suivi de Le retour sur terre*. Mémoire de maîtrise : Université du Québec à Montréal.
- Martel, P. et Cajolet-Laganière, H. (1995). Oui... au français québécois standard. *Interface*, 16(5), 14-25.
- Martin, G. (2020). *Ces mots-zombies qui occupent la lexicographie québécoise : contribution aux études métalexicographiques*. Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke.
- Meier, F. (2017). *La perception des normes textuelles, communicationnelles et linguistiques en écriture journalistique. Une contribution à l'étude de la conscience linguistique des professionnels des médias écrits québécois*. Francfort : Peter Lang.
- Mélançon, B. (2014). Vie et mort de l'éloquence parlementaire québécoise. *Moebius*, 142, 74-78.
- Meney, L. (1999). *Dictionnaire québécois-français. Mieux se comprendre entre francophones*. Montréal : Guérin.
- Meney, L. (2011). *Main basse sur la langue : idéologie et interventionnisme linguistique au Québec*. Montréal : Liber.
- Meney, L. (2017). *Le français québécois entre réalité et idéologie : un autre regard sur la langue, étude sociolinguistique*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Mercier, L. (2002). Le français, une langue qui varie selon les contextes. Dans C. Verreault, L. Mercier, et T. Lavoie (dir.), *Le français, une langue à apprivoiser*, 41-60. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Mercier, L., et Verreault, C. (2002). Opposer français standard et français québécois pour mieux se comprendre entre francophones? Le cas du Dictionnaire québécois français. *Français moderne*, 70(1), 87-108.
- Mercier, L., Remysen, W. et Cajolet-Laganière, H. (2017). 12 Québec. Dans U. Reutner (dir.), *Manuel des francophonies*, 277-310. Berlin/Boston : de Gruyter.

- Meunier, D. et Rosier, L. (2012). La langue qui fâche : quand la norme qui lâche suscite l'insulte. *Argumentation et Analyse du discours* [En ligne], 8. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1285>.
- Milroy, J. (2001). Language ideologies and the consequences of standardization. *Journal of Sociolinguistics*, 5(4), 530-555.
- Milroy, L. (2004). Language Ideologies and Linguistic Change. Dans C. Fought (dir.), *Sociolinguistic Variation: Critical Reflections*, 161-177.
- Molinari, C. (2015). La « langue française » dans la presse francophone : idéologies, représentations et enjeux discursifs. *Circula*, 1, 153-172.
- Molinari, C. (2016). Langues et espace au Québec: quelles représentations dans la presse? *Espaces Réels et Imaginaires au Québec et en Acadie : Enjeux Culturels, Linguistiques et Géographiques*, 83-104.
- Monnoyer-Smith, L. (2007). Le débat public en ligne : une ouverture des espaces et des acteurs de la délibération ? Dans M. Revel, C. Blatrix, L. Blondiaux, J.-M. Fourniau, B. Hériard Dubreuil, et R. Lefebvre (dir.), *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, 155-166. Paris : La découverte.
- Moore, D. (2004). Les représentations des langues et de leur apprentissage : itinéraires théoriques et trajets méthodologiques. Dans V. Castellotti et M.-A. Mochet (dir.), *Les représentations des langues et de leur apprentissage, Références, modèles, données et méthodes*, 7-22. Paris : Didier.
- Moreau, M.-L. (1996). Insécurité linguistique : pourrions-nous être plus ambitieux? Réflexions au départ de données camerounaises, sénégalaises et zaïroises. Dans C. Bavoux (dir.), *Français régionaux et insécurité linguistique. Approches lexicographiques, interactionnelles et textuelles. Actes de la deuxième table ronde du Moufia (23-25 septembre 1994)*, 103-115. Paris/Saint-Denis : L'Harmattan/Université de la Réunion.
- Moreau, M.-L. (1997). Les types de normes. Dans M.-L. Moreau (dir.), *Sociolinguistique : les concepts de base*, 218-223. Bruxelles : Mardaga.
- Morsly, D. (1990). Attitudes et représentations linguistiques. *La linguistique*, 26(2), 77-86.
- Mougeon, R. (1995). Recherche sur les origines de la variation *vas, m'as, vais* en français québécois. Dans Lavoie, T. (dir.), *Français de France et français du Canada*, 62-77. Berlin/New York : de Gruyter.
- Niedzielski, N. A. et Preston, D. R. (2000). *Folk linguistics*. Berlin/Boston : de Gruyter.

- Olejárová, B. (2017) French Canadian Identities Lost in Translations of Gabrielle Roy's Novel *Bonheur d'occasion*. Dans I. Hostová, *Identity and Translation Trouble*, 147-161. Newcastle upon Tyne : Cambridge Scholars Publishing.
- Osthus, D. (2015). Linguistique populaire et chroniques de langage : France. *Manuel de linguistique française*, 160-170. Berlin/Boston : de Gruyter.
- Osthus, D. (2018). À la recherche du « locuteur ordinaire » : vers une catégorisation des métadiscours. *Les Carnets du Cediscor*, 14, 18-32.
- Ostiguy, L. et Tousignant, C. (2008). *Les prononciations du français québécois. Normes et usages*. (2^e éd.). Montréal : Guérin.
- Papen, R. (2004). La diversité des parlers français de l'Ouest canadien : mythe ou réalité. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 16(1-2), 13-52.
- Paquet, S. (2009). La ville, d'ores et déjà photographique.../The City: Always Already Photographic.... *Ciel variable : art, photo, médias, culture*, 82, 38-42.
- Paveau, M.-A. (2007). Les normes perceptives de la linguistique populaire. *Langage et société*, 119(1), 93-109.
- Paveau, M.-A. (2008). Les non-linguistes font-ils de la linguistique? *Pratiques*, 139-140, 93-109.
- Paveau, M.-A. (2018). La linguistique hors d'elle-même. Vers une postlinguistique. *Les Carnets du Cediscor*, 14, 104-110.
- Pedneault, M. (2019). *La transmission à la vie adulte des jeunes pris en charge par la protection de la jeunesse : exploration de l'identité par le discours narratif*. Thèse de doctorat, Université du Québec à Trois-Rivières.
- Petitjean, C. (2009). *Représentations linguistiques et plurilinguisme*. Thèse de doctorat, Université de Neuchâtel.
- Plourde, M. et Georgeault, P. (dir.) (2000). *Le français au Québec. 400 ans d'histoire et de vie*. Montréal : Fides.
- Poirier, C. (1988). Le pâté chinois : le caviar des jours ordinaires. *Québec français*, 70, 96-97.
- Poirier, C. (1994). Les causes de la variation géolinguistique du français en Amérique du Nord. *Langue, espace, société : Les variétés du français en Amérique du Nord*, 69-95.

- Poirier, C. (1995). Les variantes topolectales du lexique français. Propositions de classement à partir d'exemples québécois. Dans M. Francard *et al.* (dir.), *Le régionalisme lexical*, 13-56. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- Poirier, C. (dir.) (1998). *Dictionnaire historique du français québécois*. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval.
- Pöll, B. (2001). *Francophonies périphériques. Histoire statut et profil des principales variétés du français hors de France*. Paris : L'Harmattan.
- Pöll, B. (2007). Le métissage des modèles normatifs : les bons usages francophones et l'ascendant du « français international ». *Odense Working Papers in Language and Communication*, 28, 31-44.
- Poplack (2017). L'anglicisme chez nous : une perspective sociolinguistique. *Recueil des actes du Colloque du réseau des Organismes francophones de politique et d'aménagement linguistiques (OPALE). Les anglicismes : des emprunts à intérêt variable? (Québec, 18-19 octobre 2016)*, 375-403. Montréal : Publications de l'Office québécois de la langue française.
- Preston, D. R. (1994). Content-oriented discourse analysis and folk linguistics. *Language Sciences*, 16(2), 285-331.
- Preston, D. R. (2011). Methods in (applied) folk linguistics: Getting into the minds of the folk. *AILA Review*, 24(1), 15-39.
- Pupier, P. et Drapeau, L. (1973). La réduction des groupes de consonnes finales en français de Montréal. *Cahier de linguistique*, 3, 127-145.
- Reinke, K. (2000). La norme phonétique du français québécois : les attitudes des Québécois par rapport à leur français. Dans É. Kavanagh (dir.), *Actes des XIII^e Journées de linguistique*, 185-195. Québec : Centre interdisciplinaire de recherches sur les activités langagières.
- Reinke, K. et Ostiguy, L. (2016). *Le français québécois d'aujourd'hui*. Berling/Boston : De Gruyter.
- Remysen, W. (2003). Le français au Québec : au-delà des mythes. *Romaneske*, 28(1), 28-41.
- Remysen, W. (2004). La variation et l'insécurité linguistique : le cas du français québécois. Dans P. Bouchard (dir.), *La variation dans la langue standard. Actes du colloque dans le cadre du 70^e Congrès de l'ACFAS (Université Laval, 13-14 mai 2002)*, 23-36. Québec : Office québécois de la langue française.

- Remysen, W. *La chronique de langage à la lumière de l'expérience canadienne-française : un essai de définition*, dans J. Bérubé, K. Gauvin et W. Remysen (dir.), *Les Journées de linguistique. Actes du 18e colloque 11-12 mars 2004*, 267-281. Québec : Centre interdisciplinaire de recherches sur les activités langagières,
- Remysen, W. (2012). Les représentations identitaires dans le discours normatif des chroniqueurs de langage canadiens-français depuis le milieu du XIX^e siècle. *French Language Studies*, 22, 419-444.
- Remysen, W. (2018). L'insécurité linguistique à l'école : un sujet d'étude et un champ d'intervention pour les sociolinguistes. Dans N. Vincent et S. Piron (dir.), *La linguistique et le dictionnaire au service de l'enseignement. Mélanges offerts à Hélène Cajolet-Laganière*, 25-59. Montréal : Nota Bene.
- Remysen, W. (2020). S'adapter pour se sentir moins insécurisé ? L'(in)sécurité linguistique au Québec sous l'angle de l'accommodation. Dans J. Lorilleux et V. Feussi (dir.), *(In)sécurité linguistique en francophonies. Perspectives interdisciplinaires*, 63-75. Paris : L'Harmattan.
- Remysen, W. et Schwarze, S. (dir.) (2015). La médiation des idéologies linguistique : tradition et continuité dans la presse écrite. *Circula*, 1, 1-3.
- Reutner, U. (2005). Remarques sur le polymorphisme verbal — l'exemple de l'infinitif : une contribution à l'étude des origines multiples du français au Canada. Dans Brasseur, P. et Falkert, A. (dir.) *Français d'Amérique : approches morphosyntaxiques. Actes du colloque international Grammaire comparée des variétés de français d'Amérique (Université d'Avignon, 17-20 mai 2004)*, 113-123. Paris : L'Harmattan.
- Ronfard, J.-P. (2000). Monologue : inédit. *L'Annuaire théâtral : revue québécoise d'études théâtrales*, 28, 146-147.
- Silverstein, M. (1979). Language Structure and Linguistic Ideology. Dans P. R. Clyne, W. F. Hanks, et C. L. Hofbauder (dir.), *The Elements: A Parasession on Linguistics Units and Levels*, 153-66. Chicago : University of Chicago Press.
- Šleg, M. (2010). Les particularités lexicales du français québécois. *Verbum*, 10, 55-62.
- Stegu, M. (2008). Linguistique populaire, language awareness, linguistique appliquée : interrelations et transitions. *Pratiques*, 139-140, 81-92.
- Schejbalová, Z. (2005). Quelques spécificités propres au québécois. *Études romanes de Brno*, 35(1), 77-84.

- Tison, J.-M. (1998). Indigence... *Liberté*, 40(5), 46-51.
- Tremblay, M. (2000). *Chroniques du Plateau-Mont-Royal*. Montréal : Leméac.
- Tremblay, A. (2020). *L'emprunt de « fuckin' » en français québécois parlé à Montréal : un cas d'infixation*. Mémoire de maîtrise, Université Laval.
- Trimaille, C. et Eloy, J.-M. (dir.). (2012). *Idéologies linguistiques et discriminations*. Paris : L'Harmattan.
- Usito (2021). [En Ligne]. Sherbrooke : Université de Sherbrooke. URL : <https://usito.usherbrooke.ca/>.
- Vaïs, M. (2004). Le théâtre pense-t-il? Les Entrées libres de Jeu. *Jeu : revue de théâtre*, 111, 28-42.
- Valdman, A. et al. (dir.) (2005). *Le français en Amérique du Nord. État présent*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Vargas, F. (2008). *Sous les vents de Neptune*. Paris : J'ai lu policier.
- Verreault, C. (2000). Français international, français québécois ou joual : quelle langue parlent donc les Québécois? Dans A. Fortin (dir.), *Produire la culture, produire l'identité*, 119-131.
- Verreault, C., Mercier, L. et Lavoie, T. (dir.). (2006). *1902-2002, la Société du parler français au Canada cent ans après sa fondation : mise en valeur d'un patrimoine culturel*. Québec : Presses Université Laval.
- Vicari, S. (2016). De l'engouement publicitaire pour la langue « relâchée » : linguistes, non-linguistes et corpus en confrontation. *Publifarum* [En ligne], 26. URL : <http://publifarum.farum.it/index.php/publifarum/article/view/554>.
- Villeneuve, A.-J. (2017). Normes objectives et variation socio-stylistique : le français québécois parlé en contexte d'entrevues télévisées. *Arborescences*, 7, 49-66.
- de Villers, M.-É. (1999). Usages lexicaux propres au français du Québec. *Correspondance* [En ligne], 4(4). URL : <https://correspo.ccdmd.qc.ca/index.php/document/parce-que-ce-ne-sont-pas-que-des-mots/usages-lexicaux-propres-au-francais-du-quebec/>.
- de Villers, M.-É. (2009). *Multidictionnaire de la langue française*. Montréal : Québec Amérique.
- Vincent, N. (2014). Écrire dans la variante de l'autre : le cas de *Sous les vents de*

Neptune de Fred Vargas. *Continents manuscrits* [En ligne], 2. URL : <http://journals.openedition.org/coma/317>.

Vincent, N. (2017). L'élite du Québec à l'assaut du français québécois : 150 ans de dénigrement dans la presse écrite. Dans P. Puccini et I. Kirouac Massicotte (dir.), *Langue et pouvoir*, 53-73. Bologna : I libri di Emil.

Vincent, N. (2019). Analyse du traitement des anglicismes dans des guides de français québécois pour touristes. *Circula*, 9, 124-147.

Vincent, N. (2020). Qu'est-ce que la lexicographie parasite? Typologie d'une pratique qui influence la représentation du français québécois. *Circula*, 11, 106-124.

Vinet, M.-T. (1996). Lexique, emprunts et invariants : une analyse théorique des anglicismes en français du Québec. *Revue québécoise de linguistique*, 24(2), 165-181.

Vinet, M.-T. (2000). La polarité pos/nég, -tu (pas) et les questions oui/non. *Revue québécoise de linguistique*, 28(1), 137-149.

Watts, R. J. (1999). The Ideology of Dialect in Switzerland. Dans J. Blommaert (dir.), *Language Ideological Debates*, 67-103. Berlin/New York : de Gruyter.

Woolard, K. A. (1998). Language Ideology as a Field of Inquiry. Dans B. B. Schieffelin, K. A. Woolard, et P. V. Kroskrity (dir.), *Language Ideologies. Practice and Theory*, 3-47. Oxford/New York : Oxford University Press.

Youtube.com Competitive Analysis, Marketing Mix and Traffic — Alexa (2021). [En ligne]. URL : <https://www.alexa.com/siteinfo/youtube.com>.